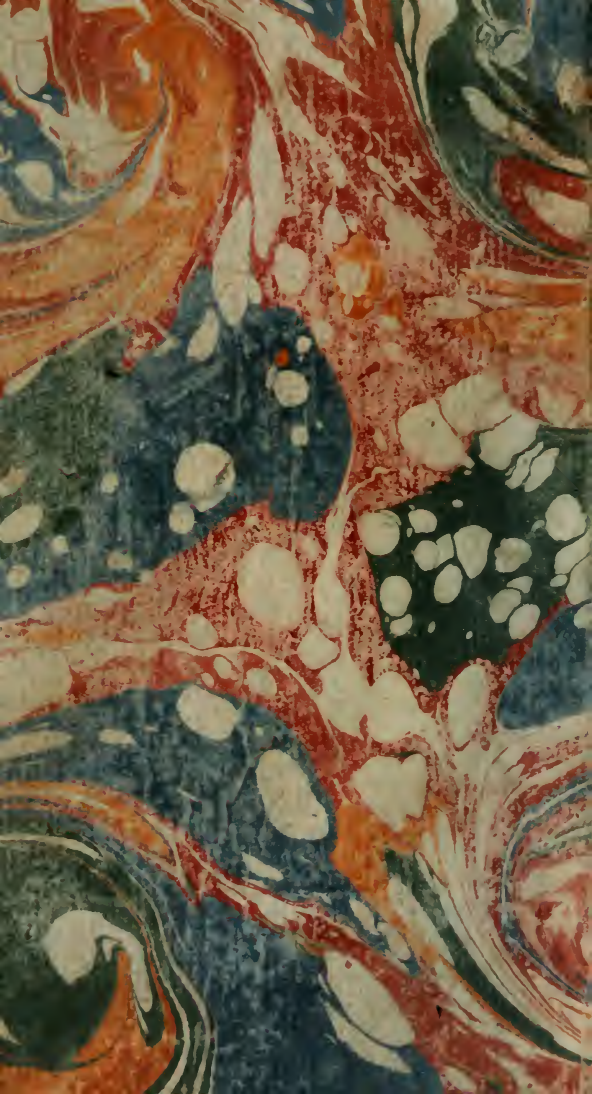
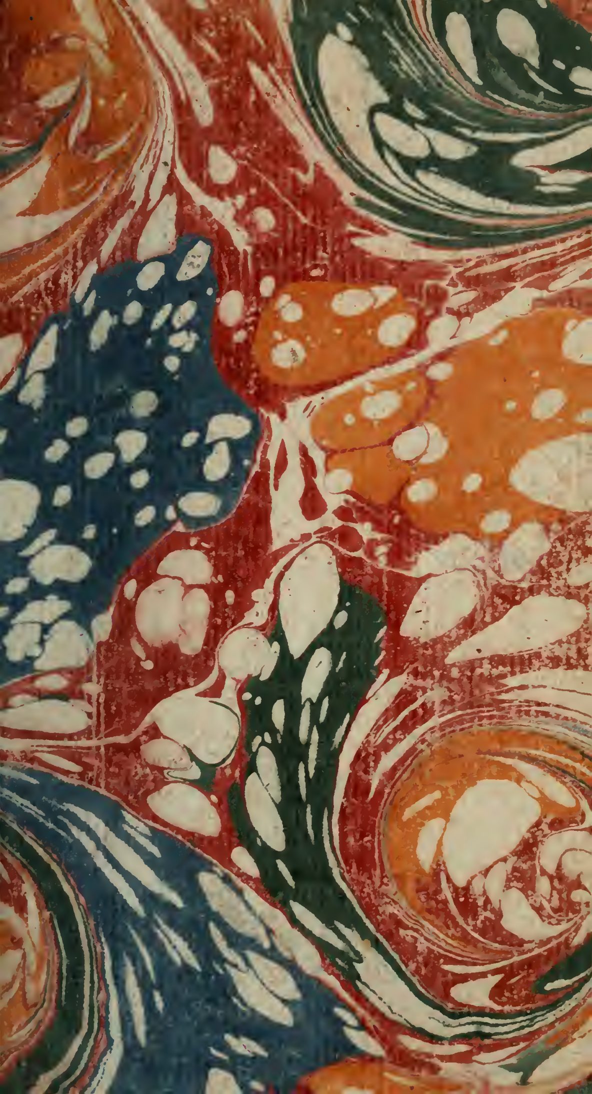








1731.

LES DEUX HARANGUES DES HABITANS DE LA PAROISSE DE SARCELLES,

A

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS,

ET

PHILOTANUS,

Revû & corrigé.

A AIX,

Chez JEAN-BAPTISTE GIRARD, ruë de Bret, à l'Enseigne du Herault, vis-à-vis le Tronc fleuri.

M, DCC. XXXI.

AVERTISSEMENT.

EXPOSER un Ouvrage au jour, c'eſt lui faire dire en quelque ſorte au Public, jugez-moi : mais on peut dire des deux Ouvrages connus ſous le nom de *Sarcelles*, que le Public les a déja jugez, & qu'il a fait aſſez voir quel eſt ſon jugement par ſon ardeur à en tirer des copies ſans nombre, & à dévorer, pour ainſi dire, la mauvaiſe Edition qu'on en a donnée il y a quelques jours. On aſſûre qu'elle a été enlevée en un moment ; cependant elle fourmille de fautes : il y a une infinité de Vers imparfaits & corrompus, & il y en manque près de trois cens qui n'ont point paru dans les Copies manuſcrites. C'eſt ce qui a déterminé un Ami qui en avoit une Copie exacte, à la communiquer : c'eſt celle-là même qu'on donne au Public avec tout le ſoin que

méritent deux Ouvrages qui renferment tant d'eſprit, & dans leſquels, à travers d'une naïveté ruſtique & champêtre, qu'on goûte malgré ſoi, l'on admire les traits brillans de la Vérité qui s'y montre à découvert. On eſt aſſûré que les Habitans de *Sarcelles* ne les déſavouëront pas ; & qu'ils auront le plaiſir de s'y reconnoître. Voici quel a été le ſujet de cette premiere Harangue.

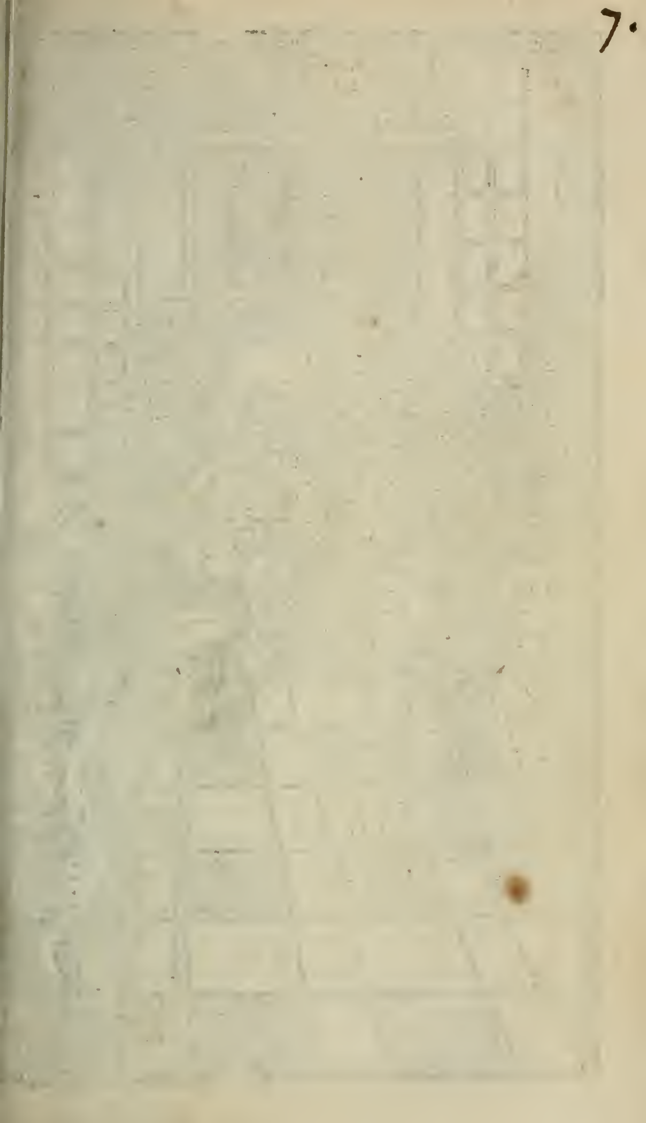
Sarcelles eſt un Village à quatre lieuës de Paris auprès d'Ecoüan. Lorſque Monſeigneur de Vintimille vint prendre poſſeſſion du Siege Archiepiſcopal de Paris, cette Paroiſſe étoit gouvernée par un Deſſervant & un Vicaire, qui y avoient été mis par feu Monſeigneur le Cardinal de Noailles. Ces deux excèllens Eccléſiaſtiques y avoient fait & y faiſoient encore de grands fruits par leurs Inſtructions & par leur vie édifiante. M. l'Archevêque fit bientôt voir que de tels Miniſtres n'étoient pas de ſon goût : le refus qu'ils firent d'accepter la Conſ-

titution *Unigenitus* lui parut un motif suffisant pour les priver de l'exercice des fonctions du saint Ministere. *a* Il mit à leur place les deux rares personnages dont les Habitans font le portrait dans cette premiere Harangue. Quelque surprenant que paroisse celui du Vicaire, il est dans le naturel. C'est dommage que M. de Vintimille n'ait pas trouvé des Desservans dans toutes les Paroisses; il est plus que vraisemblable qu'il n'en auroit guères laissé en place. On en peut juger par le zèle qu'il a fait voir à l'ègard de la Paroisse d'Aniere & de quelques autres; mais sur-tout par l'interdit d'un nombre infini d'excellens Prédicateurs, de zélez Confesseurs; & par l'exil de Messieurs les Curez de S. Etienne du Mont, de S. Médard, de S. Barthelemy & de la Vilette, qu'il a traitez & fait traiter comme de simples Desservans, sans respecter le Droit Divin qui les lui avoit associez pour *b* ses

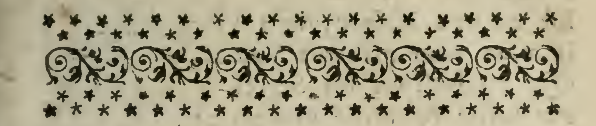
a Au mois de Décembre 1729.
b Pontifical Rom.

Freres, *a* ses Coopérateurs, *b* ses Collégues, *c* son Conseil, *d* les Assesseurs de son Tribunal pour former avec eux *e* ce Presbytere si vénérable à nos Peres, *f* pour recevoir leurs avis & juger *g* avec eux les différens qui auroient quelque difficulté.

a Pontifical Rom.
b Concile d'Illyrie an. 375. Concile de Neocésarée ân. 315.
c Synode d'Ausbourg, l'an 1548. Synode de Bordeaux, *ch.* 5.
d *Const. Apost. Concil. Trident.* Sess. 24. ch. 12.
e Ignace d'Antioche, *Epist. ad Trah.*
f Aléxandre, Evêque d'Aléxandrie.
g Concil. Rom. sous S. Gregoire le Grand. Concil. Rom. sous Zacharie en 745. &c.


7.


C. Fétu



PREMIERE HARANGUE DES HABITANS DE LA PAROISSE DE SARCELLES

A

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

BONJOUR, Monsigneur Ventremille !
Je sommes venus à la Ville
Gaillards & dispos Guieu-marci.
Vous vous portez fort bian aussi,
Comme an voit à votre frimouze
Qu'an prendroit pour une talmouze ?
C'a nous fait un fort grand plaisir,
De voüar comme ça réüssir
Ceux qu'ont soin de vous faire vivre.
Que le bon Guieu donc les délivre
De tout mal, & de tout ennui,
Car an en a bian aujourd'hui.

Notre bon Roi, que Guieu mainquienne,
Eſt un bon Maître, mais morguienne
Il a de bian mauvais Valets,
Qui tarabuſtont ſes Sujets
Par mille & mille mangeries,
Comme Loups dans des Bargeries.
Mais vous n'avez que faire à ça,
Comme diſoit Sancho-Pança.
Les Egliſiers ſe ſouciont guère
Si d'autres ſont dans la miſere,
Parnan qu'ils en ayont aſſez.
Quand ils ſont tretous ramaſſez,
Il faut voüar comme les bons Drôles
Font la vie & joüont leux rôles.
Vartiguié ne font-ils pas bian,
Ayant le tems & le moyan?
Si, comme eux, j'étions auſſi Prêtres,
Je ne feriemmes pas plus traîtres
A notre corps, qu'ils ne le ſont,
Et je feriemmes comme ils font.
Vous ne ſçavez pas palſanguienne,
Monſigneur, ce qui nous ameine?
Je venons tretous en troupiau,
Pour vous ôter notre chapiau,
Et vous dire, ne vous déplaiſe,
Que vous nous avez fait bian aiſe;
En nous ôtant notre Curé.
Il étoit toûrjours entarré
Comme un Renard dans ſa tagniere.
Mathureinne ſa, Chambriere
Ne le

Nele voyoit le plus ſouvent,
Que comme an voit un Revenant
Par-ci par-là. Dans le village
Il étoit comme un vras ſauvage :
Bonjour ſtici, bonjour ſtilà ;
Ah ! maître *a* Claude, vous vela !
Comment vous va ? Votre famille?
Catho votre petite fille ?
Colin votre petit garçon?
Apprennont-ils bian leux leçon ?
Craignont-ils Guieu ? ſont-ils bian ſages ?
Ou d'autres ſemblables ramages.
Quand il s'étoit bian enquêté
De ci, de ça ; de tout côté
An le voïoit ſans camarades
Se pourmener cheux ces malades ;
Rôder de maiſon en maiſon
Comme un Soudar en garniſon :
Mais au guiantre s'il a fait maine
De nous jamais payer chopeine !
Quand j'alliemmes dans ſa maiſon,
Il alloit ly-même au poinçon ;
Alloit ly-même à ſon aurmoire ;
Falloit tourjours manger, ou boire,
(Je ne ſçaurions dire autrement)
Mais par la ſanguienne comment ?
J'avions-t-il bû quatre au cinq varres ?
Falloit retorner à nos tarres,

a Claude Fetu dont il eſt parlé dans la ſeconde Harangue.

Si tôt que j'étions en himeur.
Vous ſçavez fort bian, Monſigneur,
Que c'eſt pas là faire la vie.
Quand queuque gros Monſieur vous prie
D'aller manger de ſes ragouts,
Ou bian qu'il viant dîner cheux vous,
Parla ſanguienne an fait bombance;
An gauſſe, an ſe remplit la pance;
An mange, an boit *tanquan Sponſus*,
Juſqu'à tant qu'an n'en peuſſe plus.
Tenez, nous autres de village
J'umons mieux un brin de fromage,
Aveucque du pain pour un ſoû,
Et boire du vin notre ſoû,
Que d'avoüar une ſi grand'chere.
Jaquelaine notre Bouchère
Ne gagne pas trop aveuc nous.
Ce n'eſt pas, Meſſieurs, comme vous;
Il vous faut cent ſortes de viandes
Tretoutes faines, & friandes:
Poullets, Becaſſes, Pardriaux,
Aveuc cent mille engigorniaux;
Sauces, coulis, Truffes, Muſcades,
Champaignons, Morilles, poüavrades:
Et pis des vins de tous pays,
Et pis Rataffiats, Roſſolis,
Et pis mille autres guiableries.
C'eſt-là de bonnes ſoûleries!
Vramment je voudrins bian tretous
Que vous ſayais Curé cheux nous,

Ou bian queuqu'un qui vous ressemble ;
Je nous dévartirions ensemble !
Je boirions comme des pardus ;
J'irions à la Messe, & pis plus !
Mataines ne sont point des vôtres ?
C'est de la besogne pour d'autres ?
Vêpres vous voyont rarement,
Et pour la fremme seulement ?
Vous ne sarmonnez de la vie ?
Votre Chaire seroit moisie,
Si d'autres ne montiont dedans ?
Monsigneur, velà de nos gens.
Ah ! vous seriais bian notre affaire !
Car morguienne je n'umons guère
Ces gens qui du soüar au matin
Sont en Chaire, ou bian au Lutrin.
Tenez, Monsigneur Ventremille,
Pour dire en un mot comme en mille,
Ce Curé que votre bonté
Nous a depis six moüas ôté,
Etoit un Antechrist sus tarre.
Il faisoit sans cesse la guiarre
A ces filles, à ces garçons ;
Il prêchoit contre les chansons,
Contre les danses, les veillées,
Contre toutes les assemblées ;
Si bian que le Menétrier
Avoit oubelié son méquier.
Toutes ces guiantres de fumelles
Faisiont jarniguié les cruèles ;

A force d'entendre prêcher,
An n'osoit plus en approcher.
Un biau jour le gars à Guillaume,
Venant de ramasser du chaume,
Rencontrit la fille à Martin;
Il voulit ly prendre la main,
Mettre son musiau sus sa jouë,
Enfin joüer comme l'an jouë,
Quand l'an trouve ces oysiaux-là.
Mais qu'arrivit-il de cela?
Ma drôlesse, sans votre grace,
Ly flanquit son poing sus la face,
Ly disant, quien; velà pour toy;
Revians-y cor; par la morgoy,
Si tu t'y frottes d'avantage,
Je t'arracheray le visage.
Si bian que le pauvre garçon
S'en revenit à la maison,
La gueule toute balaffrée
Par cette petite sucrée.
Velà le biau fruit des leçons,
Des biaux prônes, des biaux Sarmons
De ce Curé, dont votre grace
A débarrassé la Paroüasse.
Vous sçavez bian que les Vachers,
Les Bargeres, & les Bargers
Vont fredonnant des Chansonnettes
Qui parlont d'amours, d'amourettes?
An est gay quand l'an oit cela?
Point du tout; ce biau Curé-là

Leux faiſoit chanter des Muſiques
Que nos gens appelliont Cantiques.
C'étoit une grande piquié !
An gu'entendoit pas la moiquié.
Cela n'alloit point en cadence ,
Comme cela va quand l'an danſe.
Oh ! Guieu-marci pour à préſent ,
Tout cela va bian autrement !
Ces Garçonniaux , & ces Fumelles
Ont apprins des chanſons nouvelles.
Ça parle de baiſers , d'oyſiaux ,
De Chiens, de Moutons , & d'Ormiaux.
Tout cela s'entend a marveille ,
Ou faudroit n'ovoüar point d'oreille.
C'eſt à vous pourtant , Monſigneur ,
Qu'il en faut rendre tout l'honneur ;
Car ſans vous par la vartiguienne ,
Je ſerions dans la même peine ,
Et j'aurions core le Curé ,
Dont le Pays eſt délivré.
Le Nouviau que j'avons , ah ! Dame !
Eſt , an peut dire , une bonne ame !
Jarni ! vous nous l'avez choüaſi
En amy , qui s'appelle ! auſſi
J'en avons grande ſouvenance.
Mon Guieu ! qu'il a balle loquence ,
Quand il chante *per omnia* !
Morguienne il mettroit à *quia*
Tous les Docteurs de la Sorbonne,
De la magniere qu'il fredonne !

Vartigniė c'eſt un Còmpagnon
Qui n'epélle pas ſa leçon !
Oh ! C'eſt ſtilà qui ſçait bian luire !
Ce n'eſt pas un bruleux de cire ;
Sa Méſſe il a plûtôt trouſſé,
Que l'autre n'avoit commencé.
Il eſt encore bian habile,
Quand c'eſt qu'il nous luit l'Evangile !
Morguienne il va d'un ſi grand trot ;
Que l'an n'en entend pas un mot.
Auparavant c'étoit le Prône,
Et pis un Sarmon long d'une aune.
An ne ſçavoit quand c'étoit tout ;
An ne voyoit jamais le bout
De tous les gaudés de notre autre.
Mateines, Salut, Patenôtte,
Cathechime ; que ſçai-je enfin ?
Tantia qu'ignavoit point de fin.
Mais aveuc ſticy j'en ſons quitte
Pour la Meſſe, qu'eſt bian tôt dite.
Après ça j'allons, je venons,
Je ſommes ce que je voulons.
Ces Garçons aveuc ces Fumelles
Allont danſer des Ritornelles ;
Et nous, qui ne ſons plus ſi fous ;
J'allons boire comme des trous.
Il n'y trouve pas à redire,
Au contraire ça le fait rire.
Allons, s'en va-t-il à nos gens ;
Déartiſſez-vous, mes Enfans,

Et faites tout ce qu'il vous ſemble ;
Mais n'ayez point de brits enſemble ;
Car, Monſigneur, il ne veut pas
Qu'an vive comme chiens & chats ;
C'eſt tout ce qu'il nous recommande.
Au demeurant (que Guieu ly rende)
C'eſt un brave Homme, ſans façons,
Qui veut tout ce que je voulons.
Mais morguié Monſieur le Vicaire
Le paſſe cor! C'eſt un Compere
Qui boute tout le monde en train.
Il prend ces Filles par la main ;
Leux fait faire la piroüette,
Leux fait char le cul ſus l'harbette ;
Et pis de rire comme un fou ;
Et pis nous je rions itou.
Quand an eſt-là, que l'an-convarſe,
Il dit des mots à la travarſe
Aux Filles qui les font rougir ;
Et le tout pour ſe dévartir.
C,a ne déchire, ni ne bleſſe ;
Ce n'eſt que pour leux faire piéce.
Car il n'a nan plus de fiarté,
Et nan plus de méchanceté,
Qu'un enfant quand il viant au monde.
Jamais ne jure, ni ne gronde,
A moins qu'il n'ait plus de raiſon,
Car il boit le pauvre Garçon.
Dame alors il ſacre, il renie!
(*a*) L'autre jour dans la Sacriſtie

a Voyez les Nouv. Ecl. du 25. Juillet 1730.

Il se battit comme un Dragon,
Et ça pour un oüi, pour un non.
Il faudroit faire un grand libelle,
Pour dire comment la querelle
En un si saint glieu s'émouvit.
An fut tout ébahi, qu'an vit
Un Marguillier & le Vicaire,
Se torcher près du Sanctuaire.
L'un attrapit un Rituel,
L'autre s'emparit d'un Missel,
Pis du bâton de la Bagniere,
Pis se prinrent à la crigniere.
Sans que notre Curé vint-là,
Qui boutit entr'eux les hola
An auroit vû bian du tapage;
Mais l'an faisit finir l'orage,
Et tout compté, tout rabâtu,
Ignût qu'un chapiau de pardu:
Encor, comme dit l'Ecriture,
Fut-il retrouvé. La glosure
A là-dessus bian fait du train;
Mais il faut excuser le vin:
Falloit qu'il ût bû le pauvre Homme.
Chacun sçait dans ce tems-là comme
An ne sçait pas ce que l'an fait.
Igna parsonne de parfait.
Il boit, il a le mot pour rire?
C,a vaut cor mieux que faire pire.
Quand il viant pour les Sacremens,
S'il trouve-là de bons Vivans,

Sans façons il se boute à table.
An dit queuque conte agreïable:
Il commence, un autre poursuit,
Pis en velà jusqu'à mainnuit.
Des gens disiont dans la Paroüasse;
Que, quand vous seriais en la place
De Monsigneur le *a* Cardinal,
Vous feriais par-tout bian du mal:
Qu'an vous varroit bian tôt défaire
Ce qu'avoit fait votre Confrere;
Qu'an varroit bian du changement.
C,a n'est-il pas bian étonnant?
Quand j'entrons nous dans une Farme;
Soit à long bail, soit pour un tarme;
Parguié je semons, je plantons,
J'ôtons, je boutons, je changeons.
Ici c'étoit un pâturage?
Je le boutons en labourage;
L'a c'étoit un orme, un pregnier?
J'y plantons, un chêne, un pommier;
Comme il nous viant en fantasie,
Sans prendre aucunement copie
Sur ce que notre devancier
Faisoit, quand il étoit Farmier.
Parguié si nous gens de village
Joüissons d'un tel avantage,
Pourquoi des Signeurs comme vous
Auriont-ils moins de droit que nous?

a De Noailles.

Ne faut-il pas faire connaître
A tout le moins qu'an eſt le Maître ?
 Chacun doit ſçavoüar ſon méquier.
Un Evêque, c'eſt un Farmier,
Et ſa Farme c'eſt ſon Egliſe
Que chacun gouvarne à ſa guiſe.
Les Curés ſont les Sarviteurs,
Qui devont ſe faire aux himeurs
De ceux dont ils font la beſogne.
L'Evêque coupe, taille, rogne ?
Il veut mettre ſa tarre en pré ?
Ce n'eſt morguié pas au Curé
A vouloüar corriger ſon Théme ;
Ni cüeillir le blé quand il ſéme.
 Je n'avons pas grand entregent,
Mais je voyons bian ſtenpendant
La cauſe de bian des affaires,
Qui paroiſſont tout à fait claires ;
Lorſque l'an veut ſous ſon chapiau
Y ruminer dans ſon çarviau.
 An dit qu'il eſt venu de Rome
çartaine Dame que l'an nomme
La Conſtruction *unigentrus*,
Qui n'avoit pas grands revenus,
Aveuc Monſigneur ſon Compere
Qu'an appelle le Famulaire.
Notre Saint Pere ne pouvant
Les équipper à l'avenant
De leux rang, & de leux naiſſance,
Leux dit ; allez-vous-en en France.

Vous trouverez de braves Gens ,
Qui vous feront en peu de tems
Avoüar bon train , bon équipage.
D'abord ce ne ſera qu'un Page ,
Ou bian peut-être moins encor ;
Mais vous ſerez tout couſûs d'or ,
Si tôt qu'an ſçaura qui vous ètes.
J'ai là-bas des Troupes ſecrètes ,
Qui n'ont ni varge , ni bâton ;
Mais qu'en font plus qne le canon
De tous les Princes de la Tarre.
Alles feront pour vous la guiarre ;
Alles mettront tout à vos piéz ,
Et ſans que vous vous en mêliez.
Vous ſerez ébahis vous-mêmes
De voüar les Portes-diadêmes
Vous faire honorer dans leux Cour ,
Et vous protèger à leux tour.
Quand vous n'aurez plus rian à craindre,
Qu'il ne faudra plus vous contraindre ,
Alors vous ſongerez à moi ,
Et vous mainquiendrez que le Roy
Ne quient que de moi ſa Couronne ,
Que je l'ôte que je la donne
A qui je veux , à qui meplait....
Ly-même rendra queuque *a* Arrêt ,
Que mes Gens ſçauront ly ſurprendre ;
Par lequeul , ſans y mal entendre ,

a Déclaration du 24. Mars 1730.

Il ſera lié, garoté.
Pis ſus cela ma Sainteté
Venant à l'appui de la boule,
Jettera dans un nouviau moule
a Un Saint qui ne l'a brin été :
Qui comme moi fut entêté
De l'Autorité diſpotique ;
Qui dans le païs Gearmanique
A plus fait pleuvoüar en Enfar
D'Ames, que le grand Lucifar
N'en entrainit dans les abîmes,
Et qui, pour ſes inormes crimes,
Gargoüille au fond du grand Cuvier,
A moins qu'au grand Penitencier
Il n'ait été; je le deſire ;
Mais au moins, du but ou j'aſpire
Ce ſera-là le fondement.
Les Peuples ſe diront ; comment ?
De ce Pape an chomme la Fête,
Pour avoüar deſſacré la tête
D'un haut, d'un piſſant b Empereur !
Il goute l'éternel Bonheur,
Pour avoüar aïeu le courage
(Quoi qu'aveuc biaucoup de carnage.)
D'ôter le Scèptre de la main
D'un légitime Souverain !
Oh ! faut donc qu'aveuc ſa Quiare
Le Pape ſoit un Guieu ſus Tarre !

a Le Pape Gregoire VII.
b L'Empereur Henry IV.

Tels

Tels feront leux raifonnemens.
Il eſt vrai que les Parlemens
Clabauderont, & feront rage;
Mais ayez tourjours bon courage;
Mes Sarviteurs & mes Vaſſaux
Sçauront repouſſer leux aſſauts,
Sans ſeulement groüiller de place.
Ils ſembleront plus froids que glace,
Tandis que par des Soutarrains,
Ils ſçauront viſer à leux fins,
Et ne lâcheront jamais prinze,
Qu'à la fin de leux entreprinze.
Allez donc, mes pauvres Enfans;
Je me repoſe ſus mes Gens.
Il n'eſt point de recoin en France,
Où je n'en aye en abondance;
De Moyans, de Petits, de Grands,
De Violèts, de Noïiars, de Blancs:
Les uns revêtus d'écarlate,
Les autres trainans la Savate;
Ceux-ci bon Caroſſe roulans,
Ceux-là de leux pié cheminans;
D'autres bian chargés de cuiſaine,
D'autres mangés par la varmaine.
J'en ay de Raſés, de Barbus,
J'en ay de Cornus, de Pointus.
Enfin j'en ay de toute eſpèce,
Qui font mille tours de ſouplèſſe,
Pour me ſarvir à qui mieux mieux.
Si tôt que je torne les yeux,

Ils ſont tretous ſus le qui-vive ;
Pour empêcher qu'il ne m'arrive
Queuque ſurprinze, ou queuque échec.
Je les meine tous par le bec ;
Je les torne, je les ratorne,
Comme Viaux qu'an quient par la corne.
Ne vous figurez pas pourtant,
Qu'il m'en coûte biaucoup d'argent,
Que je faſſe groſſe dépenſe,
Pour fournir à la ſubſiſtance
De tant de Soudars, d'Officiers.
Point du tout ; tous ces Ouvriers
Vivont aux dépens de la France,
Laqueulle, tandis que je danſe
Menüets, gavotes, rigaudons,
Paye là-bas les violons.
An dit, point d'argent, point de Suiſſe :
Mais tretous ſont à mon ſarvice,
Sans qu'il m'en coûte un Carolus ;
Ou ſi queuque Gros tout au plus
Me talonne, & me fait inſtance,
Pour avoüar queuque récompenſe,
Qu'il faſſe bian le pié de viau,
J'en ſis quitte pour un Chapiau,
Et l'habiller de mes Livrées
Qui de ly ſont fort révèrées.
Les Premiers de ces grands Nigauds
Etiont autrefois mes égaux ;
J'allions de pair, j'étions Confreres ;
Même méquier, mêmes affaires ;

Je n'étois que l'Aîné d'entr'eux,
Lorſque queuque point épineux
Cauſoit queuques remumenages,
Falloit ramaſſer leux ſuffrages ;
L'an n'avoit d'égard pour aucun,
Tout ſe décidoit en commun.
Mais aujourd'hui je ſis leux Juge ;
S'il arrive queuque grabuge,
Ils s'en rapportont tous à moi,
Et ma volonté fait leux loi :
Aujourd'hui je ſis infaillible ;
Ce qui de ſoi n'eſt que plauſible,
Quand ma bouche la proferé,
Pluſque l'Evangile eſt ſacré.
  Allez encore un coup en France
Etendre ma Toute-piſſance
Sus les Peuples & ſus leux Roi ;
Car c'eſt-là ſeulement pourquoi
Je vous fais faire ce voïage.
Vous voyez que votre appanage
Ne ſera pas des plus petits.
Ayant la clef du Paradis,
Que j'en fais comme de mon Louvre,
Que je le frame, que je l'ouvre
A qui me plaît, à qui je veux ;
J'ouvrirai la porte à tous ceux
Qui vous feront bonne accüeillance,
Qui vous porteront révérence,
Et qui cheux eux vous recevront.
Oui tout de gaud ils entreront

Sans trouver nulle resistance,
Même sans faire pénitence,
Et même sans aimer un brin
Ny le bon Guieu, ni leux Prochain.
Par là chacun d'eux, quoiqu'il fasse,
Aura tourjours assez de grace
Pour faire le bian qu'il voudra,
Pisque si peu faire en faudra.
Je rendray pour eux l'Evangile
Si doux, si commode & facile,
Que ni parjures, ni sarmens,
Ny colères, ni juremens;
Ny vengeances, ni haingeries,
Ny cent mille autres drôleries
N'empêcheront aucunement
Qu'il n'entront dans le Firmament.
Et pour qu'ils n'ayont rian à dire,
Je leux déffendrai de le luire;
Car s'ils boutiont le nez dedans,
Ils pourriont croire que je mens.
Englieu que ceux (gn'en aura guère)
Qui vous torneront le darrière,
Qui de vous feront peu de cas,
Ou qui ne vous recevront pas,
Rencontreront mêmes èpeines,
Mêmes travaux, & mêmes peines;
Que l'an rencontroit ci-devant,
Sans le moindre adoucissement.
Enfin, pour vous le faire entendre
En un mot, sans vous faire attendre,
Leux

Leux faudra faire, si leux plaît,
L'Evangile tout comme il est.
Velà ce que j'ons oüi dire
Par des Gens qui sçavont bian luire;
Pis là dessus j'ons raisonné,
J'ons dit; faut plus être étonné,
Si Monsigneur de Ventremille,
Qui sçait sus son daigt l'Evangile,
A chassé notre ancian Curé,
Que Piarre, & *a* Claude ont tant pleuré;
C'est que c'étoit un Jansiniste,
Et qu'il a dit, Guieu vous assiste,
Quand cheux ly ces Gens ont été
De la part de sa Sainteté.
Il a fait une balle avance!
Il n'a point gagné l'indulgence,
Qu'il n'auroit pas manqué d'avoüar,
S'il ût voulu les recevoüar.
Vrament sans votre vigilance,
(A qui Guieu baille récompense)
Il nous ût mins dans de biaux draps,
Et j'aurions été dans son cas.
Il ût donc core fallu suivre
Mot pour mot ce que dit le *b* Livre
De Monsigneur le Cardinal?
Nannain, nannain. Que l'animal

a Claude Fetu. Voyez la seconde harangue.
b Les heures de Monseigneur le Cardinal de Noailles.

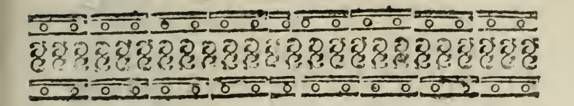
Aille courir la pretantainne.
S'il veut ſe bailler tant de peine,
Faire ſon ſalût en ſüant,
Quand an peut le faire en joüant,
Je ne ſons pas ſi fous nous autres.
An n'eſt plus au tems des Apôtres ;
An n'avoit pas dans ce tems-là
Les Papes qu'à préſent l'an a.
An n'avoit pas trouvé le ſtile
De rendre le ſalut facile ;
Mais plus an exarce un méquier,
Plus an eſt habile ouvrier.
Tous les jours en tout l'an s'aiguiſe,
L'an rafaine, l'an ſubtiliſe ;
Partant plus j'irons en avant,
Plus un Pape ſera ſçavant.
Le Curé que j'ons à cette heure
A la çarvèlle bian milleure !
Dès que cette Dame a paru,
Au devant d'alle il a couru,
Auſſi bian que notre Vicaire ;
Ont fait bonne maine, & grand' chère
A la Princeſſe. Dame auſſi
Ils ſe baillont bon branle ici,
Et ſans ſcrupule. Une indulgence
Comme celle-là, pour la France
Eſt une balle invention !
Mais ſans votre protection,
Je ne l'aurions jamais aïeuë ;
Ah ! pour nous alle étoit parduë ;

Et la Paroüaſſe abſolument
N'en ût tâté que d'une dent !
Auſſi, Monſigneur Ventremille,
Je ſommes venus à la ville,
Comme j'avons dit, en troupiau,
Pour vous ôter notre chapiau,
Et vous faire la révérence,
Priant Guieu qu'il vous récompenſe,
Auſſi bian que ſa Sainteté,
Comme vous l'avez merité.

Fin de la Premiere Harangue.

AVERTISSEMENT.

TOUS les faits qu'on a réünis pour peindre les Jesuites dans cette seconde *Sarcelle*, sont si surprenans, qu'on aura peut-être peine à les croire. On prie ceux qui pourroient avoir quelque scrupule là-dessus, de vouloir bien examiner & vérifièr les Notes qu'on y a jointes, & sur tout l'édifiante Lettre de Monseigneur le Cardinal de Tournon, qu'on a imprimée à la fin. Cette Lettre est estimée digne des tems Apostoliques. Elle fera connoître & le saint Cardinal qui l'a écrite pour consoler son Collègue persécuté par les Jesuites, & les Jesuites qui devinrent ensuite les Accusateurs, les Geoliers & les Boureaux de cet illustre Témoin de la Religion de JESUS-CHRIST.



LES HABITANS DE SARCELLES DESABUSEZ AU SUJET DE LA CONSTITUTION *UNIGENITUS.*

DEUXIÉME HARANGUE A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

HE' BIAN ! Monſigneur Ventremille,
Nous revelà core à la Ville ;
Tourjours diſpos, ligers d'argent !
Si vous ſçaviais queuque comment,
Ou queuque bonne manigance,
[A cauſe de la connoiſſance,]

Pour nous faire avoüar plus d'écus
Que je n'en ons, je ferions plus
Endimanchés que je ne fommes,
Et boirions plus que je ne fommes.
An dit que vous avez trouvé,
Dès que vous ètes arrivé,
C,artain *a* fecret, dont la reffource
Fait marveille pour votre Bourfe.
J'ons oüi dire à de nos Gens,
Que ça vous valoit tous les ans
Plus qu'une bonne Métarie.
Vive ceux qu'ont de l'induftrie !
An dit que c'eft un vras Pérou.
Morguié fi vous pouviais itou
Faire pour nous queuque trouvaille,
J'aurions de quoi payer la Taille;
Je ferions gros Monfieux auffi,
Et je vous dirions grand-marci.
Quand vous aurez payé vos dettes,
Que vos affaires feront nettes;
[Ce qui ne fera pas demain,]
Parguié ruminez-y un brin.
Pourtant ne croyez pas morguienne,
Que ce foit ça qui nous ameine.

a Tarif affiché au Secrétariat de l'Archevêché pour tous les Actes qui fe délivroient gratuitement fous Monfeigneur le Cardinal de Noailles, comme renouvèllement de permiffions des Chapèlles domeftiques, *Vifa* des Benefices, *&c.*

De cette Dame *Unigentrus*
Dont l'an prônoit tant les vartus ?
Morguienne an auroit peine à croire
Tout ce qu'an dit de ſon Hiſtoire.
Après ça faut par ſaint Lubin,
Que le Guiable ſoit bian malin !
C'étoit, à ce qu'an diſoit d'elle,
Uue Sainte ſus une pèlle,
Qui ne pouvoit voüar un chapiau,
Qui ne ſçavoit pas troubler gliau :
C'étoit une Sainte Mitouche,
Qui faiſoit la petite bouche ;
Qui devoit tant de bians cauſer,
Et qu'an alloit canoniſer.
  Ce n'eſt plus ça par la marguienne ;
C'eſt à préſent une Vaurienne,
(Comme n'a guère j'ons apprins,)
Qui rôde par les grands chemins ;
Qui va de Royaume en Royaume ;
Qui les Grands, & Petits empaume,
Et qui promet à toute main
Bian plus de Beurre, que de Pain.
C'eſt une Chienne de Coureuſe,
Une Boüamiane, une Affronteuſe,
Qui ſe dit de grande maiſon,
Et qui n'eſt qu'une Saliſſon.
  Maugré cela, cette Sorcière,
Par çartains tours de geubecière,
Enſorcèlle ſi bian chacun,
Qu'an n'en voit quaſiment aucun,

Qui

Ce que je vous en avons dit,
N'eſt que par magnière d'aquit.
Il ne faut pas que ça vous fâche.
Vous ſçavez bian que chacun tâche
De parler pour ſoi tant qu'il peut,
Et que n'attrappe pas qui veut.
Igna bian des Gens par le monde,
Aveuque leux parruque blonde,
Qui faiſont bian les quant-à-moi,
Et qui devant notre bon Roy,
Afin d'attraper queuques graces,
Ne ſont pas chiches de grimaces :
Mais notre bon Roy vartiguié,
Qui ne ſe mouche pas du pié,
Voyant ces Quémandeux de charge,
Se moque d'eux, & s'en gobarge.
Mais laiſſons ça. Votre Santé
Parguienne a tourjours bian été,
Comme il paroit? Votre bedaine
A bian paſſé la Quarantaine?
L'appetit va tourjours ſon train?
Point d'embarras, point de chagrin?
C,a fait plaiſir; car dans la vie
Faut tourjours plutôt faire envie,
Comme dit l'autre, que piquié;
An s'en trouve mieux de moiquié.
Vous ſçavez ce que je vous dîmes
L'autrefois, *a* quand je vous parlîmes

a Premiere Harangue à M. L'Archevêque.

Qui ne ly porte révérence
Autant qu'à la Reine de France.
Tout ça ne seroit core rian,
(Quoique ça ne soit pas trop bian)
Mais cette maudite Guiablèsse,
Qui veut être Dame, & Maîtresse;
Faire la plye, & le biau tems
A la Ville, aussi bian qu'aux Champs,
Brise les Portes, les Sarrures,
Et fait souffrir mille tortures
A quantité d'honnêtes Gens,
Qui ne font pas les Chiens couchans;
Qui refusont de la connaitre
Pour tout ce qu'alle se dit être.
An disoit que ses *a* Hoquetons
N'aviont ni varges, ni bâtons.
Si fait parguienne! la Droléssé
Se fait obair en Princesse:
A Soudars, Corporals, Sargens,
Et tretous armés jusqu'aux dens.
Tous ces Vendeux de char humaine
Sont *b* gagés à tant la semaine,
Et ne faisont d'autre méquier,
Que rôder dans chaque quarquier,
Dans les Villes, dans les Provinces,
Et même jusque cheux les Princes.

a Premiere Harangue. vers. 347.
b Espions. Il y en a qui ont eu 1000 livres 500 livres. 300 livres. 200 livres. 100 livres. & les moins 50 livres.

Ceux-ci sont boutés en Prison ;
Ceux-là chassés de leux Maison :
D'aucuns comme des Rianquivailles
Mins au Carcan par ces Canailles :
D'autres qu'étiont en biau chemin,
Réduits à demander leux pain.
Encore en voulont-ils ces Traitres
Principalement aux bons Prêtres ;
A tous ceux-là qui vivont bian,
Et font leux devoüar de Chrequian.
Enfin, Monsigneur Ventremille,
Igna ni Village, ni Ville,
Paroüasse, Eglise, ni Couvent,
Qui n'ait des marques de sa dent.
C'est une piquié ! Queu domage,
Que notre Prince qu'est si sage,
Si bon, ne sache pas tout ça !
Comme à cette Carogne-là
Il épousteroit les épaules,
A coups de bâtons, ou de gaules !
Comment, Madame la Guenon,
Méchante petite Avorton,
S'en iroit-il, dans mon Royaume
Du blé vous en faites du chaume !
Vous traitez mes milleurs Sujets,
Comme s'ils étions vos Valets !
Ventre saint gris ... Notre Roy dame
Nous ume de toute son ame,
Et nous je l'umons bian itou.
Mais, morguienne igna point de trou,

Point de brèche, point de coulisse,
Par où venir à ly l'an pisse,
Que par dehors, & par dedans
Alle ne bouche aveuc ses Gens.
Il ne sçait pas le brigandage,
Les violences, le pillage
Que l'an commet de bout en bout
De son grand Royaume; & le tout
Pour les biaux yeux d'une Friponne.
Notre Roy qu'est bonne parsonne,
N'a garde de s'en méfier;
Palsanguienne il n'est pas Sorcier.
Autour de ly comme une haye,
Ils ly font croire & boute & haye,
Ce qu'ils voulont; que ces Milliers
Qu'an chasse, ou qu'an met Prisongniers,
Sont des Coupe-jarets à pendre.
Gna qu'eux qui se faisont entendre;
Parguié, comme l'an dit fort bian,
Qui n'en entend qu'un, n'entend rian.
L'Eté passé par la marguienne,
Je la croyins bonne Chréquienne.
Tout partout l'an nous rebattoit,
Que cette Fumèlle venoit
De Rome, & que c'étoit le Pape
Qui l'avoit envoyée. Attrappe!
Comme bian d'autres je l'ons crû;
Mais sanguié dampis que j'ons vû
Comme tout se passoit, ah! dame;
J'ons bian vite changé de gamme.

Oh ! qui nous attrappe eſt bian fin ,
Et dait ſe lever bon matin !
J'ons dit ; comment ſepeut-il faire
Que le Pape , qu'eſt le Vicaire
Du bon Guieu , nous piſſe envoyer
Comme ça de pareil Gibier ?
Mais après ça , tout homme eſt homme ,
Et bian que Saint Pere an le nomme
En cette vie, en l'autre helas !
Il pourroit bian ne l'être pas.
Mais un Pape eſt un Pape ? à d'autres !
Un Camarade des Apôtres
Fut un Vaurian dans l'ancian tems ;
Hé ! pourquoy pas leux Deſcendans ?
Comme diſoit fort bian naguère.
Claude Fetu notre Biau-frere ,
Ces Grandes-chauſſes que velà.
Ce n'eſt pas parce qu'il eſt-là ;
Mais morguiene dans la Paroüaſſe ,
Ign'en a pas un qui le paſſe.
Sans avoüar lû dans le Latin ,
C'eſt ly qui meine le Lutrin ,
Qui fait aller tout le Sarvice.
An le prendroit pour un Jocriſſe ?
Tidié ! c'eſt un Drôle qui ſçait
Quand il faut torner le feillet !
Pour revenir donc au Saint-Pere
(Piſque Saint y a) c'eſt ſon affaire ;
Mais je ne baillerions pas ça
De cette Sainteté qu'il a ,

S'il-

S'il eſt vrai qu'il pouſſe à la rouë
Dans la manœuvre que l'an jouë ;
Ou s'il ſouffre que ſous ſon nom
L'an faſſe tout ce carillon.
C,a n'eſt point ſaint, an a biau dire.
Gna queuque choſe de plus pire.
Vous reſſouviant-il, Monſigneur,
Quand je nous baillîmes l'honneur
De vous faire la révérence ?
Je vous faiſîmes confidence
Que cette Dame *unigentrus*
Et ſon Compère, étiont venus
Pour faire accroire au pauvre Monde
Que le Pape étoit à la ronde
Maitre de la Tarre & la Mar :
Falloit croire dur comme far
Qu'au Bonhomme il étoit loiſible
(Comme il eſt écrit dans ſa Bible)
Des Empereurs, comme des Rois,
D'en faire de ſimples Bourgeois ;
De les traiter comme Belîtres ;
De leux ôter pouvoüars, & titres ;
Et pis les envoyer tretous
Planter des Navèts, & des Choux.
Encore un coup ſi le Saint Pere
Tricotte tout ce biau Myſtère,
C'eſt un à ſçavoüar : mais enfin
Tout ça prend un bian méchant train.
Cette maudite Paronnèlle
A bian retorné la çarvèlle

A des Gens, & par ses Sarmons
S'est fagotté bian des Patrons.
O! que les maines sont trompeuses!
Et qu'igna de Brebis galeuses,
Qui ne disant pas oüi tout haut,
Ne disont pas non comme il faut!
Qui n'osont pas casser la vitre,
Mais qui, *a* quand l'an chante au Pupitre
Domine Salvon fac Regen,
Disont à contre cœur, *amen.*
Faudroit jetter à la voüarie
Toute cette Race pourrie,
Qui de son Roy mangeant le pain,
Monsigneur, le trahit sous main.
Ventreguié c'est une varmaine
Qui fait des œufs, & qu'ont la maine;
S'il faut qu'an les laisse en repos
Jusqu'à tant qu'ils saïont éclos,
De bailler bian du fil à tordre,
Quand ils viandront tretous à mordre.
Comme je n'ons pas grand çarviau;
J'avions baillé dans le panniau;
Mais hanni scit qui mal y pense.
Je ne songions qu'à l'indulgence,
Qu'au bon marché qu'an nous disoit
Que du Paradis l'an avoit.

a Les Placistes Eléves des Jesuites lisoient le Calendrier de leurs livres, ou recitoient l'Office de la Vierge pendant qu'on prioit Dieu pour la prosperité du Regne de Louis XV. dans l'Eglise de Saint Estienne du Mont.

Cette marveilleuſe nouvèlle
Nous avoit broüillé la çarvèlle :
Mais dampis qu'an y ruminant,
J'avons vû tout fixiblement
Que j'avions eu trop de ſimplèſſe,
Et qu'an nous vendoit de la vèſce
Englieu de poüas, oh ! dame alors
J'ons bouté notre cœur dehors.
(Car nous j'allons à la franquètte)
Que je devrins ſus l'étiquétte
Depis la tête juſqu'aux piés
Etre tretous excommegnïés,
J'ons-t-il fait, que cette Coureuſe,
Qui viant faire ici l'Engeoleuſe,
Aille charcher queuques Benêts,
Pour vendre ſa graine de gniais.
Vartiguienne, comme dit l'autre,
Pren le Quien, laiſſe-nous le Notre.
Ha, ha, Madame, vous vouliais
Faire accroire que vous veniais
Ici pour enfiler des parles ?
A d'autres Dénicheux de Marles !
Morguié je ſons de bonne foy,
Et voulons ſarvir notre Roy.
Que le Bonhomme de Saint-Pere
Songe à bian dire ſon Breviaire,
Et ſe mêle de ſon méquier.
Auſſi bian que le Charbongnier,
Notre Roy mérite bian d'être
Parguié cheux ly tout ſeul le Maître !

Faut le dire; j'étions auſſi
Bian ébahis, qu'on pût ainſi
Démantibuler l'Evangile.
Oüais ! le Pape eſt-il plus habile
Que le bon Guieu ? çartainnement
Notre Curé nous en revend.
Igna qu'à voüar le Catechime.
Faut tourjours ly payer ſa Dîme,
Ses Meſſes, les Entarremens,
Les Sarvices, les Sacremens;
C'eſt tourjours la même turlure :
Pourquoi donc changer l'Ecriture ?
Il n'a morguié rian rabbatu
De ſes droits, de ſon revenu ;
Au contraire le bon Apôtre
Se fait bian mieux payer que l'autre.
Si queuqu'un n'avoit pas de quoi
Le payer, priez Guieu pour moi,
S'en alloit-il ; mais palſanguienne
Stici pour la plus moindre anquienne
Vous fait cracher. N'avez-vous rian ?
An vous entarre comme un Chian.
Quand il vous boute dans la tarre,
A peine les dens il dèſſarre,
Pour dire un pauvre *Libera.*
Mais quand il ſçait qu'an payera ;
Tuchoute il a bonne loquence !
Sçavez-vous bian la manigance
De tous ces bons Apôtres-là ?
Tenez, Monſigneur, la velà.

Ils vous diſont que l'Evangile
Eſt à préſent bian plus ſacile,
Qu'il ne l'étoit anciannement ?
Pourquoi, Monſigneur ? Ah ! vrament
Les Drôles ſçavont bian leux compte !
C'eſt morguienne qu'ils auriont honte
Qu'an leux vît prêcher le rebours,
De ce qu'ils faiſont tous les jours.
C'eſt-il pas-là comme le Pape,
Tout Pape qu'il eſt, nous attrappe
Par ces mots, qui ne ſont pas chûs
A tarre, & que j'ons retenus ?
Et pour qu'ils n'ayont rian à dire,
Je leux défendrai de le luire,
Car s'ils boutiont le nez dedans,
Ils pourriont croire que je mens.
C'eſt-il-là ſe bian faire entendre ?
Mais ce qui nous a fait comprendre
Tout ce Maquignonnage à nû,
C'eſt notre Biau-frere Fetu.
C'eſt, an peut dire ſans hablure,
Un rude Homme pour la lecture !
Quand comme ça viant le biau tems,
Je nous en allons dans ces champs ;
Je nous pourmenons troüas, ou quatre,
Pour un petit brin nous ébattre :
Mais ly toutes les fois qu'il ſort,
Tout ſon plaiſir & réconfort,
C'eſt de s'aſſire-là ſus l'harbe,
Ou dans un champ ſus une gearbe ;

Pis le velà qui luit, qui luit
Jusqu'à tant que vianne la nuit.
Bian que je ne sçachions pas luire,
J'umons pourtant à nous instruire.
Autour de ly je nous boutons,
Il luit tout haut, je l'écoutons.
Jarniguienne que la lecture
A l'Esprit baille d'ouvarture!
Morguié je ne sons plus surprins;
Si les Eglisiers qu'ont apprins
Le Rudiment, le Dispautaire,
Et tant de trains au Suminaire,
Sont si téllement espritės.
Que l'an apprend de nouviautés
Quand an luit, ou qu'an entend luire!
Ce n'est rian que les oüi-dire,
Il n'est que luire, Monsigneur,
Ou bian d'avoüar un bon Luiseur;
Comme Fetu notre Biau-frere.
C,'ût été pour nous forte affaire
De bouter dans notre çarviau
Tout ce qu'il nous a lû de biau.
Je n'ons pas assez de loquence
Pour apprendre tant de Science,
Mais de tout ce qu'il nous a lû,
Voici ce que j'ons retenu.

An voit depis nombre d'années
C,artainnes Bêtes écornées,
Qu'ont des piés, des bras & des mains
Aveuc des visages humains;

a Trainant grands mantiaux & jaquéttes
Toutes ſus même patron faites :
Jabotant de tous les patoüas ,
Latin , Grec , Allemand , Françoüas.
Alles ſont tout comme des hommes ;
Bûvont , mangeont comme je ſommes.
Le Monde entier en eſt couvart ,
Car il en pleut de toute part.
Gn'en a dans les Bourgs , dans les Villes ;
Dans les Provinces , dans les Iſles ;
Dans l'air , ſus la Tarre & la Mar ,
Et bian plus cote dans l'Enfar :
Car c'eſt-là qu'eſt la Pepigniere ,
D'où , comme d'une Fourmigliere ,
Alles ſortont par gros Eſſains ,
Pour faire enguiabler les Humains ;
Pis alles vont par les contrées
Montrant des maines détarrées ;
Penchant le coû , baiſſant les yeux ,
Faiſant les Saints à qui mieux mieux.
Faut vous dire que cette Engence ,
Dont igna ſi grande abondance ,
Eſt , comme je le comprenons ,
Une magnière de Demons ,
Que le bon Guieu ſouffre ſus tarre.
Ceux-là qu'aveuc ſon cimetarre

a Il eſt remarquable que les Jeſuites ne retrouſſent jamais leurs manteaux longs , comme les autres Prêtres , quand ils marchent dans les ruës , quelque crotte qu'il faſſe.

Le bon Saint Michel fit jadis
Char du fin haut du Paradis,
Sont là-bas au mitan des Flames;
Les Maitres de ces pauvres Ames,
Qui sont-là pour l'étarnité.
Dame ceux-ci de leux côté,
Font ici haut le tintamare,
Pour l'être des hommes sus Tarre.
N'étant pas core bian pissans,
Vrament ils font les Chiens-couchans;
Pour mieux tromper le Monde, & même
An dit qu'ils jeunont le Carême,
Cajolont les Saints comme tout,
Et la bonne Vierge surtout;
Ly contant fagots, & fornéttes,
Comme l'an en conte aux Coquéttes;
Ly baillant des *a* noms saugrenus,
Comme l'an en baille à Venus;
Pour ça, Monsigneur, tout fin comme.
Gn'a qu'à luire un *b* Livre qu'an nomme.

a Ces noms saugrenus furent donnez à la sainte Vierge dans un Sermon prononcé à Masley en presence de grands Magistrats en 1729.

b Le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mere de Dieu, aisées à pratiquer, qui sont autant de clefs du Ciel. *Par le Pere Paul de Barry, de la Compagnie de Jesus.* Voyez encore un Livre intitulé, Marques de Prédestination, *par le P. Etienne Binet, de la même Comp.* La Dévotion aisée, *par le P. le Moine, &c.*

Foin.

Foin . . . je ne ſçaurions dire ça. . . . .
Mais c'eſt un çartain Livre où gna
Un Trouſſiau de Clefs de cent ſortes,
Qu'ouvront du Paradis les portes ;
E ça comme pour l'engeoler,
Et dans leux parti l'enroller.
Vrament ils avont des Chapèlles,
Brûlont des Cierges, des Chandèlles
A l'honneur de Guieu, de ſes Saints,
Vous diſont-ils ; joignont les mains,
Comme nous, devant les Images :
Marchont ſans trains, ſans èquipages ;
(Tout du moins dans *a* ce Païs-ci)
Pour un rian diſont grand-marci :
Avont une maine rampante
Devant la plus moindre Sarvante,
Lorſque cheux le Monde ils allont ;
Tandis qu'en ſecret ils creuſont
Partout des Tarriers, & des maines ;
Drèſſont mille & mille machaines,
Pour être adorés en tout glieu,
Et faire oubelier le bon Guieu.

a Il eſt à préſumer qu'ils ne vont pas ſans trains & ſans équipages dans la Chine où ils ſont les Mandarins de l'Empereur ; ni dans la nouvelle Eſpagne, où ils font ſeuls le commerce, & où ils poſſedent des richeſſes immenſes.
En Pologne ils ne vont jamais qu'en caroſſe, & il faut que ce ſoit toûjours un Frere Jeſuite qui ſoit leur Cocher.

Faudroit avoüar bonne mémoire
Pour avoüar bian retint l'hiſtoire
De tout ce que d'eux an a vû,
Dudepis qu'ils ont apparu.
Pour bian comprendre leux affaire;
Faut ſçavoüar, qu'à Notre Saint-Pere,
Qu'eſt un ſeul Homme en l'Univars;
Ils voudrint que Tarres & Mars,
Betes & Gens, Sujèts & Princes,
Villes, Royaumes & Provinces,
Tout fût ſoûmins; car cela fait,
Il s'enſuit tout clar, & tout net
Que la Piſſance Univarſèlle
Etant toute dans la çarvèlle
D'un ſeul homme, qui bian ſouvent
N'eſt pas trop bonne, aſſûrement
Ils pourriont (ce qu'à Guieu ne plaiſe)
Couper, rogner tout à leux aiſe,
Etant bian ſûr & bian çartain,
Suivant le Grec & le Latin,
Qu'il eſt bian plus moins difficile
De n'en gouvarner qu'un, que mille.
Dame auſſi, Monſigneur, Guieu ſçait
Tout ce qu'ils avont déja fait,
Pour mettre à fin cette entreprinze!
Révoltement, ruſe, ſurprinze,
Détours, Souplèſſe, trahiſon,
Sortilège, meutre, poiſon,
Oh! tout y va! Vierge Marie!
Que j'ens aïeu l'ame attendrie,

Que j'ons pleuré, Pere éternèl,
En oïant le recit cruèl
De ce qu'ils avont igna guère
Fait, ou pour mieux dire fait faire
A l'endroit d'un pauvre *a* Couvent,
Où l'an séme annuy du froment!
C'étoit des Parsonnes pieuses,
Et de bonnes Religieuses,
Qui dans cette maison étiont,
Et comme des Anges viviont.
Hébian! ces pauvres Malheureuses
Ont été comme des Coureuses
b L'une minze-là, l'autre ici,
Et réduites à la marci
De miserables Criatures,
Qui leux faisiont mille tortures.
Helas! ça fait frémir d'horreur,
Quand l'an rapense, Monsigneur,
Que quand l'an ût tiré les bières,
Bêché, charsé les Cumetières,
Où reposiont tant de Corps Saints,
L'an rencontroit par les chemins
Tantôt des Bras, tantôt des Têtes,
Ou d'autres membres, que les Bêtes,

a Le Monastère de Port-Royal détruit en 1709.

b Les Religieuses de Port-Royal ont été dispersées en différens Convens, où elles ont été traitées comme des criminelles.

Voyez les Relations, & les Gemissemens de Port-Royal.

Comme Corbiaux, Chiens, Loups-çarviers,
Ou tels animaux carnaciers
Mangiont en guise de charogne !
Pourquoi cette balle Besogne ?
C'est qu'ignavoit eu-là la *a* Sœur
D'un saint, & bian sçavant *b* Docteur
Qu'exprès le bon Guieu mint au Monde
Pour vaincre cette Race immonde.
Aussi tout comme un Eparvier,
Qui ne lâche point son Gibier,
Il les pourchassit de magnière,
Qu'ils rentrirent dans leux Tagniere,
Reniant Guieu, grinçant les dens,
Mais faisant d'horribles sarmens,
D'emplaïer toute leux pissance,
Pour afin d'en avoüar vengeance.
Or jamais ne se parjuront,
Quand il faut venger un affront.
Ce Docteur par leux manigance,
A la paifin banni de France,
Est mort en *c* païs étranger
Plus pauvre qu'un pauvre Barger ;

a La Mere Angelique, sœur de M. Arnauld, Abbesse & Réformatrice de Port-Royal.

b M. Arnauld, Docteur de Sorbonne, qui a terrassé les Jesuites par plusieurs Ecrits qu'il a faits contr'eux.

c M. Arnauld est mort à Bruxelles le 8. Août 1694. âgé de quatre-vingt-trois ans. Son cœur fut apporté à Port-Royal. Les Jesuites ont publié qu'il avoit été chassé de Erance comme un

Car,

Car, Monſigneur, les vras Apôtres
Ne mouront pas comme les autres.
Vous ſçavez que j'ons eû deux Rois,
Qui ſont Henry quatre, Henry trois,
Qu'avont tous deux pardu la vie
Par le far, & la felonie,
L'un d'un Moine nommé *a* Clément,
L'autre d'un çartain *b* Garnement,
Qu'étoit né natif d'Angoulême?
Vous dirais peut-être vous-même.
Que ces deux miſérables-là
Ont été pouſſés à cela
Par les Demons? oui, oui morguienne
Par les Demons; mais palſanguiene
Sçavoüar les queuls! ah! ces Demons
Etiont ceux de qui je parlons!
Les Vieux & toute leux Caballe
N'ont pas l'ame ſi déloïale.

Broüillon & un homme dangereux à l'Etat par ſes cabales; mais la vérité eſt que ſa retraite a eté très-volontaire, du moins en la conſidérant en elle.même, & non dans les calomnies qui en furent l'occaſion, & qui le forcérent en quelque façon à s'exiler lui-même pour le bien de la paix, comme on le peut voir par les deux Lettres qu'il écrivit, l'une à M. l'Archevêque de Paris, & l'autre a M. le Tellier, Chancelier de France avant ſon départ en 1679.

a Frere Jacques Clement Jacobin, qui a aſſaſſiné Henry III. à ſaint Cloud le premier Août 1589.

b Ravaillac, natif d'Angoulême qui a aſſaſſiné Henry IV. le 14. May 1610.

N'eſt pas qu'itou vous n'ayais lû
Dans les biaux Livres de Fetu ?
Vous avez cor queuque memoire
De *a* Guignard, & de ſon Hiſtoire ?
Comme il fut par un biau Jeudy
Par ſon ceû pendu tout brandy ?
Il vous ſouviant du parricide
De *b* Chaſtel, de la *c* Pyramide ?
De Jean *d* Gueret ſon Précépteur ?
Qu'étiont ces Gens-là, Monſigneur ?
Il vous ſouviant de ce *e* Barriére
Que l'an attrapit par darriére,

a Jean Guignard Jeſuite, natif de Chartres, pendu par Arrêt du Parlement du 7. Janvier 1595. comme Auteur de Libelles diffamatoires contre Henry III. & Henry IV. dans leſquels il enſeignoit que l'action de Jacques Clement etoit bonne & loüable, & qu'il falloit aſſaſſiner Henry IV. Pluſieurs Jeſuites ont fait le panegyrique de Jacques Clement, entre autre Mariana dans ſon Livre *De Rege & Regis inſtitutione*, où il l'appélle *Æternum Galliæ decus.*

b Jean Chaſtel Ecolier des Jeſuites, écartelé par Arrêt du Parlement du 29. Décembre 1594. pour avoir donné un coup de couteau à Henry IV. dans la lèvre d'en bas, qui lui fit ſauter une dent.

c Pyramide élevée devant la porte du Palais. en la place de la Maiſon de Jean Chaſtel, qui fut démolie. La place eſt encore vuide.

d Jean Guéret Jeſuite, Regent de Philoſophie de Jean Chaſtel, banni a perpetuité du Royaume par Arrêt du Parlement.

e Pierre Barriere natif d'Orleans, Battelier de ſa premiere vacation, puis Soldat, fut

Tout comme il alloit le Pendard
Parcer le Roy de ſon poignard ?
Qui *a* l'avoit payé pour le faire ?
Vous ſçavez core bian l'affaire ?
D'un Roy que Jaques l'an nommoit,
Qui dans l'Angletarre régnoit,
Qu'un *b* Garnet ſurnommé Tricorne
Et ſon camarade *c* Oldecorne,
Aviont enſemble comploté
En un çartain jour arrêté,

ſurpris avec un couteau dont il alloit frapper Henry IV. le 27. Août 1593. à Melun. Il fut écartelé. Il avoit été inſtruit par Varade Jeſuite, & confeſſa avoir reçû la Communion ſur le ferment fait entre ſes mains d'aſſaſſiner le Roy. Diſc. d'Achilles, de Harlay au Roy Henry IV.

a Payé par les Ligueurs: inſtruit & encouragé ainſi que Jacques Clement, J. Chaſtel & Ravaillac par les Jeſuites. Ils avoient un endroit ſecrét appellé la Chambre des Méditations, où étoient repreſentées des figures horribles de Damnez tourmentez par les Démons, où ils introduiſoient ceux qu'ils vouloient engager à commettre quelque attentat, pour leur faire craindre le ſort des Damnez; & leur perſuadoient que s'ils délivroient les Peuples du Tyran, (c'eſt ainſi qu'ils appelloient le Roy,) ils mériteroient la Couronne du Martyre.

b Garnet Jeſuite, complice d'une conſpiration en Angletérre ſur la fin de l'année 1605. & executé à mort au mois de May 1606.

c Autre Jeſuite en Angletérre executé comme Garnet pour avoir ſoûtenu que l'entrepriſe-

De faire ſauter par des Maines
De charbons & de poudres pleines?
An ne voüatroit jamais le bout,
Si l'an vouloit ramaſſer tout.
An nomme une çartainne ville
Dont le nom eſt bian difficile.
An l'appèlle... ça qui fait reſt...;
Attendez.... le velà, c'eſt Breſt.
Sibian, Monſigneur Ventremille,
Gn'apas long-tems qu'en cette Ville
a Un homme de bian loin venu,
Que ſes Parens croïint pardu,
En arrivant tombit malade,
N'ayant Ami, ni Camarade;

de celui-ci étoit bonne & loüable. Ils ſont tous deux appellez Martyrs par Bellarmin, Cardinal Jeſuite, approuvez par leur General Aqva-viva, & inſerez au Catalogue des Martyrs Jeſuites imprimé à Rome.

a Ambroiſe Guys, originaire d'Apt, revenant du Breſil avec 1900000. en or, une ſomme conſidérable en argent & huit coffres remplis de pierreries & autres marchandiſes précieuſes fut obligé de relâcher à Breſt, où ſe voyant prêt de mourir, il demanda un Notaire. Les Jeſuites qui l'avoient attiré chez eux, firent traveſtir leur Jardinier en Notaire, & quatre ou cinq de leurs Religieux en Bourgeois, en preſence deſquels le Malade crût dicter ſon Teſtament. Voyez le Mémoire de M. Soyer imprimé chez Babuty en 1723. pour les Heritiers du ſieur Tardif.

Mais tout plein de biaux guiamans,
D'écus de lingots. Ces Truans,
Qu'avont tourjours des Sentinèlles
Pour ſçavoüar toutes les nouvèlles
De ce qui viant, de ce qui va,
S'en allont cheux cet homme-là;
„ Sarviteur, notre très cher Frere,
„ J'ons une douleur bian amère,
„ Qu'un Monſieur noble & liberal
„ Comme vous, ſoit logé ſi mal.
„ Queu lit! queulle chambre! une étable
„ Parguienne ſeroit plus duiſable!
„ Et, qui plus eſt, cians dedans
„ Il va toute ſorte de Gens.
„ Le Méchant en Bon ſe déguiſe.
„ Hon .. gare pour votre valiſe.
„ Vous ſeriais bian plus mieux cheux nous:
„ An auroit bian du ſoin de vous,
„ Et de vos petits uſtenciles.
„ J'ons des Médecins fort habiles;
„ Vous trouveriais lit bian mollet,
„ Bons œufs fras, bonne ſoupe au lait....
Tantia ſi bian le Sarmonnirent,
Qu'en leux Maiſon ils l'emmenirent,
Ly, ſon argent, & ſes lingots,
Sa valiſe, & tous ſes ballots.
Le velà donc-là le pauvre homme,
Ne ſçachant ni par où, ni comme
Leux faire ſon remarciment
Pour un ſi loyal traitement..

Oh ! Palſanguienne il ni fut guère !
En peu de jours le très-cher Frere
De tous pèchés bian netaïé,
Fut en l'autre Monde envoïé,
Tout ſeul, qui s'entend ; la valiſe
En glieu ſûr fut bian à point miſe,
Aveuc les nippes & ballots,
Qu'ils retinrent ſous leux argots,
Stenpendant venont dans la Ville
Couſins & Neveux à la file,
Pour s'enquêter de leux Parent,
Et pis itou de ſon argent.
Les velà donc à ſon aubarge.
» Sarviteur, Madame le *a* Large,
» Je venons de bian loin tretous,
» Pour voüar notre Oncle qu'eſt cheux vous.
Là deſſus l'Hôteſſe ruſée,
Qu'avoit la pate bian graiſſée ;
Helas ! sfait-alle, mes Enfans,
Il eſt vrai qu'il logeoit cians.
C'étoit, an peut dire, un brave homme,
Bian craignant Guieu, mais pauvre & comme
Guieu ne m'a pas fait le moyan
De loger le monde pour rian,
Les Jeſuites, Gens ſarviables,
(C'eſt le nom de ces malins Guiables)
L'ont prins cheux eux par charité,
Où long tems il n'a pas été.

a Cette Hôteſſe s'appelloit la Guimard.

Il eſt hors de bian des miſères ;
Il eſt mort-là cheux ces bous Peres.
Que le bon Guieu ly faſſe paix ,
Et miſericorde à jamais.
 Ces Gens tout de leux haut tombirent,
Quand cette nouvèlle ils oüirent.
Ils s'en allont cheux ces Larrons ;
Même rapport, mêmes raiſons.
Stenpendant de toute la Ville
An leux viant dire qu'une pille
De mille ſortes de bijoux ,
De l'aubarge cheux ces Filoux
Avoit paſſé. Comment donc faire ?
Ils allont conter leux affaire
Aux Proculeux , aux Avocats.
Graud brit , grand éclat , grand fracas,
Procès enfin. Dans cette affaire
Qu'ont-ils fait ? de gliau toute claire.
Les Avocats en biau chemin
Qui deviont mener ça bon train,
Par une avanture inconnuë
Ont aïeu la goule couſuë
Pour le Neveu , pour le Couſin ,
Et les Brigands ont leux butin.
 Si c'étoit auſſi bian des hommes ,
Qu'euſſiont prins comme ça des ſommes,
Ils ſeriont , comme de raiſon ,
Biantôt pendus par leux chignon.
Gn'aroit point de miſericorde ;
Ce ſeroit la rouë , ou la corde.

Mais ces maudites Bêtes-là
Depis çartain tems, avont ça,
Qu'an n'en peut plus faire justice.
An n'en a point mins au supplice,
Qu'an sçache, depis leux Guignard;
Et si dudepis ce Pendard,
Que de crimes de toute sorte!
Contr'eux toute poursuite avorte.
Voyez encore leux Girard,
Qu'est un exècrable Paillard!
Il vous dit la Messe, il sarmonne,
Il confêsse, sans que parsonne
Ose ly dire, Guieu vous gard:
Stenpendant velà de sa part
Une *a* fille à forfait parduë,
Et par toute Tarre connuë,
Pour avoüar été la Guenon
D'un abominable Demon.
Encore si cet impudique,
Pour la pardre, ût mins en pratique
Les fariboles, les biaux mots,
Par lesqueuls tous les jours ces Sots
Embarlificoront ces Sotes,
Ou bian ces pauvres Indiotes,
C,a seroit bian mal, Monsigneur,
Mais morgoy tout Homme est Pecheur.

a La Demoiselle Cadiere, Penitente du Pere Girard, Recteur du Couvent des Jesuites à Toulon.

An

An ſçait bian que la char fragile
Porte au mal comme tous les mille.
C'eſt notre état qui le parmet ;
Stilà qui le moins en commet,
Doit à Guieu bian des graces rendre.
Mais pour une Fille ſurprendre,
Faire du Confeſſionnal,
Qu'an nomme Sacré Tribunal,
Une Ecole de Sacriléges ;
Faire paſſer tous les manèges
D'une parvarſe paſſion,
Pour une anticipation
Des Bians de là-haut ; faire accroire
Que c'eſt Oeuvre bian méritoire,
Que de s'abandonner à ly ;
Qu'il faut être en un ſaint oubli
De ſon corps ; que l'obaïſſance
Eſt au deſſus de l'Eſperance,
De la Foy, de la Charité ;
Qu'igna point d'autre Chaſteté,
Que celle du Cœur & de l'ame ;
Que ce qu'an croit le plus infame,
Entre les pechés n'a point glieu,
Parnan que l'Eſprit *a* ſoit à Guieu.
Faire aller cette miſérable
Tous les jours à la ſainte Table ;
Farciner ſi bian Magiſtrats,
Prêtres, Curés, Peuples, Prélats,

a Maximes du Quietiſme.

Que cette Fille en la contrée
Comme Sainte étoit révérée;
Si bian que l'Evêque *a* hèbèté
A ſus ly bian long tems porté
Une Croix mignonne & gentille,
Que cette malheureuſe Fille
Diſoit que l'Ange Gabriel,
Un biau jour deſcendu du Ciel,
Avoit ſus ſa poitraine minze,
Entre la char, & la cheminze...
O! velà, Monſigneur, velà
Ce qu'aucun homme ne fera!
Ou s'il le faiſoit palſanguienne,
Il ſeroit brûlé pour ſa peine.
Tout le rebours eſt adveuu.
Sans en être un brin plus emû,
Girard & tous ceux de ſa Clique
Ont ſi bian fait leux art magique,
(Car ils ſe tenont ces Demons
Tretous comme des hannetons)
Que *b* les Juges pardont la vuë,
Ou du moins avont la barluë.

a Loüis de la Tour du Pin de Montauban, Evêque de Toulon, a porté cette Croix par reverence comme une Relique. Elle avoit été faite par un Forçat, & avoit été miſe dans le lit de la Demoiſelle Cadiere pendant une de ſes extaſes par le Pere Girard, qui lui fit accroire que c'étoit un Ange qui l'avoit apportée du Ciel.

b Les Commiſſaires du Parlement d'Aix.

Ce qui leux ſembloit qu'un Etang
N'ût pû laver, leux paroit blanc :
La pauvre Fille diffamée
En un Couvent eſt renframée,
Tandis que le Ribaut eſt plaint,
Et le font paſſer pour un Saint.
Le bon Guieu qu'eſt des Saints le Maitre,
Dans ſa compagnie ût un Traitre,
Un Scèlèrat qui le vendit :
Cheux eux ne faut pas qu'il ſoit dit,
Qu'un cherif Marmiton malvarſe ;
Et quand queuque Apoſteumme parce,
Quand queuques-uns de leux mèfaits
Ne pouvont demeurer ſecrèts,
A force d'être abominables,
(Preuve que ce ſont de vras Guiables).
Faut plûtôt que mille Innocens
Periſſiont, qu'un ſeul de leux Gens
Soit jamais déclaré coupable.
Le Tic de cet ordre éxécrable,
De ces Annemis des Humains,
Eſt qu'ignait cheux eux que des Saints ;
C'eſt-a-dire que l'an le croye.
Parguié faut qu'ils ayont bon foye,
De croire que l'an le croira,
Tant que, ce qu'an voit, l'an voüara.
Oh ! tout le monde vartuchoute,
N'eſt pas payé pour ne voüar goute !
Ils ûrent biau ſonner bian fort,
Aveuc du Carton faire un Mort,

Pour ce Carton faire un *Sarvice*,
Dire des *Libera*, l'Office,
Et des Messes de *Requian*,
Comme s'il ût été Chrequian;
Par la marguié l'an sçût bian vîte
Que leux *a* Mena ce saint Jesuite,
Ce grand Diseux de Chapelet,
Qui dévotement avoit fait
Sa femme de sa Penitente,
Un biau jour à la nuit framante,
S'étoit enfoüi secrétement
Sus une Mule du Couvent;

a Le Pere Mena, Jesuite à Salamanque, d'une grande réputation de sainteté, & Directeur renommé, étant devenu amoureux d'une de ses Pénitentes, fille simple & d'une conscience timorée, lui fit accroire que Dieu lui avoit révelé que sa volonté étoit qu'ils vécussent ensemble dans l'union conjugale, mais qu'il falloit que la chose fût secréte. Il parvint à la séduire: il en ût des Enfans. L'Inquisition en ayant eu connoissance, le fit mettre dans les prisons de Valladolid. Ses Confreres, sur de faux Certificats de Medecins, obtinrent de le faire revenir chez eux sous prétexte de maladie, en s'obligeant de le réprésenter toutes fois & quantes. Peu de tems après ils firent courir le bruit qu'il étoit mort. Ils firent sonner les Cloches; & avec un visage & des mains de carton, ayant fait un Corps de bâtons, revêtu d'un habit de Jesuite, on mit ce feint Mena dans la bierre, & on fit monter le vrai Mena sur une mule, qui se sauva pendant la nuit à Génes, où il enseigna la Loy de Moyse aux Juifs.

Et pis après que l'Hypocrite,
Etant soû du froc de Jesuite,
Et se voyant loin de cheux soy,
Aux Juifs prêchoit l'ancianne Loy.
(Car faut qu'ils prêchiont, c'est leux vie,
N'importe quoi.) Leux Compagnie
Sçait morguié bian à quoi ça sart,
Alle ne fait rian au hazard.
An n'a pas prins nan plus le change
Sus ce qu'ils avont fait d'étrange,
Pour rendre blanc comme du lait,
Leux *a* Balthazar prins sus le fait.
Ce Lustucru n'étant que Frere,
Dame voulit devenir Pere.
Comme il étoit le Factoton,
Le Jean-faitout dans leux Maison,
C'étoit ly qu'avoit soin des Farmes,
De faire payer tous les tarmes,
De compter aveuc les Farmiers,
De faire aller les Ouvriers.
Au Couvent il ne restoit guère.
Tourjours le Drôle avoit à faire

a Le Frere Balthazar des Rois fut choisi par les Jesuites de Grenade pour avoir l'aministration du Bien qu'ils ont à Caparacena. Ce Frere Jesuite devint amoureux de la femme d'un Laboureur, qui ayant été averti de ce qui se passoit, prît si bien ses précautions, qu'il surprit le Frere en flagrant délit, & le tua sur le champ. La Societé ayant corrompu les Juges, & fait entendre de faux Témoins, fit pendre le Laboureur pour réhabiliter la mémoire de leur Frere.

A la Campagne, & plus ſouvent
Sus la fin qu'au commencement.
Ce qu'il avoit à faire, ah! Dame!
C'étoit de courtiſer la Femme
D'un bian honnête Laboureur.
Ils ſe traitiont de Frere & Sœur,
Et s'entendiont, comme an peut croire,
Tous deux comme Larrons en Foire.
Mais le Farmier ſoir & matin
Les guéttit tant, qu'à la parfin
Il trouvit mon Gars aveuc elle;
Ly baille un coup par la çarvèlle
Qui l'étendit tout roide mort.
Fut-il, Monſigneur, ſi grand tort?
Palſanguié ça fait-il bian rire,
Quand l'an ſe voit.... je n'oſons dire?
Je ne ſons pas plus qu'un Farmier,
Mais ſanguié ſi queuque Ouvrier
Venoit lorgner nos Minagères,
Leux conter çartaines affaires,
Çartains propos qu'il ne faut pas;
Faudroit qu'ignût point d'échalas,
Point de gourdin par la marguienne...
Suffit; à ça près qu'il en vienne!
An ſçait qu'igna de gros Monſieux,
Qui ſus tout ça framont les yeux,
Et qui ſont d'une himeur fort ſouple.
J'en connoiſſons plus d'une Couple,
Qu'umetiont mieux, à ce qu'an dit,
Trouver un homme dans leux lit,

Qu'un Chien chaſſer deſſus leux Tarte.
Parmi les Grands ça n'eſt pas rare ;
Mais pour quant à l'égard de nous,
J'ons ça, que je ſerions jaloux.
Il avoit notre maladie ;
Mais la maudite Compagnie
Par faux Temoins & par argent,
Fit juger le Mort innocent,
Par la vartu d'une Sentence,
Et condamner à la Potence
Le pauvre malheureux Farmier.
An dit qu'ils faiſont un méquier
Entr'eux, un çartain Miquemaque,
Qui Guieu, qui la Nature attaque.
Je ne ſçavons point ce que c'eſt ;
Mais an dit que tant ça leux plaît,
Qu'il eſt bian rare quand ces Peres
Faiſont la Cour aux Minagères.
Igna point de mal ſans un bian ;
Car, Monſigneur, par ce moïan
Ils laiſſont le monde tranquille :
Si non, aux champs, comme à la ville,
Aveuc eux l'an ſeroit C * * *
Et par ſus le marché pendu.
Faut que ça ſoit bian véritable ;
Car ce qu'igna de remarquable,
De ſinguglier dans leux amours,
C'eſt qu'il leux faut preſque tourjours
Des ragoûts, des raffaineries.
Ces ragoûts, ſont des Guiableries,

Des Sorts, & des Enchantemens ;
Car ſans ces aſſaiſonnemens,
Ils n'umeriont point la Fumèlle.
En un mot pour qu'une Hardèlle
Leux plaiſe par queuques dehors,
Il faut qu'alle ait un Guiable au corps,
Tout au moins. Sçavoüar à cette heure
Si ce ſont des Vieux, que je meure :
Mais ça n'eſt pas fort curieux,
Les Nouviaux valont bian les Vieux.
Ca qui nous rappélle l'idée
De leux *a* fameuſe Poſſedée,
Qui l'an paſſé vers les *b* poüas vards
Fit tant de fracas dans Nevars.
Cette Brelandiere ou Coureuſe,
De ſon mèquier étoit Chanteuſe,
Du moins en faiſoit les ſemblans.
Alle amuſoit tous les Paſſans.
Ignavoit pas juſqu'aux Sarvantes,
Qu'alliont voüar ſes maines plaiſantes ;
Tandis que leux pot écumoit.
Alle danſoit, ſe demenoit,
Morguié qu'ignavoit rian de même.
Un biau jour de l'autre Carême,
Stilà de devant le darnier,
c Pere Duboüas de ſon gregnier,

a Voyez les Nouvélles Eccleſiaſtiques des 17. & 29. Juin & 16. oût 1730.

b L'affaire éclatta vers le mois de May mil ſept cens trente.

c Le Pere Dubois, Regent de Philoſophie au Collége des Jeſuites de Nevers.

Par un trou qu'an nomme Chaquiere,
Lorgne à ſon go l'Avanturiere.
Il ût de bon cœur tric pour troc,
Contre un Sarrot changé ſon froc ;
Prins des Sabots, une mandille
Pour de plus prés voüar cette Fille,
S'il ût oſé ; tant ce Grigou
De cette Droléſſe étoit fou.
Mais que fit-il ? par ſon adréſſe
Il ût ſa pratique à conféſſe.
O ! cheux eux la Confeſſion
Du monde eſt la pardition !
En leux mains alle ne fut guère,
Qu'alle apprint bian du ſçavoüar-faire !
Les Féves n'étiont pas en fleur,
Qu'an fut tout ſurprins, Monſigneur,
De voüar tout à coup cette Fille
Se tortiller comme une Anguille.
Alle avoit des concluſions,
Faiſoit mille contorſions ;
Ecumoit, crachoit aux viſages ;
Et juroit devant les Images.
Tout le Monde en foule y venoit ;
Parſonne, au train qu'alle menoit,
N'entrit dans la moindre doutance,
Que cette Chanteuſe en ſa panſe
De Demons n'ût un Regiment.
Tous ceux de dedans le Convent
Jour & nuit étiont autour d'alle ;
La gardiont comme leux prenalle.

Lorſque queuqu'un d'eux la quittoit,
Un autre ſa place prenoit.
Si tôt qu'alle gigottoit, vîte
Ils ly jettiont de gliau benite;
Marmotiont dans le Rituel,
Nommant Janſignius, Queſnel,
Qu'aux Aſſiſtans ces Miſérables
Faiſiont croire être les deux Guiables
Que cette Poſſedée avoit.
O! les Vilains! qui le croiroit?
Helas! Monſigneur Ventremille,
En peu de tems toute la Ville
Sçût que c'étoit un de leux tours!
Alle accouchit dans les Fauxbourgs
D'un gros garçon, où chaque Pere
Avoit bouté ſon ſçavoüar-faire;
Entr'autres Duboüas le Regent,
Aveuc Languet, qu'eſt un Parent
D'un çartain Evêque à la Coque,
De qui tout partout l'an ſe moque;
A cauſe d'un çartain Ecrit
Qu'a tant fait de train & de brit.
J'ons aïeu biau dire, & biau faire,
Au grand jamais notre Biau-frere
Nous en luire un mot n'a voulu.
Dame auſſi c'eſt Claude Fetu!
Il ume ſa ſoupe trempée,
Et ne boit point de Ripopée.
Le Drôle vous dit bal, & bian,
Tel Livre eſt bon, ou ne vaut rian.

Stici dévartit & fait rire ;
Dans ſtila l'an trouve à s'inſtruire.
Le Catéchime vaut de l'or ;
Les Nouvalles ſont un treſor ;
Faut plûtôt aller ſans culottes,
Que ſe paſſer des *a* Anecdotes.
Cet autre que l'an prône tant,
Eſt écrit par un Ignorant.
Pour ce qu'eſt de cette Breloque,
Qu'an nomme Marie à la Coque,
C'eſt un Piaud'âne des plus francs,
Où gn'a ni raime, ni bons ſens ;
Qui fait la honte de l'Egliſe ;
Que ſtenpendant l'an autoriſe,
Tandis qu'an nous ôte des mains
L'Evangile, & les Livres Saints.
Dame velà comme le Drôle
Sus tout ça jargonne & controlle !
Mais pour nous, je nous y pardons :
Du blanc & du noüar j'y voïons,
Jtan c'eſt tout ; mais patience,
J'ons un bon Guide en recompenſe ;
C'eſt demi mal, quand, Monſigneur,
L'an ſçait ſuivre un bon Conduiſeur.
Mais ce n'eſt pas (Guieu nous en garde)
Notre biau Curé de moutarde.
Je croyîmes, qnand il venit,
Avoüar trouvé la Pie au nid.

a Anecdotes, on Memoires ſecrets de la Conſtitution *Unigenitus*.

Plus de Sarmons, plus de Sarvice ;
Longs déjeuners, & court Office.
C,a qu'étoit biau ; mais palſangoy
J'ons là-dedans je ne ſçay quoy,
Qui nous diſoit à la ſourdaine,
(L'an entend ça quand l'an rumaine)
Qui nous diſoit, dans le bourbier
Qu'il s'empêtroit tout le premier.
Quand il voudra, qu'il aille au piautre.
J'ons pardu tout, en pardant l'autre ;
J'en pleurons cor, quand j'y ſongeons ;
Mais revenons à nos Moutons.

Igna pas cor bian des années,
Que dans des Tarres éloignées,
Où les Gens n'ont ni Foy, ni Loy,
Cartain *a* Cardinal que leux Roy ;
Bian que né dans l'idolatrie,
Reſpectoit pour ſa ſainte vie,
Ayant grand regret comme ça,
Que ces pauvres Nations-là
Fuſſiont pour tout jamais pardués
Par faute d'être ſecourués,
Après avoüar quitté les Sians,
Son pays, & tous ſes moyans,

a Charles-Thomas Maillard de Tournon, Cardinal, Patriarche d'Antioche ; Legat *à Latere* pour les Miſſions de la Chine, mort à Macao le 8. Juin 1710. âgé de quarante-deux ans. Le Pape Clément XI. a fait ſon Oraiſon funèbre en preſence des Cardinaux.

Se fiant ſus la Providence ;
Leux montroit la bonne Croyance,
La vras chemin qu'an dait tenir,
Pour un jour là-haut parvenir.
Il portoit le vras Evangile
De Bourg en Bourg, de Ville en ville.
Guieu beniſſoit ſes fonctions ;
Car an voyoit des Millions
De Gens qui, quittant leux Idoles,
Veniont entendre ſes paroles.
Le Roy ly-même l'honoroit,
Comme j'ons dit, & ly faiſoit
Bonne maine, & bonne accüeillance.
C,a fait frémir, quand l'an y penſe !
Que font ces Guiables incarnés ?
Tout ainſi que des forcenés,
Ils allont trouver le Roy : Sire,
Ah ! c'en eſt fait de votre Empire,
S'en allont-ils ; tout eſt pardu,
Si bian-tôt ce Nouviau-venu
N'eſt puni comme il le mèrite.
Bian-tôt la Nation ſèduite
Par ce Traître, ne voudra plus
Vous payer Tailles, ni Tributs.
Il viant prêcher une Doctraine
Qu'an ne connoit point dans la Chaine.
Penſez-y bian. Le Roy ſurprins,
Et levant au Ciel les deux mains,
Entrit en étrange colère
Contre le Saint Miſſionnaire.

Il voulit le punir soudain ;
Mais boutant de gliau dans son vin,
Il rapensit qu'un si Saint Homme
Parguié ne pouvoit être comme
An ly disoit : mais ces Judas
Ventreguié qui ne voulıont pas
Etre surprins en menteries,
Forgirent tant de fourberies,
Que le Roy, s'en lavant les mains,
a Fit livrer à ces Inhumains
Ce daigne, ce Saint Parsonnage.
Vous allez croire que de rage,
Comme des Lions transportés,
Ils se sont dessus ly jettés,
Pour contenter leux barbarie,
Et passer sus ly leux furie ?
Qu'ils l'avont empoigné, lié,
Et sans quarquier crucifié ?
Nanain, nanain-dà ; ces bons Péres
Oh ! ne sont pas si sanguinaires !
Ils ne l'ont point assassiné,
Non, mais ils l'ont empoisonné

a L'Empereur fatigué des importunitez des Jesuites, leur livra le Cardinal de Tournon. Ils le gardérent pendant quelque tems en prison chez eux à Macao, puis ils l'empoisonnérent. Ils ont fait le même traitement à l'Evêque de Conon, Vicaire Apostolique d'une des Provinces de la Chine, à l'Evêque de Vaison, & à une infinité d'autres. Voyez le septiéme Mémoire du Pere Quesnel.

Tout doucement, à la ſourdaine,
Suivant leux loüable routaine.
Les coups hardis, ils les payont;
Les coups fourrés, ils les faiſonr.
Bon! ce ne ſont-là qne des roſes!
J'ons bian entendu d'autres choſes!
Mais ſanguié je ne ſçavons point
Ramager tout ça bian à point.
En France ils ont l'air Catholique;
Ils ſont Renégats en Afrique,
En Angletarre Huguenots,
A Rome, en Eſpagne Bigots,
Ou Farceurs, & Gens de Thiâtres;
A la Chaine ils ſont Idolâtres.
Aveuque les *a* Bœufs ils beuglont;
Aveuque les Loups ils heurlont.

a Les Jeſuites permettent aux Chinois convertis de rendre à Confucius & aux Mânes de leurs Ancêtres certains cultes qu'ils avoient coûtume de leur rendre étant Idolâtres. Les Habitans de Coromandel ont une ſinguliere vénération pour la Vache. Ils en ramaſſent religieuſement les excrémens qu'ils font deſſécher; puis ils les delayent, & en font des figures ſur leur front. Les Jeſuites pour ne pas manquer la converſion de ces Peuples, aiment mieux leur permettre de ſe barboüiller de cette fiente après leur Baptême, que de riſquer qu'ils renoncent au Chriſtianiſme. Il eſt vrai que pour en rendre l'uſage legitime, ils ont la précaution de la benir auparavant. Qui oſera dire après cela, que les bons Peres ne ſe font pas tout à tous?

Ils sarvont chacun à sa guise,
Parnan qu'à leux but ça ne nuise.
Un Prince est-il un debauché ?
La débauche n'est point pèché.
Est-il un vras Sacramoname,
Jureur, Blasphemateur, infame ?
Pour la fremme ils le prêchottont,
Mais à son crime ils se prétont.
Est-il Payan comme à la Chaine ?
D'être Payans ils faisont maine.
Est-il bian devot, bon Chrequian,
Bon Roy comme le notre ? hé bian !
Ils vont au Sarmon, à la Méсse :
Devant ly marmotont sans cèsse,
Roüillant les yeux, & se baillant
De grands *mia cuculpa* souvent.
Oh ! Monsigneur, rian ne leux coûte !
Ils umont la mie & la croûte ;
Ils mangeont froid, il mangeont chaud,
Et leux pain sec, quand il le faut.
Pour faire aboutir leux Manœuvres,
Ils avalont bian des Couleuvres,
Il est vrai. Les cent *a* un Tabliaux
Par exemple, qu'étiont si biaux,

a L'affaire des cent un Tableaux fut jugée aux Requétes de l'Hôtel le 9. Août 1729. Le sujet de la contestation étoit un titre laconique conçû en ces termes. *Je donne au Noviciat des Jesuites tous mes Tableaux, en considération du P. Dequet mon ami, qui peut les enlever dès à present. Ce 20. May, 1728. Signé, TARDIF.* M. Tardif

Et

Et qui leux faisiont tant d'envie,
Les ont couvarts d'ignominie;

étoit ancien Ingenieur, & Sécretaire de M. le Maréchal de Boufers. Le Pere Dequet muni de ce titre, qui étoit en effet écrit & signé de la main de M. Tardif deux jours avant son deces, fit enlever du premier coup cent un Tableaux pendant que M. Tardif vivoit encore, & auroit tout enlevé, s'il n'en eût été empêché par un Cavalier du Guet voisin du Malade. Le Pere Dequet, qui étoit Procureur du Noviciat, avoit, dans l'opposition au scellé, qualifié cet Acte de *Donation entre-vifs*; mais les Peres du Noviciat s'étant apperçû que malheureusement pour eux un Malade ne pouvoit, selon la Coûtume de Paris, *donner entre-vifs* dans la maladie même dont il meurt, il fallut presenter *la Donation entre-vifs* sous le nom de *Testament olographe*. Autre inconvénient. Les Testamens n'ont d'éfet, & ne peuvent avoir leur accomplissement qu'après la mort du Testateur. L'Acte au contraire portoit: *qui peut les enlever dès à present*, clause que le Pere Dequet n'avoit pas manqué de mettre a execution; de sorte qu'après trois Audiences de près de deux heures chacune, les Révérens Peres furent condamnez a restituer les cent un Tableaux, & aux dépens. Il est aisé de comprendre que ce pretendu titre avoit été suggéré & dicté par le Pere Dequet à M. Tardif dans un moment où les ardeurs de la fiévre ne lui laissoient pas le libre usage de sa raison. Voyez le Memoire de M. Soyer Avocat, imprimé chez Babuty en 1729. & les Nouvélles Ecclesiastiques du 10. Août 1729. On trouve aussi dans ce Memoire le ré-

Et D'autres çartains accidens
Qu'ils ont aïeus de tems en tems.
Mais englieu de pardre courage,
C,a les anime davantage.
S'ils pardont un pié de tarrain,
Ils en regagnont six demain.
Un Duc de sa maison les chasse ?
Un Prince en la sienne les place.
Ils sont par Arrêt exilez ?
Ils sont par Edit *a* rappellez.

cit d'un autre trait de friponnerie du même Pere Dequet, a l'égard du sieur Grillet de Nantes, en qui ce zélé Religieux trouva une vocation des plus marquées pour devenir Membre de la Societé, par la confidence qu'il lui avoit faite, qu'il avoit dans un coffre 60000. livres en argent qu'il avoit apportées des Isles. Aussi-tôt après cette heureuse expédition, le Pere Dequet, pour prévenir l'interrogatoire, se fit réléguer dans une autre Province, comme dans l'affaire des cent un Tableaux il s'est fait réléguer à Rome, & la fille de Grillet, qui étoit dans une affreuse indigence, & hors d'état de poursuivre le procès, fut obligée de transiger avec les bons Peres, moyennant 10000. livres en argent, & 3000. livres en effets. Il falloit que les Jesuites trouvassent leur affaire bien mauvaise, pour avoir transigé avec une pauvre fille. Leur Pere Guimont Visiteur, qui leur donna ce bon conseil, étoit plus prudent que leur Pere Sabatier.

a L'Edit de rappel des Jesuites fut donné par Henry IV. a Metz en 1603. Achilles de Harlay Premier President, ne le fit vérifier en Parle-

Queuques-uns de leux Compagnie
Au Gibet pardont-ils la vie ?
Eussiont-ils plus de crimes fait,
Et que Cartouche, & que Nivet,
Aveuc grandes çarimonies
Ils sont mins dans les *a* Litanies ;
Temoins leux Garnet, leux Guignard,
Et bian tôt leux Pere Girard.
Car en parlant de ces Vipères,
An les appèlle tourjours Pères.
An a raison : depis un tems
Ils avont guiantrement d'Enfans !
Parce que vous venez d'entendre,
Qui n'est rian, vous pouvez comprendre,

ment, qu'après y avoir été forcé par les menaces réïtérées du Roy. Ce Prince, dit un Auteur contemporain, qui n'avoit jamais eu peur en guerre, avoit peur de ces Gens-là en paix. M. le Duc de Sully lui dissuadant le rappel des Jesuites, il lui répondit : *assûrez-moi donc ma vie*. S'ils étoient craints dès le tems de Henry IV. & par Henry IV. même, combien le sont-ils plus à present, & que ne seront-ils pas en état d'entreprendre à l'avenir, si on leur laisse prendre de nouvélles forces de jour en jour ? N'ouvrira-t-on jamais les yeux sur cette nouvèlle espèce de Conquérans ?

a Histoire de la Compagnie de Jesus, par le Pere Joseph Jouvency, imprimée à Rome chez George Plachi, avec Privilège en 1710. & supprimée par Arrêt du Parlement de Paris du 24. Mars 1713.

Vous qu'avez plus d'esprit que nous ;
Ce que c'est que ces vilains Loups.
Hé bian ! cette bonne Droléſſe,
Qui fait tant de tours de ſouplèſſe,
Tant de maux, tant de malotrus,
En un mot cette *unigenitus*,
Par la marguienne est leux Bâtarde.
Quand de bian près en la regarde,
Alle est laide comme péché;
Mais c'est leux Portrait tout craché.
Oh ! Monſigneur, par la ſemblure,
C'est leux daigne Progeniture !
En alle ils ſe ſont copiés
Depis la tête juſqu'aux piés.
Si tôt qu'alle fut enfantée,
Alle fut du Pape adoptée:
Alle paſſe pour ſon Enfant,
Mais au guiantre qui s'y méprend?
Ce grand Benêt de Famulaire,
Qu'a l'air d'un Bailleux de cliſtére,
Est encore un de leux Bâtards.
Il a bian fait de toutes parts
Du train, & du remumenage,
Quand il étoit ſeul à l'ouvrage:
Mais, Monſigneur, ce qu'il a fait
N'avoit point core ſatisfait
Leux ambition, & leux rage.
Ils avont donc mins hors de cage
Cette balle Conſtruction.
Il n'est pour l'éxécution,

Que d'emplaïer une Fumèlle.
Alle est mille fois plus cruèle,
Quand à mal faire alle s'ébat,
Que l'homme le plus scèlèrat.
Aussi, Monsigneur Ventremille,
Comme j'ons dit, gna point de Ville,
De Bourg, de Village, ou Hamiau,
Dont alle ne soit *a* le Fliau.

a Les Jesuites ont toûjours persisté dans le refus de se soumettre aux Decrèts du Pape de 1704. & 1710. & à celui du Cardinal de Tournon de 1707. au sujet des Cérémonies Chinoises. Le Pape a confirmé ces Decrèts en 1715. par la Constitution *Ex illâ die*. En 1716. les Jesuites ont établi dans une Thèse qu'ils ont fait soûtenir à Lisbonne, qu'avant de recevoir cette Constitution, il falloit qu'elle fût expliquée. On demande ici pourquoi les Jesuites sont si constans dans leur opposition à cette Bulle, eux qui dès le commencement que la Constitution *Unigenitus* a paru, ont excité & excitent encore aujourd'hui la plus sanglante persécution contre ceux qui refusent de la recevoir? Eux qui regardent & font regarder ceux-ci comme des Schismatiques, Hérétiques, &c. C'est que de ces deux Bulles, l'une est leur Ouvrage, & l'autre n'est que celui du Chef de l'Eglise: l'une condamne leurs Erreurs, & l'autre les favorise. Cependant il n'y a aucun Evêque, aucun Prêtre, aucun Fidéle, qui ne souscrive sincérement, unanimement, de cœur & d'esprit aux décisions de la Bulle *Ex illâ die*; au lieu que celles de la Bulle *Unigenitus* ne sont & ne peuvent jamais être reçûës de l'Eglise. On sçait que par un juste, mais terrible jugement de Dieu,

Parguienne ſi queuqu'un en doute,
Il peut aller ſus chaque route,
Il voüarra bian ſi je mentons.
An ne voit dans tous les Cantons,
Qu'Archers aveuc leux brandouglieres;
Que Priſogniers, & Priſognieres
Qu'an traite pis que Huguenots,
Et qu'an conduit dans les cachots.
Ce qu'igna core de plus pire,
Comme je l'ons entendu luire
Par notre Biau-frere Fetu,
(Ce qu'eſt moulé dait être crû)
C'eſt que préſque tous les Chapitres;
Preſque tous les Porteux de mîtres
Sont parvartis & corrompus,
Dans l'eſperance d'être plus
Qu'ils ne ſont; car cette Sorciére
De tous bians eſt la Treſoriere.
Ceux-ci par un maudit complot,
(Dont ne faut core dire mot)
N'avont-ils pas, ces Marcenaires,
Proſcrit un Saint de leux *a* Confreres?

Le grand Nombre dans l'Egliſe a fléchi le genoüil devant cette Béte; mais les Payſans de *Sarcèlles* nous apprennent pourquoi & comment tout cela ſe fait. Tout ce qui ſe fait, & tout ce qui eſt autoriſé dans l'Egliſe, n'eſt pas fait & autoriſé par l'Egliſe. On a ſouvent beſoin dans ce tems-ci, de ſe ſouvenir du Champ de l'Evangile.

a Jean de Soanen, Evêque de Senez, exilé à la Chaiſe-Dieu.

Pourquoi ? parce qu'il déplaisoit
A Madame, & qu'il enseignoit
Et faisoit le Bian qu'il faut faire.
Ces Malheureux, pour ly complaire,
Se sont amassés *a* six ou sept,
Dix ou douze, cela n'y fait ;
Pis pour toute çarimonie,
Et comme des Loups en furie,
Avont crié *Crucifige*,
Et pis crac le velà jugé.
Dame, Monsigneur Ventremille,
Aveuc alle faut être habile !
Le *b* Pilate de ce Senat,
Ou plûtôt de ce vras Sabat,
Etoit un çartain Nicodême,
Qu'an a vû du tems du Systême,
Dans l'agiotage entarré,
Et toute heure du jour fourré
Cheux ce grand *c* Rüineux de monde ;
Qu'à tant fait de brit à la ronde.
[Andit qu'il étoit Huguenot]
Ly, pour endormir le Mulot,
Vous l'a *d* fait aller à confèsse,
Sans le faire aller à la Messe.

a Conciliabule d'Embrun, tenu en 1727.

b Pierre Guerin de Tencin, Archevêque d'Embrun.

c Jean Law, Auteur du fameux Systême.

d C'est M. de Tencin qui a fait faire abjuration à Jean Law pour être Controlleur General des Finances en 1720.

Faiseux de ces convarsions,
Grand agioteux d'Actions,
Et pis itou de Bénéfices,
Chargé comme un Baudet de vices,
Il est allé, le bon Fripon,
A Rome charcher son pardon;
Pis le velà sus le pinacle,
Et regardé comme un Oracle.
Non, les Evêques d'à present
Oh! ne valont pas grand argent!
La Drolésse par ses largèsses,
Et core plus par ses promésses,
A sçû si bian porter ses coups,
Qu'en sa manche alle les a tous.
Excépté pourtant troüas, ou quatre,
Que Guieu consarve pour combattre
Tous ces malheureux Antechrists.
L'an dit qu'un *a* d'eux dans ses Ecrits
Montre si bian la fourberie
De toute cette Guiablerie,
Qu'il faut en plein jour ne pas voüar,
Ou de se pardre envie avoüar,
Pour dans tout cela se mèprendre,
Et ne pas le bon côté prendre,
Quand une fois lûs an les a.
Oh! Fetu nous les luira-dà.
Hé! vous ne feriais point tant pire,
Monsigneur, itou de les luire.

a Charles-Joachin Colbert de Croissy, Evêque de Montpelier.

Quand

Quand l'an ne veut point s'entêter,
Gna pour tretous à profiter.
Chacun les connoit à marveille,
Et surtout *a* Monsieur de Marseille.
An dit qu'il les respècte tant,
Morguié qu'il tremble en les voïant.
Faut que ça soit biau vartuchoute !
Pour ça je les voüarrons sans doute.
Je ne voulons rian d'alle avoüar,
Qu'alle garde tout son poüvoüar,
Tous ses bians, toutes ses richèsses,
Toutes ses faveurs & carèsses,
Pour Magistrat, pour Eglisier,
Pour son crasseux de *b* Savequier.

a Henry-Xavier de Bel-Sunce de Castel-Moron; Evêque de Marseille, Ex-Jesuite.

b Le fameux Neuclet, Savetier, de la Paroisse saint Sulpice, vulgairement appellé *le Savetier de la Constitution*. Un de ses emplois, est d'aller dans les Eglises de Paris écouter les Catéchistes & les Prédicateurs, pour les insulter quand il le juge à propos. Il eût un jour l'éfronterie d'en faire taire un en Chaire dans l'Eglise de saint Benoît, parce que la Doctrine de ce zélé Vicaire, interdit depuis, ne lui parut pas orthodoxe. Quelques jours de prison furent la seule punition d'un pareil fanatisme.

La familiarité avec laquelle Nosseigneurs les Evêques Constitutionnaires traitent avec lui, fait qu'il parle d'eux & des autres d'une mani re indécente. Un Ecclésiastique de Laon voulant un jour se réjoüir, & lui demandant, en ma présence, des nouvélles sur les afaires du

Tout ça ne nous fait point envie.
An n'a que l'habit, & la vie :

tems : *J'allai hier*, répondit le Savetier, *voir le Cardinal de Bissi, & j'ai vû ce matin l'Evêque de Laon. Il m'a dit qu'on méditoit quelque chose contre l'Evêque de Montpelier.* L'Ecclésiastique entendant avec indignation ces termes familiers, ne put s'empêcher d'éclater, & lui dit : *Il vous convient bien de traiter ainsi des Evêques, & surtout un aussi grand Evêque que Monseigneur l'Evêque de Montpelier. Mêlez-vous*, lui ajoûta-t-il, *de rapetacer vos vieux Souliers, & songez que vous n'êtes qu'un Savetier !* *Ha !* s'écria Neuclet en furie, *sçachez-vous, Monsieur, qu'un Savetier qui est soumis au Pape, vaut bien un Evêque qui lui est rebelle.*

Il faut que ce Savetier, qui traite si mal Nosseigneurs les Evêques, ait rendu de grands services aux Constitutionnaires, puisque dans l'Assemblée de ..... ils retranchérent au sçavant Pere Alexandre Jacobin, deux cens livres de sa pension sur le Clergé, pour les donner au vénérable Neuclet.

Ce Savetier est du Conseil secrèt du Cardinal de Bissi, pour les affaires épineuses qui regardent la Constitution. On a vû plus d'une fois cette Eminence & quelques autres Prélats, l'aller prendre dans sa Boutique, & le faire monter dans leur Carosse, soit pour conférer ensemble avec plus de liberté, ou pour le conduire dans les endroits où sa présence & ses avis étoient nécéssaires. Car il est de l'*Eglise enseignante*.

Il porte une Médaille qu'il se vante que le Pape lui a envoyée, du moins le Cardinal de

An eſt plus couché que debout,
Et par ainſi je luirons tout.
Hé! ſans ça par la vartiguienne,
Où j'en ſerions-t-il? la Vaurienne
N'avoit-alle pas ſi bian fait,
Que j'etions prins au tribuchet,
Par faute de la bian connaitre?
Après ça ne faut point de Maître,
Quand l'an deſire d'être inſtruit.
An connoit l'arbre par le fruit.
Igna qu'à voüar ce qui ſe paſſe,
Et ce qu'alle veut que l'an faſſe.
En faiſant ce que l'an faiſoit
Igna cent ans, l'an ſe ſauvoit;
A préſent ceux que l'an voit faire
Comme en ce tems-là, pour ly plaire
Paſſont pour annemis de Guieu,
Et n'avont plus ni feu, ni glieu.

Biſſi, qui la lui a donnée à ſon retour de Rome, le lui a ſi fortement perſuadé, qu'il ne ſeroit pas facile, ni même ſûr de le déſabuſer.

Il eſt ſi brûlant de zéle pour l'éxaltation de la Bulle, qu'il n'attend pas toûjours que les Evêques viennent implorer ſon ſecours; il les prévient quelquefois. Au mois de Décembre de l'année derniere, ce Fanatique autoriſé alla ſaluer M. l'Evêque de Digne, pour lui offrir ſes ſervices. Il ſe fit annoncer *le Savetier de la Conſtitution*. Il vanta au Prélat ſes proüeſſes paſſées, en lui montrant ſa Médaille, qui en étoit, dit-il, la preuve autentique; & jura par ſon Tirepié, qu'on entendroit encore parler de lui.

Gnavoit un çartain *a* Suminaire,
Où l'an continuoit de faire
Ny plus ny moins que l'an faisoit,
Quand un chacun le regardoit
Pour un saint Glieu, tant pour les Maîtres,
Que pour tous les Apprenti-Prêtres
Que l'an élevoit là-dedans.
Il ne plaisoit pas à nos Gens.
Qu'avont-ils fait ? ça va sans dire.
Parguienne ils l'avont fait détruire :
Chacun a plaïé son grabat ;
An a tout chassé jusqu'au Chat.
Rian n'est si sûr que l'Evangile ?
Parguié, Monsigneur Ventremille,
C,a parle tout seul ; ou si non,
Le reste n'est qu'une chanson.
Hé bian ! un çartain *b* Tornemaine
Ne court-il pas la pretantaine,
Pour vous dire dans ses Sarmons,
Que l'Evangile que j'avons,
N'est pas le même que prêchîrent
Ceux qui de Guieu le recevîrent ?
Que l'an peut être bon Chrequian,
Et stenpendant n'en croire rian ?
C,a qui se dit en pleine Chaire :
An voit les Evêques se taire ;

a La Communauté de Sainte Barbe, détruite le 7. Octobre 1730.

a Le Pere Tournemine Jesuite, dans une Mission à Caën. Voyez les Nouvelles Ecclesiastiques du 5. Juin 1730.

Aucun

Aucun d'entr'eux ne le reprend,
Partant qui ne dit mot, consent.
  Tout ceci, quand an l'examaine,
Fait trop bian voüar que la Coquaine
Préte sa patte à nos Démons,
Pour tirer du feu les marons.
Ces Démons voulont à leux guise
Maitriser l'Etat & l'Eglise,
Le Roy, le Pape, le bon Guieu.
Ce desir ardent leux quient glieu
De Var qui les maine, & les ronge;
Et c'est ce Var-là qui les plonge
Dans ces abominations
Qu'a cette heure je vous contions.
  Il faut que tout aille en rüaine,
Amoins qu'an ne les extarmaine.
Mais qui les extarmainera,
Direz-vous, & qui le pourra?
An dit qu'ils ont la piau recuite;
Qu'ils se moquont de gliau benite:
Qu'an a biau les exorciser,
Qu'an ne peut jamais les chasser.
Vous qu'avez apprins des Apôtres,
Comme an fait pour chasser les autres,
Ne pourriais tant seulement pas
Les faire reculer d'un pas.
Ils tenont plus fort que la teigne.
Oüi, mais le grand Roy de Sardaigne,
Qu'est un Roy qui sçait son méquier;
Sans Etole & sans Benìquier,

Sarpeguié leux a fait bian vîte
Hors de son pays charcher gîte.
C,a n'a pas fait le petit pli.
Le Nôtre qu'est plus grand que ly,
A reçu la même pissance
Pour ce qui regarde la France.
C'est que les Rois avont cela,
De chasser seuls ces Demons-la.
Or ce qu'ignauroit donc à faire,
Ce seroit sans tant de mystère,
Et sans torner au tour du pot,
A notre bon Roy mot à mot,
De conter tout ça tête à tête.
Il leux bailleroit sus la crête,
Jarni! que rian n'y manqueroit!
En peu de tems il leux feroit
Voüar du pays! Car c'est morguienne
Un Roy qu'a l'ame bian chréquienne;
An peut le dire, Monsigneur.
Bonté divine! queu bonheur!
An ne voüarroit plus de misére.
Aguieu Monsieur le Famulaire,
Aguieu Madame *unigentrus*:
Allez d'où vous êtes venus.
Plus de train, plus de tintamarre,
D'exils de prisons, de bagarre.
Les Bons seriont recompensés;
Les Fripons seriont méprisés.
Tout seroit remins à sa place.
La France changeroit de face;

L'an barroit l'Evangile au net,
Tout comme le bon Guieu l'a fait.
Le Roy n'auroit plus rian à craindre
De tant de Gens qui ſçavont feindre ;
Les Bons qu'auriont la libarté,
Veilleriont à la ſûreté ;
Et le Pape ſeroit ſus tarre
Ny plus ny moins qu'ètoit ſaint Piarre.
Encore un coup ah ! queu bonheur !
Mais qui ſera l'Ambaſſadeur ?
Qui ſera l'Ame aſſez chrequienne,
Pour ſe charger de cette Anquienne ?
Faut que ce ſoit vous, Monſigneur.
Ayez-en la force & le cœur.
Si vous le faites, queul'e gloire !
Vous ſerez bouté dans l'Hiſtoire ;
An vous luira. Jarnicoton !
Si j'avions un plus biau jargon,
J'irions palſanguié bian nous-mêmes
Ly conter tous ces Stratagêmes,
Tous ces trains-là. Hé ! pourquoi non ?
Gna rian à craindre : il eſt ſi bon !
Tous ces Monſieux, & tous ces Gardes,
Ces Fuſils, & ces Hallebardes,
N'en voulont point aux braves Gens ;
Et ne font du mal qu'aux Méchans.
Oh ! de craindre je n'avons garde !
Mais, Monſigneur, ça vous regarde.
Peignez bian ces Gens tels qu'ils ſont,
Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils faiſont.

Farme donc marci de ma vie!
Sarvez Guieu, le Roy, la Patrie.
Selon que vous étes connu,
Mieux qu'un autre vous ferez crû.
Morguié ça fera des marveilles.
Il ouvrira bian les oreilles!
Il fera rudement frappé,
Quand il sçaura qu'an l'a trompé!
Ly qu'ume tant qu'an soit sincère;
Qui hait les portes de darriere;
Ly qu'y va de si bonne foy!
Oh! Monsigneur, par la morgoy
Je varrons tout changer de face!
Que Guieu la grace nous en fasse,
Et vous en baille le vouloüar.
Aguieu, Monsigneur: au *a* revoüar.

a On assûre que les Habitans de Sarcèlles se dispofent à faire une troisiéme députation vers M. l'Archevêque, pour le haranguer au sujet des Miracles.

Fin de la deuxiéme Harangue.

EPIGRAMME

contre Le Pere Girard.

Enſorceler ſa Pènitente
Pour ſa paſſion contenter :
Faire par boiſſon violente
Le fruit de ſon crime avorter ;
L'action, il eſt vrai, fait horreur, èpouvente :
Mais ce qui plus encor la rend noire & criante
En un Jeſuite, & la fait dèteſter,
C'eſt que ces malheureux, quand le Diable les tente,
Ont toûjours pour lui réſiſter,
Pouvoir prochin, & Grace Suffiſante.

LETTRE

De Monſeigneur le Cardinal de Tournon Patriarche d'Antioche, avec le pouvoir de Legat *à Latere*, écrite de la Chine le 6. Octobre 1706. à Monſeigneur l'Evêque de Conon Vicaire Apoſtolique d'une des Provinces de la Chine ; pour le conſoler dans la priſon, où il étoit, par l'ordre de l'Empereur, chez les Jeſuites, à Pekin.

Illuſtriſſime, & Reverendiſſime Seigneur.

DANS le loiſir que me donne le voiage que je fais par eau, je repaſſe très ſouvent dans mon eſprit tout ce qui eſt arrivé, contre mon attente, ces derniers mois qui ont précédé mon départ de Pekin ; & je ne ſçay ſi, en écrivant à Votre Seigneurie illuſtriſſime, je dois m'affliger, ou me rejoüir avec elle ; car il eſt juſte de verſer des larmes ſur un Evêque qui eſt priſonnier pour la Religion ; non pas tant à cauſe de la perte qu'il ſouffre de ſa liberté, qu'à cauſe de la perſécution qu'on fait à l'E-

glise ; & ces larmes doivent être d'autant plus amères, qu'il est plus surprenant, & plus extraordinaire, de voir que ce sont des (*a*) Religieux qui sont tout ensemble & ses accusateurs, & ses Geoliers.

Mais consolez-vous, Monseigneur ; où le Saint Esprit se trouve, là se trouve la liberté ; Et nous lisons avec joye, que ceux-là sont *b bienheureux, qui souffrent persecution pour la verité, & pour la Justice.*

Les oreilles pieuses n'entendront dire qu'avec horreur, que des *c* Pasteurs de l'Eglise ayent été provoqués par ceux-là mêmes, qui devroient naturellement les aider ; & traduits par eux à des Tribunaux Idolatres, comme si des Gentils avoient pû être Juges dans une cause, où il s'agissoit des Mystères de la Religion Chrétienne.

Avant que d'en venir-là, ces mêmes Hommes avoient pris soin d'exciter la haine dans le cœur des Payens, & de les animer par-là à tendre des piéges à des Evêques, & a les accabler de mauvais traitemens, au mépris de la Dignité Episcopale, & de la Sainteté de la Religion. Peut-on allier ainsi l'iniquité avec la justice, les ténébres avec la lumiere ? Cependant l'Eglise, sans faire attention à la qualité des auteurs des persecutions, ne chante-t-elle pas avec allegrésse, que les *a Apôtres sortoient du milieu de l'assemblée pleins de joye, d'avoir été jugés dignes de souffrir l'humiliation pour le nom de Jesus-Christ ?* Comment donc pourrions-nous parler avec douleur de ce que l'Eglise nous répréfente comme un sujet de consolation ?

a Les Jesuites.
b Mathieu. Cap. 5. ỳ. 10.
c M. l'Evêque de Conon.
d *Act. Apost. Cap.* 5. ỳ. 41.

Certainement celui-là souffre pour le nom de Jesus-Christ, que l'on couvre d'opprobres, parce qu'il défend la gloire, & la pureté de l'Evangile, & parce que, sans s'effrayer en aucune sorte des peines, ni des injures, il combat généreusement pour venger le culte du vrai Dieu, & pour l'affranchir tout ensemble & de la turpitude des superstitions, & des paroles du Mensonge.

Le Bref du Pape que je vous ay apporté depuis peu, Monseigneur, louë votre zèle par cet endroit-la ; mais il semble que ce Bref ait été moins fait pour vous loüer, que pour vous prémunir contre ce que pourront jamais feindre, ou imaginer les hommes, pour vous ravir cette gloire.

Oui vous étes en droit de vous réjoüir, & vous pouvez dire comme David : *ils se sont servi, pour me perdre, de leur langue maligne & trompeuse. Ils ont voulu me prendre dans les filets de leurs discours envenimés, &, lorsque je leur repartois pour ma défense, ils m'attaquoient, sans que je leur en donnasse occasion.*

Vous êtes attaqué veritablement sans en avoir donné occasion, puisque vous n'avez fait nulle faute, & qu'on vous traite comme coupable, au lieu que vous étes vraiment digne de loüange par la profession de foi que vous avez faite. Mais ceux qui s'élevent contre vous, seront confondus ; & vous verrez ces sages pris dans leurs filets, pendant que le juste tressaillera de joye; car il est écrit : *je perdrai la sagesse des Sages, & je réprouverai la prudence des Prudens.*

Or s'il y a quelque prudence qui soit damnable, c'est assûrement celle de *a* certaines Gens qui, par la violence & par la fraude,

a Des Jesuites dans la Chine.

tâchent

tâchent de couvrir leurs paſſions, & le dèreglement de leur conduite. Les choſes qui les feroient rougir de honte, s'ils en paroiſſoient les auteurs, *a* ils ſe glorifient de les avoir faites artificieuſement par d'autres.

En verité rien n'eſt plus inoüi, que le deſſein qui eſt tombé dans l'eſprit de ces faux Sages, de ſolliciter un *b* Viſiteur Apoſtolique, a donner des témoignages de leur probité, & de leur bonne conduite, non par le mérite de leurs bonnes œuvres, mais par la force des menaces & des vexations; & de vouloir arracher de lui par la crainte & l'autorité de l'Empereur, des Lettres calomnieuſes pour noircir auprés du Souverain Pontife la réputation d'un Evêque très irreprochable, préciſement parce qu'il eſt oppoſé à leurs pratiques & à leurs opinions, qui ont été condamnées. Leur extravagance ne ſera-t-elle pas encore ici confonduë?

Tel eſt encore le voïage qu'ils vous ont fait faire en Tartarie, pour vous attirer, malgré vous, au nouveau combat; où le Captif eſt demeuré vainqueur; où l'on a porte des coups, non pas à votre corps, mais a votre ame d'une maniere d'autant plus glorieuſe pour vous, qu'elle a été plus rude & plus vive; où enfin vous avez eu pour agreſſeurs, vos propres Freres, & où vous m'avez eu vous-même pour Compagnon des injures que vous avez ſouffertes; au lieu que vous aviez droit d'eſperer que j'en ſerois le *c* Vengeur.

a Ils font la même choſe dans ces Pays-cy.

b Les Jeſuites ſollicitoient le Cardinal de Tournon qui étoit ce Viſiteur Apoſtolique, de rendre au Pape un témoignage avantageux de leur probité, & de leur bonne conduite, & de décrier auprés de S. S. celle de l'Evêque de Conon.

c Par le pouvoir que lui donnoit ſa qualité de Legat, dont les Jeſuites ont fait peu de cas.

Je me glorifierai toûjours dans le Seigneur, d'avoir eu quelque part a vos souffrances ; car c'est-là la vraye fraternité évangelique ; & s'il faut me glorifier encore en quelqu'autre chose, je me glorifierai dans ma propre foiblesse, en me réjoüissant de ce que nous sommes foibles, tandis que nos Adversaires sont puissans. Dieu veüille que, comme j'ai partagé vos opprobres, je partage aussi votre récompense, par la vertu de celui qui s'est offert lui-même pour nos péchés, comme une hostie sans tache, dans l'abondance de sa miséricorde, & qui, conformément a sa promesse, doit un jour nous récompenser sans mesure.

Nous nous consolons donc dans cette sainte attente ; mais j'avoüe que cette consolation est melée pour moi d'une tristesse bien sensible, quand je pense aux grandes difficultés qui viennent de s'augmenter dans cette Mission par rapport à la prédication de l'Evangile, & a l'exécution des ordres du Saint Siege, par les choses qu'on y a faites mal à propos, & qu'on y a fait faire à l'Empereur. Car quoique ma conscience ne me reproche rien sur ce sujet, mon Esprit cependant ne peut de mêurer en repos.

J'ai soûtenu, si je ne me trompe, avec assez d'intrépidité, autant neanmoins que ma fragilité & l'état des choses me l'a pû permettre, ce qui regarde la Religion, la cause de Dieu dont la votre est inseparable, & l'autorité du Saint Siege. J'ai méprisé ce qui ne regardoit que ma personne.

Quant au Gouvernement dont j'étois chargé, tout le monde sçait combien j'ai souffert dans l'exerçice de mon Ministère. Mais par quelle force de raison, par quelle crainte de châtimens, & par quel poids d'autorité pour-

roit-on arrêter la fureur de Gens qui agissent en desesperés ? J'ai inutilement tout mis en œuvres. Je ne me repens pas neanmoins de m'être abstenu de porter contr'eux des censures, quand je n'en aurois d'autre avantage, que de donner par-là de la confusion à Celui d'entr'eux qui, pour des fautes bien plus legères que celles dont il est coupable, osa il y a quelque tems, excommunier nomément ses propres freres, Religieux de sa Compagnie ; jusqu'à faire murmurer contre lui toute la Cour de Pekin, & jusqu'à s'en attirer la raillerie. Aussi l'Empereur l'a-t-il justement comparé à un vieux Chien qui aboye contre ceux de la maison, & qui aiguise ses dents pour mordre les autres.

Ce qui m'a principalement engagé à user de modération, c'est qu'il m'a paru que, pour empêcher que le Christianisme qui étoit déja en si grand peril à la Chine, ne tombât dans un état encore plus funeste, il valoit mieux agir par les voyes de douceur, que par celles de rigueur. Vous avez vû vous-même par experience, Monseigneur, que toutes nos affaires étoient portées avec une licence effrenée à l'Empereur, parce que les prétentions & les entreprises les plus injustes trouvoient un asile auprès d'un si puissant Protecteur qui, comme les propres Mandarins me l'ont déclaré plusieurs fois, vouloit absolument défendre par toutes sortes de voyes, *a* ceux qui mettoient la Religion Chrétienne en peril. C'est ainsi qu'on a anéanti par la violence, tous les droits de l'autorité, & qu'il n'est pas possible

a L'Empereur de la Chine protege les Jesuites, parcequ'ils sçavent le flatter dans ses passions, & que le Christianisme qu'ils prechent là-bas, ne porte pas grand prejudice a la Religion du Pays.

d'exércer la puiſſance, quand ceux qu'on a à gouverner ne gardent plus aucunes Regles. Avec de telles Gens il faut vaincre par la patience, ou ſe mettre en état, en temporiſant, de les corriger d'une manière & plus forte, & plus utile; & l'on doit plûtôt chercher à les corriger, qu'a les punir. Nous prions le Maître de la Moiſſon d'envoyer d'autres Ouvriers dans ſa Vigne, ou, ſi on ne peut eſperer de *a* ramener ceux-cy a une meilleure conduite, n'élevons point nos voix vers Dieu pour demander que ceux qui ſont la cauſe du trouble, ſoient retranchés; demandons plûtôt qu'ils ne faſſent plus de mal, non pas en vûë de nous attirer de l'approbation, mais afin qu'ils deviennent bons eux-mêmes.

Pour moi, Monſeigneur, abſent de corps, & préſent d'eſprit, je me réjoüis mille fois avec vous, & je ſuis touché en même tems d'une ſainte jalouſie, de ce que vous ſouffrez pour une ſi juſte cauſe, c'eſt-a-dire pour la gloire de cette Egliſe qui n'a ni taches, ni rides; & de ce que dans la priſon, vous êtes encore plus deſtiné *b* à la Couronne, qu'au ſupplice. La nouvelle occaſion, ou plûtôt l'occaſion continuée que vous avez de faire paroitre votre courage, eſt plus digne d'envie que de pitié. Je ſouhaiterois de bon cœur être auprés de vous, pour vous aider *c* à ſupporter la priſon, qui fait le ſujet de votre joye, & ne participer pas moins à vos ſouffrances, qu'a la conſolation répanduë abondamment

a Il faut une Grace de ſaint Paul & de ſaint Auguſtin, & non une Grace de Molina.

b Il étoit deſtiné à l'un & à l'autre, auſſi bien que le Cardinal de Tournon. L'événement la fait voir.

c Dieu n'a pas été longtems à l'exaucer. Qu'on ne diſe pas que les Jeſuites ne ſçavent point faire de Saints.

ſur toutes vos tribulations par Jeſus-Chriſt, pour qui malgré mon indignité, je fais la fonction d'Ambaſſadeur.

J'envie le ſort du Catéchiſte Jean, à qui les Miſſionnaires ont tant d'obligation, pour les ſervices qu'il leur rend depuis longtems. C'eſt à cauſe de moi, & comme en ma place qu'il a été empriſonné avec vous; afin qu'en ſa perſonne j'euſſe part à l'injure qui vous a été faite, quoique je n'en aye pas à votre mérite. J'apprens avec un extrême plaiſir qu'il ſouffre courageuſement. Je ne doute point que ce ne ſoit votre exemple qui l'anime, puiſqu'il y a peu de Neophites dans cette Miſſion qui ſoient auſſi fermes qu'il ſeroit à deſirer. Je le ſaluë tendrement en Jeſus-Chriſt, & je le recommande à votre charité. Du reſte prenez courage en Jeſus-Chriſt, & cherchez votre force en ſa vertu toute puiſſante, car je crains que pluſieurs *a* autres tribulations encore plus grandes ne vous attendent, ſurtout étant privé, comme vous êtes, de tout ſecours humain au milieu de tant d'Ennemis. Mais ſi vous n'êtes pas un Enfant flottant & agité, qui ſoit capable de ſe laiſſer emporter par tous les vents de Doctrine, par la malice des hommes, & par leur adreſſe a engager dans l'erreur, Dieu eſt fidèle, il ne permettra pas que vous ſoyez tenté au deſſus de vos forces; mais il vous tirera de la tentation avec avantage, enſorte que vous pourrez dire avec la même liberté que ſaint Paul, qui diſoit; *Mes Freres, prenez garde à ne pas vous attacher à un même joug avec les infidèles : ne conſentez pas à leurs mauvaiſes œuvres; ne donnez aucun ſujet de ſcandale, de peur que notre miniſtére ne ſoit mépriſé.*

Hé! plût-à Dieu que ce que nous diſons-là,

a Sa crainte n'etoit que trop bien fondée.

non par jaloufie, mais par charité dans l'intention de corriger ceux qui en ont befoin, fût reçû avec une fainte & religieufe fimplicité ! Mais eft-il *a* quelqu'un, quoique revêtu d'autorité, qui puiffe être averti de leurs péchés, fans qu'auffi ils ne le regardent comme leur ennemi, & dès-là-même comme un homme condamnable ?

Toute notre confiance eft donc en Dieu par Jefus-Chrift que j'efpére qu'il vous confervera & l'innocence, & la vie, de même qu'il vous à déja délivré de tant de perils. Nous nous confions qu'il vous en délivrera encore dans la fuite. Le foin que vous aurez de prier pour nous, y contribuëra. Je ne cèfferai point de mon côté de me fouvenir de vous dans mes prieres, quelques mèprifables qu'elles foient par ma foibleffe. Cependant je vous embraffe dans le faint baifer de la charité fraternélle.

a Combien d'Exemples ne pourroit-on pas citer, pour juftifier ce que dit ici le Cardinal de Tournon des Jefuites ?



AVERTISSEMENT.

NOUS donnons ici une nouvèlle Edition de Philotanus, beaucoup plus exacte & plus corrècte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Le Public en jugera. Nous avons crû ne pouvoir mieux faire, que de l'imprimer avec les *Sarcèlles*. Ces Piéces, quoiqu'écrites dans un goût & dans un stile differens, tendent cependant au même but, qui est de donner de la Constitution *Unigenitus*, l'idée qu'on en doit avoir. La premiere *Sarcèlle* fait voir le desordre qu'elle introduit dans les Paroisses gouvernées par des Prêtres qui lui sont dévoüés. La seconde développe l'Esprit & le caractére des Jesuites ; & *Philotanus* montre que la Constitution est leur Ouvrage.

Pour juger sainement & facilement

de la Constitution, il ne faut que bien connoître les Jesuites ; sçavoir qu'ils en sont les Péres & les Patrons: après quoi il est aisé de conclure que ce Decret, qu'on veut nous donner pour une décision de l'Eglise en matiere de Foy, n'est en éffet qu'une production de l'Esprit de ténébres.

PHILOTANUS.

POËME.

par Grecourt

CEs jours passez regagnant mon manoir,
Je vis de loin quelque chose de noir
Le long d'un Bois. J'avance, je m'aproche,
Et j'apperçois une double main croche,
Queuë en trompette, ergots, cornes aussi.
Ah! vertubleu! qu'est-ce donc que ceci?
C'étoit un Diable; & ce qui doit paraître
Plus rare encore, un Diable au pié d'un
hêtre,
Qui fatigué dormoit de tout son cœur.
Sortons dici, me dis-je, avec honneur,
Et l'enchaînons, si cela se peut faire.
Heureusement j'avois un Scapulaire,
Et le Cordon de Monsieur Saint François;
Je fais sur lui de grands signes de Croix:
Puis à genoux doucement je lui passe
Mon ligament; de crainte qu'il ne casse;
Le mets en double, & glisse un nœud
coulant
A chaque pied. Ensuite réveillant

Le malin Corps, malgré ſon ſortilége ;
Il ſentit bien qu'il étoit pris au piége.
Qui fut bien ſot ? Ce fut notre Démon.
Pardon, Monſieur, s'écria-t-il, pardon.
Point de quartier ; avant que je te quite ;
Faut, s'il te plaît, que je foüille & viſite
En tes papiers ; & ce n'eſt pas le tout,
Je veux ſçavoir de l'un à l'autre bout
D'Unigenit le monſtrueux myſtére ;
Tous les Demons ont part à cette affaire.
Las ! J'en ſuis un, mais ne ſçai ce que c'eſt ;
De près ni loin je n'y prens interêt.
Nous l'allons voir. Une large Fontaine
Bordoit le Bois, qu'Eau-benite ſoudaine
Je baptizai, moyennant certains mots
Pris du Miſſel ; puis par ſes longs ergots
Entortillez de la ſainte Ficelle,
Je l'attirai juſques aux bords d'icelle.
La vois-tu bien cette eau double Menteur ?
Tu vas ſur l'heure en être potateur,
Si vérité claire, nétte & préciſe
Sur chaque chef ne me fait lâcher priſe.
Pour éſſayer quel en ſera l'éffet,
C,à commençons par t'en donner un jet.
Eh! non, Monſieur, j'en connois la puiſſance!
Et puiſqu'il faut pour avoir délivrance
Avoüer tout, differez d'un inſtant
Cette boiſſon, & vous ſerez content.
Très-volontiers ; mais dépêche donc vîte :
Seul avec toi je ferois mauvais gîte.

Di-moi d'abord ſans interruption
Ton nom, ton âge & ta profeſſion.
PHILOTANUS eſt mon nom. Pour mon âge;
J'avois trente ans, quelque peu davantage,
Lorſqu'Henri Quatre avec un fer ſubtil
Fut mis à mort : combien cela fait-il ?
Je conduiſois le natif d'Angoulême.
Ce ne fut lui, le lourdaut, c'eſt moi-même
Qui fis le coup ; à la Société
Coup qui plut tant, que depuis n'ont été
Meurtres, poiſons, affaires d'importance,
Que n'ait commis à mon expérience
L'Ordre nouveau Compagnon de JESUS...
J'entens cela, Pére Philotanus,
Qu'appellerai quelquefois Philopode;
Quand ce dernier me ſera plus commode;
(Car Philopode, ou bien Philotanus,
En bon François c'eſt jus vert, ou vert jus.)
Quant à préſent ton Interrogatoire
Ne doit rouler ſur la trop longue Hiſtoire
Des trahiſons, meurtres, forfaits divers,
Dont par toi l'Ordre a rempli l'Univers :
Un ſiécle entier ne pourroit te ſuffire,
Si tu voulois les coter & déduire.
Il ne s'agit à préſent que d'un trait;
C'eſt de Queſnel ; raconte-moi le fait
De point en point : il eſt tout à ta gloire.
Parle, j'écoute ; ou voilà dequoi boire.
PASQUIER QUESNEL Prêtre Bérullien,
Eſt, me dit-il, un dangereux vaurien;

Qui s'avisa d'abandonner sa plume
A composer un horrible Volume,
Plein de propos & de reflézions
Qui détruisoient toutes les passions ;
Rendoient l'Homme humble, ennemi de
lui-même,
Et dépendant de cet Arrêt suprême
Qui des Elûs fixa le juste choix.
Ce Livre enflé des plus sévéres Loix,
Montroit combien la route est difficile
Qui mène au Ciel, en suivant l'Evangile.
Plus, sur la Grace il suivoit pas à pas
Les deux Docteurs Augustin, & Thomas ;
Et foudroyant l'Ecole relâchée,
De nos Erreurs découvroit la nichée.
Pharisiens, Scribes, Boureaux, Judas,
Plus enragez, plus méchans n'étoient pas,
Qu'en cet Ecrit il dit que nous le sommes,
Lorsqu'en douceur nous sauvons tous les
Hommes.
Le chien de Livre ! Ah ! je ne l'eus pas lû,
Que m'écriai : Peres, tout est perdu !
C'est fait de nous, & notre Compagnie
Est pour jamais vilipendée, honnie !
Que dira-t-on meshui de Molina,
De Lessius, Escobar, Diana ?
Adieu, bon soir, Morale Tambourine !
De Loyola la flateuse Doctrine
Est à vau-l'eau. Non, le furet Pascal
Ne nous fit onc tant de tort, tant de mal ;

Ni des Arnaulds la famille acharnée
Comme Serpens sur une Ame damnée,
Ni Port-Royal, ni l'Université,
Qu'en fait Quesnel à la Société.
Je haranguai deux heures de la sorte.
Nos Révérens avoient la gueule morte.
Les uns tout haut, & les autres tout bas
Ne répondoient que par de grands hélas !
Mais à l'instant, en Serviteur fidèle,
Je ranimai leur courage & leur zèle.
Allons, Enfans, nous verrons-nous flétrir
Sans nous venger? Il faut vaincre ou mourir;
Jusques au bout, lâche est celui qui cède.
Le mal est fait; ne songeons qu'au remède.
Donnez-moi donc votre approbation;
Je prens sur moi cette commission.
Vîte en Espagne, en France, dans l'Europe,
En vrai Lutin me voilà qui galope;
Et vais semant à tort & de travers,
Que le Quesnel est un Livre pervers;
Que chaque mot contient une hérésie;
Que de Luther la Doctrine choisie
S'y voit enclose, & celle de Baïus;
Qu'autant vaudroit lire Jansenius;
Que sous un air de piété profonde,
Il désespere & damne tout le monde;
Que, selon lui, l'homme nécéssité
Vit en esclave, & n'a rien mérité
En bien faisant; que notre Libre Arbitre,
Ce don du Ciel, n'est au plus qu'un vain titre;
S

Que cet impie & damnable Quesnel
Fait du péché, qu'on nomme Originel,
Un Eléphant, un Hydre à sept cent têtes;
Qu'il parle mal du Dimanche & des Fêtes;
Qu'à notre mort la Grace ne viendra
Quoi qu'appellée; enfin, *& catera.*
Tant répétai, qu'à force de le dire,
Nombre de gens, qui ne sçavoient pas lire,
Crûrent Quesnel un Hérétique, un Fou,
Et qui couroit déja le Loup-garou;
Un imposteur, un âne, un hypocrite.
Plus, à Paris, sous l'habit de Jésuite,
Je confessois; & le plus gros péché
Passoit debout, hormis d'être entiché
Du Quénélisme; auquel cas, pénitence
Pendant six mois se donnoit d'importance:
Si falloit-il remettre entre mes mains
Ledit Auteur; puis l'on étoit des Saints;
Après cela, l'ame désabusée
Montoit au Ciel droit comme une fusée;
Insinuant que le Pere Eternel
Pardonnoit tout, hormis d'aimer Quesnel.
Pour les Sçavans j'avois des artifices
Beaucoup meilleurs. De tous les Bénéfices
J'étois en Cour le seul Dispensateur.
Ah! voyez donc comme aucun Sectateur
De l'Oratoire approchoit de la Liste!
S'il s'y fouroit; Sire, il est Janséniste.
C'en étoit fait; crac, mon Docteur rayé
D'un *je n'ai pû* s'en retournoit payé.

Auſſi quelqu'un deſiroit-il la Mitre,
Ou l'Evêché ? d'abord ſur ce chapitre
Je le mettois, l'interrogeant à fond.
S'il chanceloit, ou qu'il fit un faux-bond
En répondant à toutes mes demandes,
De ſon vivant n'entroit dans nos Légendes.
Mais ſous ma main quand tomboit un Butor,
Je le grimpois au ſommet du Tabor;
Et lui montrant ma puiſſance & ma gloire,
Je lui diſois; Abbé, veux-tu me croire ?
Je te ferai bientôt un grand Prélat;
Voire irois-tu juſqu'au Cardinalat,
Si j'étois ſûr que ta reconnoiſſance
Te tint toujours dans une obéïſſance
Aveugle & prompte à mes ordres ſacrez.
Or je voudrois ſur Prêtres & Curez
L'Empire avoir, & dans ton Diocèſe
Trancher, couper, régler tout à mon aiſe.
Tu ne ſerois que mon ſimple Commis,
Bien joüiſſant des revenus promis,
Roulant en Prince; au ſurplus n'ayant cure
Que des honneurs dûs à la Prélature;
Car pour les Mœurs, la Morale & la Foi,
Dans ton Troupeau j'entens donner la Loi.
C,à donc, Abbé, ſerez-vous un bon Frere?
Oüi, ſur mon Dieu, mon très-Révérend
Pere,
Répondoit-il, & vous pouvez compter
Que je ſuis prêt à tout éxécuter,
Pour courre ſus & ſuivre à toute outrance
Les Ennemis de votre Révérence.

Oh les pendarts ! qu'il auront de revers !
Dans mon Clergé, non plus que de chiens verts,
N'en souffrirai, si tant est qu'il vous plaise
Me faire Evêque, & me mettre à mon aise.
Tu parles d'or ; mais pour montrer comment
Tu t'y prendras pour tenir ton serment ;
Cours à la chasse ; avant que Pâque vienne,
De ces Quesnels apporte-moi centaine
Tous confisquez. Tel Saül autrefois
Dit à David ; Michol est à ton choix ;
Mais ne l'auras, qu'avant tu ne t'apprêtes
A m'apporter de Philistins cent têtes.
Tu vois le prix ; consulte ton amour.
Ainsi parlois-je aux Aboyans de Cour.
J'approuvai fort son gentil Episode.
Courage, dis-je, achevons Philopode.
Il poursuit donc: C'est par de tels appas,
Que je gagnai les trois quarts des Prélats ;
N'ignorant point que l'interêt les guide,
D'autant plus que, pour les tenir en bride,
Leur promettois Bénéfice meilleur
A l'avenir, s'ils montroient de l'ardeur
A m'extirper jusqu'à la moindre trace,
Tant de Quesnel, que de toute sa Race,
Et s'ils m'aidoient à sortir d'embarras.
Ils y tâchoient, & n'étoient point ingrats
Les bonnes Gens: mais malgré leurs menées,
Et de Cachet les Lettres déchaînées,
Exils,

Exils, Priſons, barbares traitemens,
Renouvellez pendant plus de trente ans;
Malgré d'Enfer les plus noires manœuvres,
Queſnel brillant au milieu de ſes Oeuvres
Se ſoûtenoit; quatorze Editions
Furent le fruit des perſécutions.
Ventre-ſaint-gris! le déſeſpoir, la rage
Me poſſedoient. Que faire davantage?
Je ſuis à bout. Oh! oh! de par S. Marc,
Je vois encore une corde à mon arc,
Dis-je, à moi-même; après quoi j'abandonne
A ſon deſtin le Livre & la Perſonne.
Partons donc vîte, & paſſons promptement
De là les Monts. Peut-être que Clément
Sera bon Prince, & de ſon eſcarcèlle
Pourrons tirer quelque Bulle nouvèlle.
J'arrive à Rome, & chez les Cardinaux,
Seme en entrant quantité de jaunеaux;
Perſuadé que la plus belle entrée
Se fait toujours par la porte dorée;
Et ſûr d'ailleurs de n'être point exclus
En leur diſant, *je ſuis Philotanus*
Pour vous ſervir. En effet, dans ma manche
J'en mis pluſieurs, à charge de revanche.
Par ces Patrons au Pape préſenté,
Comme l'Agent de la Société,
Au pié du Trône honorable ſéance
Me fut donnée; & de mon éloquence
Développant les plus ſubtils reſſorts,
Pour bien parler je fis tous mes efforts.

Silence fait ; ainſi donc commençai-je.
  Archi-Saint Pere, un Livre ſacrilége ;
Depuis longtems en France répandu,
Mériteroit d'être enfin confondu
Par une Bulle ; & notre Compagnie
Eſt pour jamais à Rome trop unie,
Pour endurer plus longtems un Auteur
Qui de vos droits eſt le perturbateur.
Des Libertez, dont l'abuſif uſage
N'a d'autre but que le libertinage,
Vont par Queſnel ôter de votre main
Les grands Pouvoirs du Pontife Romain.
En vain direz ; je vous excommunie ;
Inſolemment il répondra ; je nie
Votre Anathême, attendu mon Devoir
Qui me fait blanc, quand vous me faites noir.
Ce fol Auteur, en termes explicites,
Du Vatican veut regler les limites ;
Et volontiers cogneroit ſur vos doigts,
Quand vous touchez au Temporel des Rois.
Le menu Peuple, en liſant l'Ecriture,
Voudra regler ſa foi ſur ſa lecture :
Puis il dira ; nous n'avons pas beſoin
D'aller chercher l'Evangile ſi loin ;
Nous le ſçavons, ſans recourir au Pape.
Aller à Rome ? hé fi ! c'eſt une attrape.
Il nous ſuffit, pour arriver à Dieu,
De pratiquer ce que dit ſaint Mathieu.

A ce discours que dites-vous, Saint Pére ?
Ne doit-il pas armer votre colére,
Et vous forcer, pour une bonne fois,
Foudres lancez, à soûtenir vos Droits ?
Je le sens bien, répliqua Clément Onze,
En larmoyant, & n'ai le cœur de bronze,
Lorsque je vois régner de tels abus.
Mais faut souffrir, Pere Philotanus.
C'est hazarder que de faire une Bulle ;
Et je crains bien qu'en France sans scrupule,
Mon Nom flétri, mes sentimens bernez,
On la renvoye avec un pié de nez.......
Ne craignez rien ; j'ai parole absoluë
Du Grand Loüis ; l'affaire est résoluë
Entre nous deux. Je dispose à mon gré
De son esprit, par le moyen sacré
Du Tribunal, où, quand je le confesse,
J'en obtiens tout, pour peu que je le presse.
Si vous doutez de ma sincerité,
Je me fais fort qu'à votre Sainteté
Il écrira Lettre formélle & vive,
Pour vous prier que cette Bulle arrive ;
En vous jurant qu'à son premier aspect
Elle sera reçûë avec respect....
En ce cas-là, dit-il, c'est autre chose.
Mais, repartis-je, une petite clause
Doit, s'il vous plaît, entrer dans le marché.
Par mon moyen le Roi s'est relâché,
Abandonnant son plus beau privilége ;
De son côté faut-il que le Saint Siége

Soit complaisant, & qu'il condamne aussi,
Les yeux fermez, ce qu'en ce Livre-ci
Nous jugeons être à nos desseins contraire,
Tout ce qui peut, en un mot, nous déplaire
Nous contredire, ou paroître appointé
Aux sentimens de la Societé.
Sans quoi, néant ; & vos Prérogatives
Vont désormais passer pour abusives.
Consultez-vous ; tenez, voilà l'Extrait,
Qu'en conscience & pour le mieux j'ai fait.
Sur le grand nombre il ne faut vous débattre,
Car d'un seul mot je n'en sçaurois rabattre.
Dans le détail des Propositions
Peu trouverez de grandes Questions ;
Pour la plûpart ce sont des babioles
Qui font la noise entre les deux Ecoles,
Des jeux de mots, des puerilitez,
Dont les Partis au fonds sont entêtez.
L'Amour de Dieu, la Grace, la Morale,
Vous causeront peut-être du scandale ;
Vous aurez peur de les traiter trop mal :
Mais tenez bon, pourquoi cet animal,
Avance-t-il dans son damnable Livre,
„ Qui n'aime Dieu, n'est pas digne de vivre,
„ L'Homme, sans lui, n'est qu'erreur & peché ;
„ Quand un Pécheur à son crime attaché,
„ Vient à confesse, il ne faut point l'absoudre ?
Sur ces Erreurs préparez votre foudre ;

Point de foiblesse : & même, par hazard,
Quand la Morale & le Dogme ayant part
A cette Bulle, y seroient en souffrance,
Vous montrerez par-là plus de puissance.
Vive, Saint Pere, un coup d'autorité
Reçu partout dans la Chrétienneté !
Qu'un Pape est grand, qui peut forcer à croire
Ce que jamais, Leon, Pascal, Gregoire,
Ni ces fameux que l'on respecte tant,
N'auroient osé soûtenir un instant !
Ah ! qu'il est beau de montrer que les Péres
Grecs, & Latins, n'ont dit que des chiméres !
De faire voir qu'ils n'ont rien avancé,
Qui par un Bref ne puisse être effacé !
La primauté peut-elle mieux s'étendre,
Qu'en condamnant un Auteur sans l'entendre ?
Qu'en déclarant qu'il est de Dieu maudit,
Sur ce qu'il n'a jamais pensé ni dit ?
Je me rendrois, dit-il, à ta loquence,
Si de l'Europe, ainsi que de la France,
Tu m'assûrois : mais des autres Etats,
Comme du Roi, le maître tu n'es pas.
Vous mocquez-vous, repartis-je, au Pontife :
Du Portugal jusques vers le Calife,
Point ne verrez d'indociles humains
N'accepter pas la Bulle à baise-mains.

Premierement dans toute l'Italie ;
Il n'eſt Prélat qui ſous vos Loix ne plie ;
Sont vos Valets, vos Coureurs, & de vous
Ils recevroient l'Alcoran à genoux.
S'il s'y trouvoit des Docteurs téméraires,
Les enverriez ramer ſur vos Galéres.
Voyons ailleurs ; je puis des Allemands
Répondre encore, ainſi que des Flamands,
Le tout, pourvû que votre Conſiſtoire
Ne mette rien qui défende de boire.
En même pot ils boiront la ſanté
Du beau Decret de votre Sainteté ;
Et puis à Rome écriront pour réponſe
Qu'ils ont ſouvent enyvré votre Nonce.
Ne touchant point à l'Inquiſition,
Les Eſpagnols avec dévotion
Prendront la Bulle; & même ſans la lire
Obligeront leurs Sujets d'y ſouſcrire.
D'ailleurs ſçavez que la Société
En Eſpagne a mainte Univerſité.
Thèſe à Conimbre on ſoûtiendra ſur l'heure,
Où je mettrai que main Supérieure,
Non pas du Pape, ains du Dieu Sabahot
A cette Bulle écrite mot à mot.
Les Mandians, qui certes ſont tous vôtres,
Criront partout, que le Chef des Apôtres
Ayant parlé, c'eſt un ordre divin
Qu'adorer faut, ou bien être Calvin :
Que le péché le plus irrémiſſible,
Eſt de penſer que vous êtes faillible :

Qu'un Chien plutôt pourroit Lune atrapper
Avec les dents, qu'un Pape se tromper ;
Et qu'en un mot, il n'est qu'un pur Athée,
Par qui la Loi pût être contestée ;
Qui pût prêcher que Libere offusqué
Par le grand nombre, & Vigile ont manqué.
Tant clabaudai, tant traitai de frivole
La peur qu'avoit, qu'enfin sur ma parole
Clément gagné me promit son Decret.
Je ne me vis jamais si guilleret
Que j'étois lors, & je sentis mon ame
Se dilater comme un Amant qui pâme.
Ah ! pour le coup, éxécrable Quesnel,
Nous te tenons par un Bref solemnel !
Incessamment l'on va te lire au Prône ;
Tu n'en auras que tout du long de l'aune.
Plume à la main, en brave Consulteur,
Sans perdre tems je tire de l'Auteur
Cent un Endroits, qu'habilement je tronque,
Si qu'en cent ans, je les donne à quiconque
Peut mieux que moi, contraindre & bistourner
Les mauvais sens que je sçûs leur donner.
A l'Exposé Clément qui se confie,
Le met en Bulle, & puis le qualifie
De trente noms rassemblez en un tas,
Parmi lesquels le faux ne manquoit pas,
Le scandaleux, encor moins l'hérétique :
Bref il versa tout ce qu'en sa Boutique

Il put trouver de malédictions ;
Dessus Quesnel & ses Réfléxions.
C'en est donc fait, & la Bulle est en forme.
Ne croyez pas qu'ensuite je m'endorme.
Non ; car après avoir dit grand-merci
Au bon Saint Pere, à mes Patrons aussi,
Dispos & gai, l'*unigenit* en poche,
Devers Paris à grands pas je m'approche.
De nos Coureurs je prens le Casaquin,
Barbe, piés nuds, en un mot Capucin ;
Et me guindant en légére Caléche,
Je me nommai Timothé-Delafléche :
Au Révérend vins faire pié de veau ;
Puis sur le champ me remis dans sa peau.
J'envenimai jusques à ses entrailles.
Bientôt après arrivant à Versailles,
Graces au Pape, allai-je dire au Roy,
Graces à vous, surtout graces à moi,
Voici la Bulle, & dans votre Royaume
Bientôt Quesnel plus bas qu'un vil atôme,
Berné sera, méprisé, confondu,
Mis à néant, & son Livre tondu.
Mais en ceci défiez-vous, Grand Prince,
D'un Cardinal, qui d'un air doux & mince,
Viendra bien-tôt en termes patelins
Vous engeoler de ses discours malins
Contre la forme & le fond de la Bulle,
Et tournera le Pape en ridicule.
Traitez-le moi comme un petit mignon.
Plus ignorant qu'un Prêtre d'Avignon

Ce Prélat eſt ; & dans les Séminaires
Il n'a jamais rien lû que les Saints Peres.
Ce Dévot croit ſon Eſprit bien paré,
D'avoir blanchi ſur le texte ſacré,
Et d'avoir mis dans ſa cervelle en pile
L'amas confus de maint & maint Concile.
Peſte du ſot ! c'eſt bien la queſtion,
Que la lecture, & l'érudition!
Il eſt pieux, me dit-on ? Les Apôtres
Ne vivoient pas plus ſaintement ? à d'autres !
Il s'agit bien à préſent de ſes mœurs!
Clément s'en rit ; moi de même. Et d'ailleurs
Le Peuple outré, qui jamais n'examine,
D'un ſeul coup d'œil canoniſe à la mine.
Il a grand ſoin de regler ſa maiſon ?
Donc il eſt Saint ! la plaiſante raiſon !
J'appelle un Saint, SIRE, en titre d'office,
Un Cardinal qui ſçait rendre juſtice
Aux Loix du Pape, & qui, ſans balancer,
Reçoit l'Arrêt qu'il vient de prononcer.
Jamais ne fut Sainteté ni Science,
Qui valût tant que cette obéïſſance.
D'ailleurs ce Livre, aujourd'huy ſupprimé,
A par ſon ordre été reïmprimé.
La Bulle helas! ſeroit bien mal lotie,
S'il en étoit le Juge & la Partie.
Il eſt encore un certain vieux Sournois
Grand chicaneur, qui mieux qu'un Hibernois

Escrimeroit en fine Scolastique ;
Sçavant barbare, & ruzé Politique.
Lorsque de Rote il étoit Auditeur,
Avec Clément, alors son bienfaicteur,
Il eut souvent mainte querèlle & prise
Sur les faux Droits que prétend votre Eglise.
Cet Archevêque au Pape veut du mal
De n'avoir pas été fait Cardinal ;
Et pour venger sa tête & sa Doctrine,
Avec fureur il cabale, il fulmine
Contre la Bulle : & maintenant c'est lui
Qui de Quesnel est le plus ferme appui.
De cette clique il en est trois ou quatre,
Qu'au premier jour faut envoyer s'ébattre
En leur Province, où chacun dans son coin,
Pourra, s'il veut, nous abboyer de loin.
Bientôt après je ferai l'Assemblée
De mes Prélats, où la Bulle d'emblée
Sera reçûë ; & puis s'écrieront tous :
Papa Clément pense & croit comme nous,
Par ce moyen cette Bulle acceptée
In æternum sera chose arrêtée,
Un Dogme exprès, un Article de Foi.
C'est bien pensé, me répondit le Roi ;
Acheve donc ; sur mon pouvoir suprême
Tu peux compter, & je te mets à même.
Ne fer ne faut en un si beau chemin......
Non pas ferai. Ca dès le lendemain.

Lettre j'écris aux Prélats de ma clique,
Où nettement mes volontez j'explique
A ce sujet ; de leur soûmission
Demandant Acte, & bonne Caution.
Que s'ils montroient assez d'exactitude
A m'obéïr, signes de gratitude
Pleuvroient sur eux, du moins sur leurs Neveux....
On répondit au-delà de mes vœux.
Donc à Paris, en pompeux équipages
A cinq Laquais, sans compter les deux Pages,
Vinrent bientôt joindre l'Archevêché
Mes Prélats pleins d'un discours tout mâché.
Dambition, & d'orguëil le plus ample
Devant leurs yeux avoient un bel exemple:
Car rassemblés, tout bas pensoit chacun :
Tel que je vois, n'a pas le sens commun ;
Petit Chafoüin, qui toujours les dents grince ;
Et cependant Bénéfice de Prince
Est pour cet Homme, & l'Ecarlatte aussi.
Par quel moyen a-t-il donc réüssi ?
C'est en montrant une fureur extrême
Contre Quesnel. J'en veux faire de même,
Et mériter d'avoir le chef couvert
D'un Chapeau rouge, à la place d'un vert.
A leurs desirs j'attachois la fusée,
Et leur tenois toujours l'Ame embrasée.

Par l'amour propre. Enfin ce fut alors
Que préſidant aux Evêques en Corps,
Après ſix mois paſſez en préambule,
Aveuglément ils reçûrent la Bulle
Avec reſpect : quelques-uns ſeulement
Sans mon aveu, firent un Mandement,
Dont ſe moqua le reſte du Synode.....
En cet endroit arrêtons Philopode :
Dans ces ſix mois qui ſe ſont écoulez,
Ne vit-on point rixes, ni démêlez ?
Ne parla-t-on dans toute la Séance
Que des repas de la belle Eminence ?...
Pardonnez-moi ; la Propoſition
Sur le délai de l'Abſolution
Fit un grand bruit. Je le ſçavois bien, Traî-
tre,
Et ne conçois comment tu fus le maître
Sur ce point là, de leur fermer les yeux.
Je fis ſi bien, qu'enfin victorieux
Je m'en rendis. De trop grande impor-
tance
Etoit l'affaire : auſſi la remontrance
De nos Docteurs ne fut d'aucun pouvoir,
Non plus que celle au ſujet du devoir.
Sçavez-vous bien que ce délai ſévére,
Si rigoureux aux Pécheurs qu'on differe,
Eſt un Abus dont la Societé
Seroit la dupe ? Et ſon Autorité,
Qui doit un jour dominer tout le Monde,
Dans ſes deſſeins deviendroit inféconde,
Si..

Si tout péché dans la Confeſſion
Ne trouvoit pas promte remiſſion ?
Comment cela ? comment? C'eſt le miſtére,
Le fin du fin, & le nœud de l'affaire.
N'en parlons plus. Ho ho ! mon bel Ami,
Tu voudrois donc n'avoüer qu'à demi ?
Allons, de l'eau ; zeſte, d'une flaquée
Avec la main ſur ſa joüe appliquée,
Je lui fis faire un cri, mais dame un cri !
Dans le moment j'en fus preſque mari :
Car l'eau bouillant ſur ſa face enflâmée,
Nous obombra d'une épaiſſe fumée.
Cela fit *pſt*..... Par la ſanbleu j'eus peur
Qu'elle n'allât conſumer l'Orateur :
Mais à l'inſtant je revis ſa peau biſe.
En voudrois-tu d'une ſeconde priſe ?
Non, s'il vous plaît ; la paix. Ecoutez bien,
Je vous promets que je n'omettrai rien.
L'Ordre où je ſuis eſt une Compagnie
Vers un ſeul but entr'elle réünie ;
Et ce but eſt, par des moyens divers,
De conquérir à la fin l'Univers.
Ce beau projet eſt notre unique vice ;
Nous lui faiſons un entier ſacrifice
De tout le reſte ; & cette Ambition
La place tient de toute paſſion.
Dans nos maiſons nous faiſons maigre chére,
Et notre vie, au fond, eſt tres-auſtère.
Point d'amitié qui ſe rapporte à nous ;
Mais, Eſpions l'un de l'autre jaloux,

Nous travaillons enſemble fort & ferme
Pour parvenir à la fin au grand terme ;
Eſclaves vils d'un Général Romain,
Qui tient nos cœurs & tout l'Ordre en ſa main.
Dans ce deſſein vous concevez, ſans doute,
Que confeſſer eſt la plus ſûre route
Pour obtenir un empire abſolu.
Par ce moyen tout nous eſt dévolu,
Et nous puiſons dans chaque conſcience
Tout ce qui peut nous donner connoiſſance
De certains Faits, qui nous ſont les garans
De l'amitié des Petits & des Grands.
Car lorſqu'on ſçait à fond l'état de l'ame,
On eſt reçû chez Monſieur, chez Madame
A bras ouverts ; parce qu'adroitement
On applaudit à leur déréglement.
Si, par exemple, un Epoux à confèſſe
Vient s'accuſer d'avoir une Maîtreſſe ;
Ou qu'une Epouſe, en terme équivalent ;
S'accuſe auſſi d'avoir quelque Galant,
Je ſuis au fait du train de leur ménage.
Pour accorder ce petit tripotage,
Le lendemain je vais les viſiter,
Et volontiers je me fais écouter
En déclamant contre la Jalouſie.
En fait de mœurs je l'appelle Héréſie :
L'uſage, dis-je, & la ſaine Raiſon
Evidemment en montrent le poiſon.

Lorſqu'on eſtné pour vivre deux enſemble,
De part &d'autre on devroit,ce me ſemble,
Ne croire rien que ce qui fait plaiſir.
Souvent de crime un innocent deſir
Eſt ſoupçonné. La paix tranquile & libre
Dans la maiſon doit tenir l'équilibre.
C'eſt le moyen de tout chagrin banir ,
Et le plus ſûr pour faire revenir
Celui des deux qui voudroit ſe ſouſtraire
Aux Loix d'Hymen. Oh ! l'agreable Pere!
Penſent nos Gens ; que j'aime ſes diſcours!
A lui je veux me confeſſer toujours.
Ainſi du Riche , à la fortune immenſe ,
Je fais la Cour ; j'approuve ſa dépenſe.
Au Tribunal s'il m'a dit que ſon bien
Etoit volé , chez lui je n'en crois rien.
Mais je me ſers de ſon ſecret ; pour être
Son Confident & devenir ſon Maître.
Ainſi de tous ſubtils adulateurs ,
Adroitement nous captivons les cœurs.
Par là régnant dans toutes les Familles ,
Nous engageons Peres , Méres & Filles ,
Garçons auſſi , Servantes & Valets ,
A nous chérir & benir nos filets.
Mais de Queſnel la Doctrine infernale ,
A notre Empire inſultante & fatale,
Par ſa rigueur nous mettoit aux abois ;
Car aux Pécheurs faiſant porter le poids
De leurs péchez , avant de les abſoudre ,
Tous nos deſſeins il réduiſoit en poudre.

Qu'arrivoit-il de ces auſtéritez ?
Nos Tribunaux avilis, déſertez,
Vuides reſtoient. Ces Pécheurs ridicules
S'envelopoient au milieu des ſcrupules ;
Et reſſerrant tous leurs forfaits cachez,
Sans notre aveu s'y tenoit attachez.
Ils aimoient mieux enſevelir leurs crimes,
Que d'un délai ſe rendre les victimes.
Jeunes Garçons, tout au plus, quelquefois
Venoient encor nous conter leurs exploits.
Du reſte, un tas de dévotes Femèlles
Nous ennuïoient de pures bagatèlles.
Forte habitude avoient-elles au cœur ?
Rien ne pouvoit les guérir de la peur
D'une remiſe ; & gardant le ſilence,
Chacun reſtoit dans ſon indépendance.
Mais aujourd'hui notre *Unigenitus*
Par ſa Cenſure abroge cet abus.
Le Sacrement, jadis de Pénitence,
Va devenir ſimple réminiſcence
De ſes péchez ; devoir extérieur
Du Pénitent envers ſon Supérieur ;
Cérémonie artiſtement trouvée
Pour tout ſçavoir, & donnant main-levée
Du crime noir, nous faire autant d'Amis
Et de Sujets, que de Pécheurs ſoumis.
Le fier Délai, la honteuſe Remiſe,
Seront bientôt bannis hors de l'Egliſe ;
Et les Pécheurs, aux heures de loiſir,
Du Tribunal ſe feront un plaiſir.

Il étoit donc de tres-grande importance,
Que l'Aſſemblée approuvât la Sentence
Qui déclaroit d'Héréſie entiché,
Tout Confeſſeur ennemi du Péché,
Tout Janſéniſte à long viſage blême,
Qui les Relaps menace d'anathême,
Et veut qu'on ſoit hors de l'occaſion,
Avant d'avoir ſon Abſolution.
Mais reprenons le fil de notre hiſtoire:
Mes chers Prélats attachez à ma gloire
Sçurent ſi bien ſoûtenir mon parti,
Qu'en aucun chef je n'eus le démenti.
L'on diſoit bien : que le Pape s'explique ?
Mais à cela j'avois bonne réplique.
Y penſez-vous ? un Pape ſur ce point
S'explique aſſez, en ne s'expliquant point.
C'eſt *in petto* qu'il retient ſa Doctrine:
Ce qu'on ignore, il faut qu'on le devine;
Et ce qui ſort de deſſous ſon bonnet,
Sans Commentaire, eſt toujours clair & net.
Je crois bientôt qu'on veut ſur la ſelléte
Saint Pierre aſſeoir, & là qu'il interpréte
De certains ſens qu'il a mis tout exprès!
Point n'entendez ? eh bien! courez après.
Ainſi feignant de me mettre en colére,
Je les calmois, ou je les faiſois taire.
Tant qu'à la fin, moi, Louis & Clement,
Nous eumes tous parfait contentement.
Ravi j'étois & tranſporté de joye,
Juſques au bout d'avoir ſuivi ma proye:

Quand Magiſtrats s'en vinrent ſans raiſon
Avec Clément faire comparaiſon.
Siége à Paris un Sénat de Druides,
Qui pour des riens dreſſent des Pyramides;
Et qui, depuis un petit Accident,
Contre notre Ordre ont toujours une dent.
Ces fiers Robins ont mis dans leur cervélle,
Que du Royaume ils avoient la Tutélle.
Parce qu'ils ſont Doĉteurs en Droit Canon,
Et dans la Chambre aſſis en rang d'oignon,
Plus refrognez que d'antiques Satrapes,
Si voudroient-ils lutter contre des Papes.
Ces vieux Renards pleins de prétentions
Crûrent pouvoir, par leurs reſtriĉtions,
Mettre à l'abri de leurs longues Soutanes
Ces Libertez qu'ils nomment Gallicanes;
Prétendant qu'eux, avec leurs Gens du Roi,
Pouvoient reſtraindre un Article de Foi.
Aû grand regret de tout bon Catholique
Nous vîmes donc un Jugement Laïque
Contre la Bulle en forme prononcé.
Oh! que Loüis en parut couroucé!
Que ſon cœur fut ſenſible à cette offénſe!
Mais il mourut ſans en tirer vengeance.
Il mourut lors, l'incomparable Roi,
Et par ſa mort mit tout en deſarroi.
En cet endroit permettez que je pleure.
Notre Ordre, hélas! eſt mort à la même heure
Que ce Monarque, & ſont à Saint Denis
Dans ſon Tombeau nos Peres réünis.

Car n'eſt-ce pas mourir cent fois pour une,
Que voir Crédit, Biens, Dignitez, Fortune,
Tout dépérir ? que d'être regardez
Comme vilains, honnis & dégradez ?
Que de n'oſer paroitre dans la ruë,
Sans que chacun nous montre au doigt, nous huë ?
Que d'être enfin réduits dans nos Maiſons
A régenter une troupe d'Oiſons ?
Il eſt caſſé ce joli moule à Lettre,
Qui nous ſervoit quand nous plaiſoit de mettre
A la Baſtille un Ennemi mutin,
Ou l'envoyer à Quimpercorentin !
Loüis vivant, c'étoit nous ſeuls en Gaule,
Qui l'Eprit Saint donnions deſſus l'épaule:
Entre nos mains étoit toujours remis
Le fier Bâton ſemé de Fleurs-de-lys.
Bref, nous avions toujours nos poches pleines
De bons Emplois, Bénéfices, Aubaines.
Notre cher Prince, ou plûtôt notre Dieu,
Il eſt donc mort ! il faut lui dire adieu.
Que je l'aimoiis ! j'en étos idolâtre.
Son Ame auſſi plus blanche que l'albâtre
Sortoit toujours du ſacré Tribunal.
Pourvû que tout paſſât par mon canal,
Abſous étoit ; & par reconnoiſſance,
Un ſeul Roſaire étoit ſa pénitence.
O le bon Roi ! le grand Roi ! le ſaint Roi !
Faut-il auſſi que la mort ſoit pour toi !

Il eſt parti dans la ferme aſſûrance
De joindre aux Saints un nouveau Roi de
France.
Il eſt au Ciel, & nous dans ces bas lieux
Nous demeurons conſpuez, odieux.
S'il eût vêcu quatre mois davantage,
Sa mort n'eût pas été ſi grand dommage:
Car purement & ſimplement le Bref
Au Parlement apporté de rechef,
Auroit paſſé. Réprimandes très-vives
Auroient ſuivi, peines même afflictives.
Les Partiſans des fauſſes Libertez,
Des Droits Royaux les François entêtez,
Bon gré mal gré, quittant leur entrepriſe,
Auroient enfin ſouſcrit à notre guiſe.
Mais du Monarque à peine eut-on appris
La triſte mort, que voilà tout Paris
Maſque levé, qui crie & qui poſtule,
Pour qu'au Saint Pere on renvoye ſa Bulle.
Livres en foule avec emportement
Font en public le procès à Clement;
D'autres déja flétris par l'Aſſemblée,
D'un air nouveau viennent dans la mêlée,
Qui ſéduiſant les Badauds curieux,
Fronder leur font le Pape à qui mieux
mieux.
De ces Ecrits l'abondance étoit tèlle,
Qu'en la Province une bonne parcèlle
S'en répandit, & chacun ſans danger,
Soit par la Poſte, ou par le Meſſager,
En

En fit venir ; si qu'en moins d'une année
Toute la France en fut empoisonnée.
Mes Substituts Nosseigneurs les Prélats
Eurent beau faire un terrible fracas
A ce sujet, & dans leurs Diocèses
Bulle afficher ; on traita de fadaises
Leurs Mandemens. Chapitres & Curez,
Prestolets, Clercs, & même gens cloîtrez,
Formant ensemble une commune attaque,
Tous au Saint Pere avoient tourné casaque.
L'effronterie encor beaucoup plus loin
Se poussa-t-elle. Il n'en faut pour témoin,
Que l'insolence & l'erreur indocile
Qui fit du Pape appeller au Concile.
Quatre d'abord jettant le premier dard,
Contre Clement levèrent l'Etendard,
Firent l'Appel ; disant que la querèlle
Assembleroit l'Eglise universèlle ;
Qu'en attendant, tous les Decrèts rendus,
Les foudres prêts, resteroient suspendus.
Ah ! c'est ainsi que, lorsqu'on s'émancipe
Dans la croyance, écarté du principe,
De mal en pis dans l'abîme tombé,
On ne veut plus revenir à jubé.
Car au Concile appeller d'une Bulle
Qu'un Nom divin autorise, intitule,
D'ailleurs reçûë, & confirmée en corps
Par mes Prélats, & par ceux de dehors,
N'est-ce pas là, malgré tous les murmures,
Faire juger Dieu par les Créatures ?

Oh ! l'Hérétique eſt à bout, excédé,
Quand il ſe ſert d'un pareil procédé !
Dans tous les tems depuis l'Arianiſme,
Des Novateurs il annonça le ſchiſme.
Pour décrier ces Appels factieux ;
Aux Cabarets, & dans les mauvais lieux
J'allai, mettant ſur chaque cheminée ;
Rome a parlé, l'Affaire eſt terminée.
Bref, tant le dis, que Rome avoit parlé,
Que par ma foi j'étois égoſillé.
Abandonnant aux Capucins, aux Carmes,
Le ſoin zelé de donner des allarmes,
Et menacer des foudres préparez
Les mécroyans, du vrai dogme égarez,
Je fis à Rome une ſeconde courſe,
Et demandai pour derniere reſſource,
Ou Bulle, ou Bref, Lettre, ou je ne ſçai quoi,
Qui pût donner un véritable effroi.
J'en tirai donc Miſſive Paſtorale
Qui foudroyoit d'avance la Cabale
Des Appellans en termes les plus forts ;
Les condamnoit tant eux, que leurs Conſorts,
Sortis du ſein de l'Egliſe Romaine,
Et les livroit à l'éternelle peine
Ipſo facto, ſi, voyant cet Ecrit,
L'Unigenit n'étoit par eux ſouſcrit.
En beaux draps blancs tu me mets, dit le Pape.
Je ne crois pas qu'un autre m'y ratrape

Sur ta parole, hélas ! j'ai trop compté,
Et je crains bien d'être décrédité,
Pour t'avoir crû : mais faut sortir d'affaire
De notre mieux. Vous en viendrez, Saint-Pere,
A votre honneur, répondis-je à l'instant.
Je mentois bien ! puisque si mécontent
En France on fut des termes de sa Lettre,
Que peu de gens voulurent s'y soumettre.
Le Parlement, sur l'avis du Parquet,
Sçut bien rabattre & Rome & son caquet.
Il censura les paroles très-dures,
Les faussetez, & les grosses injures,
Dont il jugea ce Libèlle farci.
A son *instar* d'autres Sénats aussi
De pur abus traitérent les menaces,
Dont il usoit envers les Contumaces.
Et ces Arrêts dans leur stile étoient tels,
Qu'ils sembloient tous seconder les Appels.
Sortant aussi de sa douce indolence,
Le Cardinal rompit enfin silence,
Et du grand Schisme arborant le Drapeau,
Plus ne pensa qu'il portoit un Chapeau,
Qui l'obligeoit à verser goutte à goutte
Plûtôt son sang, que faire banqueroute
Si méchamment au dogme de la Foi.
J'esperois bien qu'il demeureroit coi,
Lorsque je vis trépasser de la pierre
Le Prélat borgne, Ennemi de saint Pierre;
Qu'ayant perdu son Maître & son Souffleur,
Il deviendroit dans la suite meilleur.

Je m'abusois ; car son Appel en forme
Est contre Rome un attentat énorme.
L'ingrat qu'il est méconnoit par ce trait,
Mille bienfaits, ausquels j'ai grand regret.
Bientôt après renforçant sa Cabale,
S'émeut aussi toute la Capitale ;
Et le Chapitre, imitant son Pasteur,
Fit son Appel en fade Adulateur.
Prêtres, Curez, de saint Benoît les Moines,
Et d'Augustin les opulens Chanoines,
A l'Oratoire incorporez soudain,
Contre Clement levérent tous la main,
En soutenant que leur Cause étoit bonne.
Mais que dirai-je ici de la Sorbonne ?
Ecole, hélas ! qui régloit autrefois
Les sentimens des Papes, & des Rois,
De la foi pure ardente Protectrice,
Le Bouclier & la Mere nourrice ?
Elle a failli cette Université !
Cette Sorbonne, en qui la Vérité
Croyoit trouver un éternel azile,
A fait aussi son Appel au Concile!
J'eusse donné sur le champ volontiers,
De mes Prélats troc pour troc les deux tiers
Cent Facultez & d'Espagne, & de Flandre,
Si la Sorbonne eût voulu se déprendre.
Par son exemple à la file entraînez,
On ne voit plus que Prélats subornez.
Siege vacant, même on voit des Chapitres
Etre Appellans, sans aucun droit ni titres ;

Et plus encor de malotrus Bourgeois
Joindre aux Curez leur imbécile voix.
Mais ce qui plus me flate & me console ;
C'est que malgré cette sçavante Ecole,
Le plus grand nombre est de notre côté ;
Le temoignage en doit être écouté;
Public il est ; voix divine il renferme.
C'est sur cela qu'insiste fort & ferme
Le Mandement de Monsieur de Soissons.
Je l'ai porté dans toutes les Maisons ;
Et j'ai tâché de séduire le Monde
Par son beau stile, avant qu'on y réponde.
Le tout en vain: car en moins de deux mois
Double Réplique est venuë à la fois.
Un grand Docteur travaille à la troisiéme;
Mais mieux que tous je la ferai moi-même;
Car les Extraits des Evêques lointains,
Les trois quarts faux, sont l'œuvre de mes mains.
Pauvre Soissons ! c'est pourtant grand domage
Qu'il soit tombé ce triomphant Ouvrage ;
Que son Sophisme ait eté démasqué,
Quoiqu'à l'abri d'un Passage tronqué,
Et soûtenu des regles de Logique,
Dont l'art faisoit mon esperance unique.
Aussi d'écrire il étoit bien pressé :
Bien plus que lui j'y suis interessé :
Car qui ne sçait qu'en toute cette affaire,
Ce Prélat n'est qu'un Auteur honoraire ?

De mes desseins me voyant débouté,
Qu'ai-je donc fait en cette extrémité ?
Voilà la Bulle, ai-je dit, confonduë ;
De mes Prélats l'unité prétenduë
Coulée à fonds ; l'Universalité
Est désormais un mensonge éventé.
Mes Prélats morts, adieu la gratitude
Qui les joignoit à moi par habitude.
Quant à présent n'étant maître de rien,
Je ne puis plus les flater d'aucun bien.
Ainsi bientôt je m'attends & je compte
Que la plûpart sans remords, & sans honte,
Pour rendre aussi leur Temporel plus sûr,
Appelleront au Concile futur.
Au seul Régent la faute j'attribuë.
Si de la Foi son ame étoit imbuë,
De son cher Oncle il auroit sûrement
Suivi les pas, & la Bulle autrement
Auroit tourné ; mais bornant sa puissance
A bien régler la Guèrre & la Finance,
Il a voulu, trop indulgent, trop doux,
Se ménager & la chévre & les choux.
Il a laissé liberté toute entiere
De faire honneur, ou la nique au Saint Pere:
Et rêpétant toujours *je veux la paix*,
Il nous malmeine & nous trouble à jamais;
Nos Tribunaux déja les Araignées
Ont pollué par cinq ou six lignées ;
Et de Sermons avec tant d'art appris,
Pas un seul mot ne se prêche à Paris.

Philippe ſçait, ſans qu'il y remédie,
Qu'au Tribunal, comme à la Comédie,
Je ſuis contraint de donner un billet.
La cauſe il eſt que le Sexe doüillet
S'enrhume, allant en voiture bourgeoiſe;
Faire viſer ſon Abſoute à Pontoiſe.
Bref, il eſt ſûr que s'il avoit voulu,
La Bulle & moi, nous aurions prévalu.
Pour le punir & venger la déroute
De tout notre Ordre, or en ſecret écoute
Ce qu'en mon chef je trame contre lui;
Et ce deſſein n'eſt pas pris d'aujourd'hui
Je vas, je viens & je ſuis en Campagne
Depuis ſix mois, pour ſoulever l'Eſpagne
Contre la France; & bien-tôt l'on verra
Si de ce foudre il en appellera.
Traité conclu, (j'en ai ſigné la Lettre,)
Nous commençons par Philippe démettre
De ſa Régence; & de l'Eſcurial
Le feu viendra juſqu'au Palais Royal:
Puis enverrons le Maître à Pampelune;
Où ſur le champ finira ſa Fortune.
Tout cet argent, dont il ſe croit muni,
Ne tiendra pas contre un Alberoni.
Regent mettrai de notre faciende,
Selon mon cœur, & tel que le demande
L'état préſent de la Societé.
Le coup eſt proche, & très-bien concerté.
La malepeſte! un Regent trop habile
Connoît notre Art, & le rend inutile.

J'aime bien mieux un Prince peu lettré ;
Dans ſes conſeils par moi ſeul inſpiré.
A Loyola ſera toujours ſiniſtre,
Qui ſeul peut être & Regent & Miniſtre !
Rien ne pourrions apprendre à celui-ci ;
Qui connoit tout, doit nous connoitre auſſi.
Mais je lui garde une ſubtile botte !
Auſſi faut voir comme diable je trotte
Pour réuſſir ! Surpris ne ſoyez pas,
Qu'en ſommeillant m'ayez trouvé ſi las.
Si vous voulez en ſçavoir davantage,
Tous mes Papiers j'abandonne au pillage ;
Les voilà tous, prenez-les. Je les pris :
Mais ne pouvant lire dans ſes Ecrits,
Car à l'inſtant le jour alloit ſe clore,
Je le lâchai. Le Diable court encore.

FIN

FAUTES A CORRIGER

Pag. 15. lig. 2. brits. *liſez* brit. pag. 18. lig. 3. doit. *liſez* dait. pag. 24. lig. 16, qu'il *liſez* qu'ils. pag. 39. lig. 10. Que je devrins, *liſez* Quand je devrins. pag. 40. lig. 2. qu'on pût. *liſez* qu'an pût. pag. 42. lig. 13. ñ téllement. *liſez* ſi téllement. pag. 44. lig. 19. pout ça *liſez* pour ça pag. 45. lig. 5. E ça *liſez* Et ça. pag. 54. lig. 1. ni. *liſez* n'y. pag. 79. vers 23. & 24.

Vous l'a fait aller à Confèſſe,
Sans le faire aller à la Meſſe.

liſez

Vous l'a fait aller à la Meſſe,
Sans le faire aller à Confèſſe.

HISTOIRE VERITABLE.

1731.

Lorsque Monsieur de Ventimille,
Prélat au teint frais, & vermeil,
Eût fait promener par la Ville
Un certain Arrêt du Conseil,
Qui le remettoit en puissance
De déclarer les Avocats
Heretiques pour certain cas
Par eux jugé sans compétence;
Ceux-cy de leur côté voyant que l'Audiance
Etoit par tout fermée à ce sujet,
Aimerent mieux se résoudre au silence
Que reconnoître un injuste decret,
Et garderent leur éloquence
Pour un meilleur tems : en effet,
Point de nouvelle tentative
A faire, point de liberté
Pour choisir par quelle lexive
La tache d'hereticité,
Dont cette Compagnie étoit alors taxée,
Pourroit enfin être effacée.
Le premier jour de l'interdit,
Volontaire, comme on l'a dit,
Certain Précepteur de College
Qui sçavoit la Bulle en Latin,
Vint au Palais de grand matin,
A petit bruit & sans cortége.
L'intriguante Societé,
Vulgairement les Jesuites,

Tout exprès l'avoit député
Pour voir quelles seroient les suites
De cette affaire : notre Abbé
Avoit grand faim de Benefice ;
Mais par fureur & maléfice
Il falloit l'avoir mérité.
Tout doucement donc il se glisse
Dans un endroit où les Plaideurs
Attendoient qu'on ouvrít la porte ;
Il y voit gens de toute sorte,
Et pas un de nos Orateurs :
Aussitôt son zele l'emporte ;
Il écarte avec les deux bras
Ceux qu'il trouve sur son passage,
Et s'avance avec grand fracas
Vers l'endroit, où maint personnage
Donnoit à l'envi son suffrage
Au silence des Avocats.
Son cœur est plein de fiel & d'amertume,
Ses Levres blanchissent d'écume,
La rage est peinte dans ses yeux,
Et sa langue à peine articule
Quelques termes calomnieux :
A son aspect chacun recule,
Saisi d'une subite horreur ;
Ce préambule de fureur
Semble être d'un sinistre augure.
Enfin après quelque murmure,
Notre nouveau Prédicateur
Faisant grimacer sa figure,
Au hazard décoche ses traits :
Et quoi, dit-il, cet Ordre fanatique,
Parce qu'on le juge heretique,
Aura déserté le Palais ?
Arme-toi vengeance publique,
Et qu'il périsse avec éclat ;
Tu peux arracher la victoire
Des mains de ce Corps scelerat,
Qui n'a que trop terni la gloire

Et de l'Eglise & de l'Etat.
Il est tems de couper la trame
De ces complots injurieux :
Que le fer, qu'un gibet infame
Pour jamais dérobe à nos yeux
Ces monstres dont la voix reclame
D'imaginaires libertés ;
Que les os de ces révoltés
Réduits en cendre par la flame
Sur les aîles des vents soient au loing emportés:
J'ay vû cette Troupe infidelle
Lever une tête rebelle,
Et critiquer impunément
La Doctrine d'un Mandement,
Fruit de l'active vigilance
D'un Prélat sobre, modéré,
Dès sa jeunesse consacré
Aux travaux de la pénitence,
LA FARRE, SALEON, FLEURY,
HENRIAU, DE LISLE, BISSY,
TANCIN, LANGUET, LA PARISIERE,
Avec les traits d'une vive lumiere,
Touchés nos cœurs, éclairés nos Esprits,
Vous êtes l'Eglise enseignante,
Soûtenés la Foy chancelante
Par vôtre exemple, & vos Ecrits ;
La Religion désolée
Dans son besoin vous demande à grands cris
Une promte assemblée :
Venés nous montrer le venin
Qui s'est glissé dans plus d'un Livre,
Et chasser la verge à la main
L'erreur dont le public s'enyvre ;
Commandés ; c'est à nous de suivre
Vos préceptes sans examen ;
Au nom du Pontife Romain,
Tonnés, Foudroyés la cabale ;
Otés, s'il se peut, le scandale,

Que tout un Peuple tous les jours,
Cause dans un de nos Fauxbourgs
Par des neuvaines Schismatiques
Et des guérisons fantastiques.
A ces prêstiges de Satan
Opposés de puissans obstacles,
Armés contre ces faux Miracles
La colere du Vatican;
Renversés ce marbre prophâne,
Qui couvre de vils ossemens,
Sans craindre les emportemens
D'un zele que le Ciel condamne;
Sans la Bulle point de salut;
Prouvés cela, c'est vôtre but;
Montrés qu'un Appel sacrilege,
N'a pû donner le privilege
Que l'on attribuë à Páris:
Que par vous ses honneurs flétris
Désabusent la Populace,
Qui prend dans sa coupable audace
Un corps maudit pour un Trésor;
Faites-en comme du Veau d'Or;
Et qu'elle en avale la cendre,
Pour le punir de son égarement.
Sans dépit qui pourroit entendre
De tels excés? Aussi l'étonnement
Causé par cet affreux delire,
Avoit ôté, pour ainsi dire,
Et l'esprit & le sentiment;
Lorsqu'un Officier militaire
Qui se trouvoit là par hazard:
Oh! c'en est trop, je ne puis plus me taire,
Dit-il, à l'instant sa main part
Comme un éclair, & va fraper la joüe
Du téméraire babillard.
Quoi! même ta fureur se joüe
D'un Saint qui voit à son Tombeau
S'opérer tous les jours un Miracle nouveau,

Mais j'entrevois le motif qui t'anime,
Il te falloit acheter par un crime
La faveur de ceux que tu sers,
Monstre vomi par les Enfers;
Tu viens ici placer sous l'anathême
Ces genéreux Interprêtes des Loix
Qui font briller par leur retraite même
Leur attachement à nos Rois;
Et ta bouche à l'instant consacrée au blasphême
Sans nul respect pour cet auguste lieu
Avec une violence extrême
Attaque les amis de Dieu,
Pour seconder des noirs enfans d'Ignace
Les projets monstreux,
Girard infame, incesteux,
Par toy ne pouvoit-il être mis à la place
De ce Diacre vertueux.
Cela manque aux excès d'un zele inpétueux
Tel que le tien... quoi! tu souffle encore!
Sauve tes jours d'un peuple qui t'abhorre,
Prêt à vanger sur toi l'outrage fait aux Saints;
Quelque infame que fût ce genre de Martyre,
Il serviroit trop aux desseins
D'une Societé qui te meût & t'inspire:
Sors, & deux fois ne te le fais pas dire.
L'Abbé prôneur, qui lisoit dans les yeux
Des assistans enflamés de colere,
Qu'il ne faisoit bon pour lui dans ces lieux
Crut qu'en fuyant il sortiroit d'affaire;
Vers la grand-salle il porte donc ses pas,
Monsieur l'Abé, dit quelqu'un de la troupe,
Vous n'avez pas ici le vent en poupe.
Hola! rentrés, trop sale est vôtre cas,
Rien qu'un soufflet pour une telle offense;
Vous en feriés quite à trop bon marché:
Ici s'est commis le peché;
Il faut ici subir la pénitence,
De l'imposer je prends sur moi le soin.

En même tems un rude coup de poing
Dans l'estomach fait tomber en arriere
Nôtre envoyé, pâle, interdit, défaît,
Qui d'une voix tremblante se plaignoit
D'une meurtrisseure au derriere;
Il n'étoit pas au bout, pas même à la moitié;
Celui-cy dans le dos lui donne un coup de pied;
Celui-là d'une main robuste,
En le tirant déchire son manteau;
On le pousse, on le tarabuste,
On le roule sur le carreau,
Sans Rabat, Chapeau, ni Calotte,
Qui sont déja loing du corps qu'on balotte:
Pardon, s'écrîoit-il, je suis estropié,
Malgré ses cris un chacun le pelotte;
Son visage tout noir de poussiere & de crotte
Pour un autre sujet eût émû la pitié:
Mais le Peuple irrité le traite comme impie;
Et qu'importe qu'on l'estropie!
Blasphemateur, Orateur de Satan,
Qui t'a dicté ta maudite Harangue?
Tu méritois le Foüet, le Carcan,
Nous devions t'arracher la langue,
Te faire pis encore: mais nous sommes trop doux:
Rends grace à Dieu qui retient mon courroux:
Mais voyés donc cette façon de Prêtre,
Tu te rétracteras; allons, vîte à genoux,
Ou bien t'attends à périr sous nos coups.
L'Abbé voyant qu'on lui parloit en maître,
Et que d'ailleurs il n'étoit le plus fort
Eh bien, dit-il, que veut-on que je fasse
Pour éviter un plus tragique sort,
Dont votre dépit me menace:
Vous m'avés trop bien fait sentir que j'avois tort,
Et s'il ne faut que se dédire;
Sans peine à votre Arrêt on me verra souscrire.

Il faut de plus faire abjuration ;
Point de ſalut ſans cela , point de tréve.
Sur ſes genoux à l'inſtant on le léve :
J'accepte tout, dit-il , avec ſoumiſſion ,
Que le ſouffleur faſſe bien ſon office ,
Si je manque un ſeul mot,que le Ciel me puniſſe,
De tout mon cœur , oüi je vous le promets
Que dans ces lieux , je ne viendrai jamais
Pour tel deſſein ; à tort j'ai voulu mordre
Les Avocats , je reſpecte cet Ordre ,
Il penſe bien , il agit encore mieux ;
Le procedé du Prélat Vintimille
A leur égard eſt injuſte , odieux ,
Et le Conſeil eſt au ſien trop facile ;
J'abjure la Societé ,
C'eſt elle qui m'a députe
Pour faire une ſottiſe inſigne ,
Jamais elle ne fut plus digne
De la haine du genre humain ;
Je commencerai dès demain
A Saint Pâris une neuvaine ,
Et s'il faut une quarantaine ,
Je déteſte tous les abus,
Que Rome en France à répandus
Par une Bulle abominable
Qui n'a pour Pere que le Diable ,
Et qu'on nomme *Unigenitus*.
J'en appelle au future Concile ,
Dorénavant je lirai l'Evangile ,
Et veux ſoûtenir en tout lieu
Contre les mauvais Caſuites ,
Sur tout contre les Jeſuites ,
Le Dogme de l'amour de Dieu
Contre une erreur imaginaire :
Quand purement & ſimplement
Je ſouſcrivis au Formulaire ,
Je péchai très-grievement ,
Je fus un parjure, un fauſſaire ,

Et je retracte mon serment ;
C'est par une injustice énorme
Que Tancin ébloüi de l'espoir d'un chapeau,
Dans un Concile nul au fonds, & dans la forme
Fit séparer de son troupeau
Des Evêques François, le plus parfait modele;
Dès ce moment j'épouse sa querelle,
Je voüe à Troyes, Auxerre, Montpellier,
Un attachement singulier ;
Ce sont Prélats que je révere,
Aux sentimens desquels j'adhere.
Libre de toute ambition
Faisant divorce avec les injustices
Je prends la résolution
De renoncer aux Benefices;
Il n'est point d'appas si puissant,
Point de si dangereuse amorce;
La tentation vient; on la voit, on la sent,
De la vaincre on n'a pas la force ;
J'ai succombé ; d'un austere devoir
Je tâchai d'écouter la voix trop importune,
J'en vins à bout, & j'aimois à me voir
Dans le chemin de la fortune :
Puisqu'aujourd'hui vos soins officieux
M'ont enfin déssillé les yeux;
Mieux avisé je prends une autre route;
C'en est fait, & quoiqu'il m'en coûte,
Dût-on m'offrir Chapelle, Prieuré,
Canonicat, Cure, Prébende,
Jamais je n'en accepterai;
Tout est pour moi de contrebande :
Une conversion faite en si peu de tems
Charme, étonne les assistans;
Mais le souffleur plus que tout autre,
Qui déja se figure être un nouvel Apôtre
Et prétend que la meilleure part,
Au changement du Neophite
Ses nippes étoient à l'écart,

On les lui porte, & sa mine hypocrite
Trompe si bien, qu'a saint Médard
Tout le monde eût crié Miracle.
A sa retraite on ne fait plus d'obstacle,
La foule s'ouvre, on le contemple, il part,
Par politesse il marche tête nuë,
Le col panché, baissant un peu la vûë,
Et composant son manteau avec art,
Il avançoit vers la sainte Chapelle;
Quand tout à coup une frayeur nouvelle
S'empara de notre Caffard;
Croyant avoir encor un souffleur à ses trousses,
Il court: mais un gros de Laquais,
Qui faisoient sentinelle aux portes du Palais,
On lui donna bien d'autres secousses;
On l'arrête au passage, on l'épluche de près,
Son repentir ne peut être sincere,
Il a dit-on, l'aire Apostat,
Et tout à fait patibulaire.
Et pourquoi fuiroit-il d'une course légere,
Si ce n'étoit un Renégat?
Il ne sortira pas de nos mains braques nettes,
Graces à Dieu, nous ne sommes perclus.
Il fallut donc encore passer par les baguettes.
Le patient n'en pouvoit plus,
Et crioit comme un misérable;
Mais ses cris étoient superflus,
Et la livrée inexorable,
Dans son ardeur infatigable
Elle donnoit sur le dos & par tout;
Allons, du cœur, vous n'êtes pas au bout,
Monsieur L'Abbé; prenés tout le long des boutiques,
Peut-être essuirés vous quelques traits satyriques,
Mais on sera bien aise de vous voir,
Lui de passer, & brocards de pleuvoir,
N'étoit si petite Marchande

Qui de dictums ne ſçût une légende,
Et de les débiter ne ſe fit un devoir :
Or c'eſt donc vous, Monſieur le rien qui-
vaille,
Qui déclamés contre le Bienheureux,
Vous prenés mal votre champ de bataille;
Ici le ſort vous eſt malencontreux
Si pareil deſir vous travaille
A l'avenir, bourés bien votre dos,
Et le mettés s'il ſe peut a l'épreuve ;
Ou bien prenés Cuiraſſe toute neuve
De pied en cap, armé comme un Héros,
La Bulle en vous aura ſon Don Guichote,
Oſés tout ſeul la vanger des affronts,
Qu'elle reçoit partout aux environs ;
Un Armet vous ſiéra bien mieux qu'une
calotte,
Dès à préſent faites-vous Chevalier
De ſainte Marie a la Coque,
N'étant encor que Seculier,
Loyola, ce Pere équivoque,
D'une race nombreuſe aujourd'hui qui l'in-
voque
Prit un titre auſſi ſingulier.
Pendant que les lardons d'une troupe mutine
Voloient des deux côtés, un fretillant Eſſain
De poliçons faiſoient ſur ſon échine
De tems en tems pleuvoir des coups
de main.
Baffoüé, diſloqué, faiſant piteuſe mine,
Jurant tout bas, il parvint à la fin
A l'Eſcalier qui montre le chemin
De la place Dauphine :
Là les Laquais lui firent les adieux,
Aller plus loin qu'étoit il néceſſaire ?
Ils étoient las, & le ſuivoient des yeux,
Les poliçons en firent leur affaire ;
Ils le hüoient, ouvrant un large bec,

Et racontoient aux paſſans ſon hiſtoire.
Sur le Pont-neuf, encor nouvel échec
Il penſa laiſſer une machoire :
Le Grand-Thomas s'avance le premier;
Et montrant avec faſte un énorme Davier ;
Livrés le moi, dit-il, s'il alloit mordre,
Il en pourroit arriver du déſordre:
Pour prévenir de pareils accidens,
Je veux vous mettre en main toutes ſes dents :
Arrive ſur ces entrefaites
Une troupe de femmeletes
Qui bruſquement prétendent le juger:
Auſſi-tôt pour l'interroger
Les Décroteurs apportent leurs Sellettes.
Si l'on en croit un bruit, peut être menſonger,
(Je ne garantis rien) dans ce preſſant danger,
Ses Greques n'étoient pas trop nettes.
Effet aſſés commun des trances indiſcrettes,
Du moins vit-on grimacer les voiſins,
Et ſe preſſer le nez avec les mains;
Nôtre Aréopage femelle
Onc n'avoit vû d'ame ſi criminelle,
Toutes étoient d'avis, vû la proximité,
Que dans la Seine il fût jetté,
Et la Sentence alloit être ſuivie
D'une promte exécution,
Lorſque le patient ſaiſit l'occaſion
D'un embarras qui lui ſauva la vie;
Maint Caroſſe en ce lieu croiſé fort à propos
Preſſe & dérange l'Aſſemblée,
Il eſt lui-même entraîné par les flots,
Puis confondu dans la meſlée;
Pour s'en tirer, il fait d'heureux efforts,
Un Fiacre, auquel il ſe cramponne,
Avoit déja bien loin emporté ſa perſonne,
Lorſqu'on le reconnut à ſon noir juſt-aucorps,

On courre, on crie: Arrête, Fiacre, arrête,
Mais le Fiacre qui craint d'avoir caſſé la tête
A quelqu'un, rompu quelque bras,
Ou cauſé quelque autre dommage,
Comme ſouvent arrive en pareil cas,
Ne s'enfuit que plus vîte, & fait doubler le pas
A ſes deux roſſes d'attelage
Ainſi nôtre Pédant dut à ce Qui-pro-quo,
De n'avoir pas fini ſes jours dans l'eau.

LUCIFER DÉDOMAGÉ.

DOM Lucifer certain jour s'amusant,
Prit son Registre, & vit en le lisant
Que de beaucoup s'appetissoit le nombre
Des débarquans dans le séjour de l'Ombre:
Qu'est-ce, dit-il, ceci n'est pas commun?
Pour m'éclaircir, faisons venir quelqu'un.
Beelzebuth! hola! rendez moi compte,
Dit le Monarque, il faut qu'on nous affronte:
Le casuel, ce semble, ne va pas
Comme autrefois, débrouillez moi ce cas.
Je puis faillir: mais j'ai dans la caboche
Qu'il y a là quelque anguille sous roche.
C'est bien tout marbre, & le fait est certain,
Dit l'Estafier du Sire sousterrain.
De ce déchet j'ai découvert la cause,
L'Abbé Paris sous ce marbre repose,
En son vivant Diacre, ou plûtôt Lutin,
Jeûnant, priant, & travaillant sans fin
A notre perte: & mieux que tous nos Prêtres
Donnant, jettant son bien par les fenêtres
Pour secourir, aider de près, de loin,
Ceux qu'il sçavoit souffrir quelque besoin:
Ce n'est là tout, le méchant petit homme
Huoit, siffloit ce qui venoit de Rome,
N'en tenoit compte, & le traitoit d'abus
Pour peu qu'il fut contraire aux anciens Us.
Or jugez bien qu'avec conduite telle
Le drôle avoit belle & longue sequelle
De partisans, qui par tout le vantoient,
Et comme un Saint déja le réveroient,
Le déclarant, malgré notre rubrique,
Canonisé selon le Rit antique.

Car chacun d'eux voudroit que du vieux tems
On s'approchât en dépit de nos dents.
Mais le pis eſt qu'ils avoient la manie
De l'imiter, d'aller ſon train de vie ;
Par quoi le cas eſt enfin avenu
De voir regner notre ancien revenu.
Quand je le vis enfiler l'Onde noire ,
Je crus d'abord aller chanter victoire,
Ah ! pour le coup, mon petit Appellant,
A votre tour , vous voilà dévallant
Dans le manoir des gens de votre ſorte ;
Allez y , dis-je, attendre votre eſcorte.
J'en fus le ſot : voilà mon trépaſſé
Plus en honneur , plus couru qu'au paſſé.
Pour nous donner de nouvelles aubades ,
De tous côtés accourent maints malades
Le reclamant d'un cœur humble & contrit.
Qu'arrive-t'il ? Notre homme les guérit.
J'eûs beau crier : ceci n'eſt choſe ſure ,
Mes bonnes gens , mais bien pure impoſture ,
Oüi dà , neant , ſans écouter mes cris,
On court toûjours au bienheureux Paris,
Je frémiſſois qu'on lui donnât ce titre.
Pour l'en fruſtrer, j'inſpire un homme à mître
Qui par écrit aſſez mal fagotté
Voulut prouver qu'il n'en étoit dotté :
Ainſi qu'étant mort réfractaire au Saint Siege,
Point ne pouvoit avoir ce Privilége ,
Comme le jour ſe voioit clairement
Qu'étoit à charge & peſoit diablement
Au bon Prélat ce hargneux petit Diacre,
Autant du moins qu'à je ne ſcai quel fiacre
Peſoit, dit-on, certaine Anne le Franc.
Quant au Mandat, à parler net & franc,
Loin de finir cette chienne d'affaire ,
A notre honte, il fit de belle eau claire
Contre Pâris. Enfin tout ce qu'il fit ,
Ce fut pour lui d'aiguiſer l'appétit.

Car du depuis, ce fut un vrai déluge
De langoureux autour du Thaumaturge.
Par Lucifer, c'eſt mon plus grand ſerment,
Jurai-je alors, un tel aveuglement
Dure un peu trop. Il faut en fin finale,
Qu'il ceſſe, ou bien pour un diable de Bal
Je veux paſſer, & y penſant, dis-je, un peu
Ne peut-on donc mettre fin à ce jeu
Et diſſiper toute cette Canaille
Que je vois prête à nous livrer bataille.
Ah! bon j'y ſuis, & le tour eſt heureux.
Cherchons des gens qui faſſent les boiteux;
On les verra aller au Cimetiere
Clopin clopant, ſe coucher ſur la pierre,
Puis ſe lever, puis Miracle on criera,
Et l'impoſture auſſi-tôt ſe verra.
Je cherche donc. Juſte au gré de mon ame,
En mon chemin je rencontre une femme,
Nous convenons; Et ma drôleſſe part,
Tout en boitant arrive à ſaint Médard,
Vers le Tombeau pour mieux tromper la vuë,
Se fait mener par deux gens ſoûtenuë:
S'y vautre enfin, en marmottant tout haut
Je ne ſcai quoi. Que je devins penaut!
Comment cela, dit le Sire du Gouffre,
Frappant du pied ſur ſon trône de ſouffre?
Comment? Dit l'autre, â peine ce méchant
Sent-il de lui la commere approchant
Qu'il vous la tappe, & du coup l'eſtropie;
Mais de façon que la bégueule crie;
Ah! juſte Ciel! de ma dériſion
Je le ſens bien, c'eſt la punition.
Se découvrit ainſi tout le Myſtere,
Et l'on en paſſe acte devant Notaire,
Viſé, ſigné par vint-ſix garnemens,
Pour être mis parmi les monumens
Qui ſerviront à broder la legende,
Que l'on doit faire au Saint de contrebande.

Or voiant donc que je perdois mon tems
De ces côtés pour pervertir les gens ,
Que chaque jour s'écornoit notre rente,
Pour recruter nos habitans ; je tente
De voir ailleurs , & je tends mes pannaux
Chez nos amés & benis Provençaux.
A gens d'entre eux , je m'adresse & me borne,
Gens comme on sçait plus riches d'une corne,
Que ne fut onques habitans des Enfers ,
Et pour le moins d'esprits aussi pervers ,
J'en empoigne un , c'étoit homme d'élite,
Homme aux yeux doux , faisant la chatte mitte,
Menant les gens tout droit en Paradis
Par un chemin qu'on ignoroit jadis ;
Et de leur bien , ayant la complaisance
De les défaire avec beaucoup d'aisance ;
Finalement , pour achever son los ,
Grand Sectateur du tendre Molinos ,
Dès qu'il me sent , il se trémousse , il trotte
De ça , de là , poursuit maintes dévotes,
Et leur apprend si perverse oraison ,
Qu'enfin plusieurs en perdent la raison.
Du bon moment fait usage , profite ,
Et cætera , mon nouveau Proselyte :
On s'en goberge , on le met en chanson ,
D'autre entretien on n'entend dans Toulon,
Et du depuis , le libertin , l'impie ,
Plus que jamais menent joyeuse vie :
Par consequent, adieu toute vertu ;
On s'en soucie ainsi que d'un fétu
Dans ces cantons , & comme y fit la peste
Par le passé , l'on y verra de reste
Gagner ce mal , non moins contagieux,
Partant pour nous tout ira de son mieux.
Or me direz , si quelque bonne mere
Par cas fortuit vient sonder le mystere ,
Et soupçonner de mal Apôtre tel
Voire porter la chose au Criminel ?

Bon, bagatelle : à reparer l'injure
Là forceront gens de Judicature.
Plus des trois quarts dans ma manche je tiens
Vendus, livrez à tous ceux qui ſont miens,
Et ſi l'on vient crier à l'injuſtice,
J'aurai recours à quelque autre artifice.
Nous aurons ſoin de ſemer en tout lieu
Factums du goût de mon peuple de Dieu.
Pour s'en repaître, on quittera ſans peine
Saint Evremont, Bocace, la Fontaine,
Tant qu'à la fin notre bon Papelard
De ce bourbier ſortira tout Gaillard,
Et ſoûtenu de ma faveur inſigne
Reparoitra tout auſſi blanc qu'un Cigne.
Lors Directeurs voiant l'impunité,
Gardant toûjours dehors de pieté,
Pourront ſans peine s'épanoüir, s'ébattre,
Et du bon tems ſe donner comme quatre.
De ſa guéritte, on verra maint caffart
Tendre ſes lacs au ſexe trop ſimplart,
Et dextrement par oraiſon dorée
Le pervertir ſans craindre la bourée :
Puis pour complaire au beni ſenedrin,
Le Peuple ſot d'aller le même train :
Par quoi venant à mieux tourner la chance,
Nous percevrons notre ancienne pitance.
De ce beau tour, que dit Sa Majeſté,
Ah ! par ma fourche il eſt bien inventé,
Dit le Monarque, à ce coup notre Empire,
Malgré Pâris, & ceux qu'il ſcût ſéduire,
Va refleurir, pour prix de tes travaux,
Dès le moment, ſois mon garde des Sceaux.

MANDEMENT
DU DIEU MOMUS

Au sujet des Miracles de Monsieur de Pâris.

De par le Dieu Porte-Marotte,
Auteur de nos Divins projets,
NOUS, General de la Calotte,
Défendons à tous nos Sujets
De plus se porter en tumulte
Vers le saint Marcel lez Paris,
Et de continuer leur culte
Au Tombeau de Monsieur Pâris.
Non qu'à la vérité qui brille
Comme l'Astre du Firmament,
Nous opposions le Mandement
De Guillaume de Vintimille :
Les dons du Ciel, les saints octrois
Sur le Tombeau si vénérable,
Y sont en vain traitez de fable.
Nous apprenons de mille endroits
Que par un pouvoir ineffable,
Les boiteux en reviennent droits
Qu'on y voit se mouvoir, s'étendre
Le Paralytique aux abois ;
Que le Sourd répond à la voix
Du Muet qui se fait entendre.
De tant de merveilles témoin,
Le Peuple qui perce trop loin,
Sous la Tombe est prêt à descendre ;
Et de ce Bienheureux proscrit,

Il ose croire que la cendre
S'y mêle au Sang de Jesus-Christ.
Mais sur quoi que ce bruit se fonde,
Quelques faits que l'on puisse voir,
Ne souffrons point qu'aucun pouvoir
Change ainsi la face du Monde.
Laissons ce Monde tel qu'il est,
Que la sagesse en soit bannie;
Notre principal intérêt
Est d'en déranger l'harmonie.
Si sur de simples vœux conçûs,
On obtient tout ce qu'on desire,
Et si la foy prend le dessus,
Que devient alors notre Empire?
Que dis-je dans un cas pareil,
L'inquiétude n'est plus vaine.
Que seroit-ce si le Conseil
Y venoit faire une neuvaine?
S'il rendoit un culte sacré
Aux lieux où tout le Peuple vole,
Et qu'il en revînt éclairé
Sur tant de devoir qu'il immole?
S'il ne croyoit plus que ces lieux
N'enferment qu'un vain simulacre,
Et que la main de ce saint Diacre
Otât l'écaille de ses yeux?
Si la Cour, cette basse esclave,
Qui rampe à replis tortueux,
Abjuroit Rome & son Conclave?
Si Dantin devenoit plus brave,
Et Chauvelin plus vertueux?
Si la Carignan interdite
Par quelque miracle nouveau,
Sentoit travailler son cerveau,
Et cessoit d'être une hypocrite?
Si la foy, la crédulité,
Rompoient ce mur d'iniquité,
Qui n'a que trop duré peut-être

Entre les Sujets & le Maître
Elevé par d'indignes mains ?
Et que le dernier des Romains,
Pucelle dans sa noble audace
Parmi les flots tumultueux
Des flateurs, des valets en place,
Parlant à LOUIS face à face,
Brisat son cœur né vertueux
Dans la honte qui le talonne ?
Si pleine d'un espoir plus cher
Que celui que la faveur donne,
La Carcasse de la Sorbonne
Reprenoit & muscles & chair,
Retrouvoit ses traits de lumiere,
Sa gloire, sa beauté premiere,
Dans les visites du saint lieu,
Et pour tout dire avec franchise,
Si les Oracles de l'Eglise,
Les Evêques croyoient un Dieu,
S'ils s'effrayoient moins du Martyre;
Alors plus de traits de satyre,
Plus de brevets, même au sourire
Il faudroit dire un long adieu
Au libertinage, au martire,
Nul intervalle, nul milieu;
Bientôt tomberoit le délire,
Source d'erreurs & d'attentats,
Par qui fleurissent nos Etats.
Craignons l'éclat de ces Miracles,
Qui sur la foy de tant d'Oracles
Nous prouvent trop les véritez
Qui n'annoncent qu'austeritez :
Non qu'à l'ame peu penetrée
De maux, d'accidens dangereux,
Nous prétendions fermer l'entrée
De la tombe du Bienheureux;
Notre intention n'est pas telle;
Et si de la foy dans Fleury

Il reſte encore quelque étincelle,
Que dans l'eſpoir d'être guéri
Il y porte ſon hydrocelle,
S'il veut en leſſe, ſur ſes pas,
Même y mener la Cour entiere,
Bourbon ne refuſera pas
De fermer cette marche altiere :
Il y peut recouvrer ſon œil
Par la ferveur de la Priere.
Mais ſi la vertu du cercueil
Tout entier l'ouvre à la lumiere,
Que ce ne ſoit pas à demi,
Qu'il obſerve ſon ennemi :
Que par lui, dans ſa juſte haine
Le Parlement ſoit ſecondé,
Et s'il ſe peut qu'il n'en revienne
Qu'avec l'ame du grand Condé.
AINSI vû le Requiſitoire
Mis ſous nos yeux tout fraîchement,
Par les Suppots du Régiment
Intéreſſez à notre gloire,
VOULONS que notre Mandement
Ainſi qu'au Temple de Mémoire,
Dans le Temple du Dieu Momus,
Soit mis au rang des *Oremus*.
FAIT le jour même où dans les tranſes
De tous les Ordres de l'Etat,
LOUIS, de ſon premier Sénat
A rejetté les Remontrances,
Où trop abuſé ſur ſes droits
Par ſurpriſe, ou ſourdes meſures,
Avec des intentions pures,
Il renverſe toutes les Loix.

NE gardant du paſſé qu'un leger ſouvenir,
Eblouï du preſent ſans percer l'avenir,
Au grand art de régner décrépit & novice,
Puniſſant la vertu, récompenſant le vice,
Malgré ſa tête altiere accablé de ſon rang,
Fourbe dans le petit, & dupe dans le grand,
On connoît à ſes traits, ſans même qu'on le nomme,
Le Maître de la France, & le valet de Rome.

Etat de la France en 1731.

L'Eſpagnol trompé nous maudit,
L'Anglois ruſé ſe dédit,
L'Empereur par-tout envahit,
Le Pape en furieux interdit,
L'Archevêque a bon appetit;
Dagueſſeau pour & contre écrit,
Chauvelin a tout le crédit,
L'inutile Orry déperit;
Le Magiſtrat tonne & foiblit,
Le Guerrier fainéant vieillit;
Le ſeul Financier s'enrichit,
Le Peuple languiſſant gémit;
Le Royaume accablé périt,
Le benin Cardinal ſourit,

GATHÉCHISME

EN VERS

SELON LA MORALE PRATIQUE

DES JESUITES,

Avec une Ode & deux Prophéties où l'on peut voir les ſources du Moliniſme, & la chûte prochaine de ſes puiſſans protecteurs.

AVIS.

QUand cet Ouvrage m'eſt tombé par hazard entre les mains, il étoit augmenté d'une Préface très-curieuſe, mais que j'ai crû devoir ſupprimer pour des circonſtances qui ne ſubſiſtent plus ; les Vers ſuivans y étoient merveilleuſement bien inſé-

res ; & s'ils paroissent ici comme hors de place , qu'on ne l'impute qu'à moi qui n'ai pas voulu priver le Public de voir en si peu de mots le motif des poursuites Jesuitiques contre tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sçavant dans tout le Royaume de France.

Juste reproche fait à la Société.

Par quel ordre faut-il qu'aux deux bouts de la terre
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persecuter ?

Alex. de Racine Tragedie.

RIMES

Pour servir de Preface.

1. En Escobar terre fertile,
2. En Augustin toûjours stérile,
3. Troupe écoliere de Virgile,
4. A tout erreur toûjours docile,
5. Pour peu qu'elle paroisse utile,
6. Et qui la répand comme une huile
7. Pour graisser le saint Evangile.
8. Chef doré sur un corps habile,
9. Membres d'enfer aux pieds d'argile,
10. Colosse aux dents de Crocodile,
11. Que la populace imbécile
12. Redoute comme un autre Achile,
13. Et qui craint cependant mon stile;

---

1. Les Jesuites ont presque tous les mêmes maximes.

2. La grace de S. Augustin est hérésie chez eux.

3. Leur morale est pire que celle des Payens.

4. & 5. Ils sont tout à tout quand ils trouvent leur compte.

6. & 7. Ils prétendent que les péchez s'expient aujourd'hui sans aucune peine.

8. & 9. L'orgueil & les richesses font comparer la Société à la statuë que Nabuchodonosor vit en songe; & les exils ausquels cette Compagnie est accoûtumée, montre qu'elle ne subsistera pas longtems.

10. 11. & 12. Que de victimes ont été immolées, & le sont toûjours à la rage de ce Corps!

13. Assûrément on me croira, puisque je

14. Bête aussi nombreuse que vile,
15. Dragon extrêmement agile,
16. Tantôt volant, tantôt reptile,
17. Dont le venin plus noir que bile,
18. Infecte la Cour & la Ville.
19. A tout bien engeance inutile,
20. Patronne du sexe fragile,
21. Des pécheurs avocate habile,
22. A tous méchans douce & facile,
23. Contre les bons toûjours subtile,
24. Dont le royal couteau s'afile
25. Pour couper quand la Parque file,
26. A qui tout moyen est facile.

---

prouve tout, ou que je n'avance rien qui ne soit public.

14. Les Jesuites sont répandus partout, aussi tout est corrompu.

15. & 16. Ils sont infatiguables pour leurs intérêts. Que de soumissions pour gagner les Grands! Que de hauteur pour intimider leurs ennemis cachez! Que de cruauté pour détruire ceux qui se le déclarent!

17. & 18. Qui ne sont pas les mauvais effets de la morale & de la politique des Jesuites.

19. 20. & 21. Ils favorisent tous ces crimes jusqu'à dire que Suzanne se pouvoit abandonner sans pécher, au moyen d'une restriction mentale.

22. Jurer, mentir, tuer, violer, idolâtrer, ce n'est pas un grand mal selon eux.

23. Que de crimes sur la Doctrine & les mœurs, les Jesuites n'ont-ils pas faussement imposé à ce qu'il y a jamais eu de plus saint & de plus lumineux dans l'Eglise?

24. & 25. C'est une maxime des Jesuites qu'on peut tuer les Rois qui vexent le peuple.

27. Pour rejetter l'Eglise tranquile
28. Parmi les écueils de Sicile,
29. De Reine la voilà servile,
30. Si l'on ne t'écrase, ou t'exile.

---

26. 27. & 28. Il faut périr par les mains de la Société, ou abandonner la vérité.

29. & 30. Il ne tient pas à la Société que l'Eglise ne perde le titre d'Epouse de Jesus-Christ, pour être appellée desormais la servante des Molinistes, c'est-à-dire en bon François, l'esclave de toutes les erreurs.

METHODE

Pour devenir en peu de tems bon Jesuite.

Le Jesuite à gros bonnet à son Eleve.

INSTRUCTION.

LA compagnie éleveras
Jusqu'aux cieux impudemment. *a*
De foy ses Dogmes tu feras,
Et prêcheras à tout moment : *b*
Par son canal tu te rendras

---

a Un seul de la societé terrasse quelquefois plus d'ennemis qu'une armée entiere ; image du premier siecle. *Prolog. horosc. Soc. p.* 410.

b Selon les Jesuites ne pas croire la Grace de Molina, c'est être heretique.

Du saint Esprit le truchement. c
Aux Saints Peres préféreras
La force du raisonnement. d
Sans scrupule tu parleras
Contre les Sages fortement. e
Et pour Jansenistes prendras
Tout homme qui vit saintement.
Sa Doctrine condamneras
Dans l'un & l'autre Testament.
Chicanne en tout lui chercheras;
Et s'il te semble trop sçavant,
Un tel homme tu haïras
Et sa Doctrine également.
Par-tout tu le décrieras
Par écrit & verbalement;
Et bravé tu le poursuivras
Jusqu'a mort inclusivement. f
Nulle violence épargneras
Pour dominer absolument :
En Moliniste ainsi perdras
Qui nous fait tête éfrontément. g
Quand envahir tu souhaiteras
Quelque commode logement
Le Jansenisme imputeras, h

---

c Dans la Societé, on ne lit la Sainte Ecriture qu'avec les Commentaires des Auteurs Jesuites.

d Le systéme de la Grace n'a été inventé que pour faire tomber celui de saint Augustin.

e L'expérience ne le prouve que trop avec ce qui suit.

f Le Cardinal de Tournon.

g Destruction du Port Royal, & de l'Abbaïe de saint Cyran.

h Les Jesuites firent passer pour Jansenisme

C'eſt un moïen très-pertinent :
L'Egliſe en trouble tu mettras
Sans crainte, ni retardement.
Dès-lors que pour nous tu verras
Du profit dans ce moment, *i*
Auprès des Grands t'intrigueras *k*
Par ce motif préciſément.
Dans les familles entreras
Pour médire ſecretement. *l*
Aux Miſſions t'adonneras
Par cupidité ſimplement.
Dans la Chine tu brûleras
A Confucius de l'Encens :
Et par-tout te conformeras
Au culte, goût, mode des gens.
Tous les crimes excuſeras
Que l'on commet en ignorant, *m*
Puiſque Dieu l'on n'offenſe pas
Sans y penſer diſtinctement.
De la Grace te moqueras *n*
En étant maître abſolument.
Pape infaillible tu diras,

Monſieur de Blondonville pour attraper ſa maiſon.

i A quels autres qu'aux Jeſuites peut-on imputer les malheurs que l'Egliſe ſouffre depuis plus de 70 ans ?

k Quelle fureur pour obtenir le Confeſſional des grands Seigneurs & des Rois ?

l Le public ſçait ſi en cela j'en impoſe aux Jeſuites.

m Sanchez, œuvres morales, t. 1. ch. 16. n. 21. p. 27.

n Les Jeſuites prétendent que la Grace eſt duë à tous & en tout tems, & qu'elle nous eſt ſoumiſe.

Mais ne le croiras nullement. *o*
Son pouvoir peu tu redouteras
De nos dogmes s'il n'eſt content. *p*
Ainſi de lui te joüeras
Dans un fâcheux évenement.
Et par-là ſes decrets rendras
Abuſifs immanquablement :
Les paſſions tu flateras, *q*
Pour devenir ſeul confident :
Vertus chrétiennes proſcriras ;
Du ſeul dehors te contentant. *r*
La Pénitence aboliras,
Cet exercice eſt trop gênant.
Quand un cœur attrit tu verras,
Croit qu'il eſt contrit pleinement.
Et dans aucun n'exigeras *s*
Un amour même commençant.

---

o Le Pape donnant une Bulle contre les Jeſuites n'eſt pas infaillible; mais ſeulement quand il la donne en leur faveur. Qui ne ſçait, par exemple, que Clement VIII. & Paul V. voulant donner une déciſion contre la Doctrine de Molina, le Général Claude Aquaviva leur fit craindre le ſoulevement de pluſieurs milliers de Jeſuites ?

p Conduite qu'ils y ont tenu envers le Pape ſur la condamnation des Rits Chinois.

q Liſez le P. Em. San. touchant le jeûne, nom. 9. pag. 338.

r Pour obeir aux préceptes de l'Egliſe, la dévotion extérieure ſuffit : Conin. 3.part. queſt. 83. art. 6. n. 301.

s Dicaſtille dit après Suarez, que la pénitence ne laiſſe pas d'être telle, que le Sacrement la requiert, bien qu'elle ne ſoit impoſée que par maniere de conſeil, tract. 8. de la pénitence, nom. 78. & Filutius permet de

Car l'éffroi des hommes ingrats *t*
A l'amour eſt équivalent :
Faiſant ainſi, pratiqueras
Comme il faut les Commandemens.
Nos Autheurs étudieras,
Je te le cite expreſſément.

PRATIQUES JESUITQIUES ſur le Decalogue.

1 UN ſeul Dieu tu adoreras;
Et aimeras parfaitement.

C'eſt à dire tu adoreras
Du bout des levres ſeulement;
Car en Chrétien le prieras,
Sans y penſer abſolument.
Gobat, *u* & Bauni, *x* tu liras
Pour m'en croire plus aiſément :
Ton Dieu plus que tout aimeras,
Prend garde à ce Commandement.
Avec Sirmon ne l'entendras
Comme on fait litteralement :
Car ſelon lui ne haïr pas,
C'eſt aimer très-ſuffiſamment :
De cela tu te ſouviendras,
Ce dogme importe extrêmement,
Pour le tirer de l'embarras

---

renvoïer en Purgatoire, tom. 1. des queſt. moral. tract. 6. chap. 9. n. 213. page 159.

t La douleur naturelle ſuffit pour une bonne confeſſion. Tilut. tom. 1. 7. art. 6. traité 153. & 154.

u Gobat. tom. 1. tit. 5. nom. 842.

x Bauni en ſa ſomme, chap. 23. p. 355. de la ſixiéme édition.

D'aimer ton Dieu chrétiennement,
Ce joug trop dur secouëras *y*
Parce que le Sauveur mourant
En dispensa les Scélerats:
Et toi, mon fils, par consequent,
Les seuls Juifs ainsi laisseras
Aimer comme les vrais enfans.
Et Dieu content de toi croiras
Aïant la crainte des méchans.

2 Dieu en vain tu ne jureras,
Ni autre chose pareillement.

Mais blasphêmes vomir pourras, *z*
De notre Langue l'ornement.
Pere Baune consulteras,
Et Sanchez principalement: *a*
Juremens même éviteras
En suprimant J finement:
Car pour *juro uro* diras, *b*
Le secret est assez plaisant.

3 Le Dimanche tu garderas *c*
En servant Dieu dévotement.

Se raporte à Messe ouïras
Dans les jours de commandement.

---

y Cela est encore tiré du P. Sirmond au même endroit.

z Bonacina cité par Bauni en sa Som. c. *6.* p. *66.*

a Sanchez liv. 3. chap. 2. n. 23.

b Sanchez au même endroit, nom. 15. 19. & 2*6*.

c Les actions les plus criminelles n'empêchent pas l'observation du saint Dimanche. Titul. t. 2. tit. 28. n. 141.

4 Pere & mere honoreras,
Afin que tu vive longuement.

Leur mort pourtant désireras
Pour avoir leur bien promtement.
Et toi-même les tueras, *d*
Si tu crains d'eux ce traitement:
Cette Leçon tu tireras
De Lessius homme sçavant.

5 Homicide point ne feras
De fait, ni volontairement.

Pour celui-ci nos Molinas *e*
Le démentent formellement:
Ainsi l'Evangile sçauras
Faillir ici l'égérement:
Un homme tu défieras,
Pour une Pomme seulement;
Quand l'honneur sauver ne pouras
Qu'en le tuant cruellement.
Jusqu'aux Rois . . . . même étendras *f*
Cette Doctrine impunément.

6 Luxurieux point ne feras
De corps ni de consentement.

---

d Lessius du droit & de la justice, liv. chap. 9. doute 8.

e Si l'on ne peut sauver son honneur qu'en tuant, cela est permis. Filut. t. 2. n. 29. chap. 8. n. 147. & Lessius avoüe que c'est la Doctrine de tous les Jesuites, liv. 2. chap. 9. n. 76.

f Mariana dans son livre brûlé par la main du Boureau le 8. Juin 1710, liv. 1, ch. 6.

La négative tient Dugras
Aussi comme un Sanchez prudent.
Desirs impurs ne formeras
Que conditionnellement. g
Avec ce mot souhaiter pourras
Des vrais maris le doux moment.
Du reste tu leur permettras
Tous regards, tous attouchemens :
Aucun viellard ne souffriras
Convoiter impudiquement :
Mais au sexe conseilleras
De se livrer sans compliment. h
Suzane fit trop de fracas,
Son heroïsme est imprudent.

7 Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras : voici comment.

Cet ordre dur adouciras
Par un sage ménagement,
Quand chose à toi dûë croïras,
Prend-là par vol adroitement. i
Et du Juge tu te riras,
Niant le fait avec serment,

8 Faux témoignage ne diras,
Ni mentiras aucunement.

Sur ce precepte tu tiendras
L'équivoque fidellement.
Ainsi menteur point ne seras,

---

g Sanchez l. 1. de sa morale. c. 2. p. 9. col. 2. n. 34.

h Corneille de la Priere, sur le chap. 13. de Daniel, verset 22. & 23.

i Filutius tom. 2. tit. 31. chap. 10. du vol. n. 253. p. 444.

Ni faux témoin pareillement.
Le Pere Sanchez tu liras, k
Pour équivoquer lestement.

9 L'œuvre de chair ne desireras
Qu'en mariage seulement.

Sur luxurieux point ne feras,
Je t'ai fait voir mon sentiment:
Ici pourtant tu connoîtras
Que tel desir n'est pas méchant: l
Et nul scrupule te feras,
De le reïtérer souvent.

10 Les biens d'autrui ne convoiteras
Pour les avoir injustement.

Il se trouve pourtant des cas
Où l'on le peut honnêtement.
Des Jansenistes médiras,
Pour les apauvrir saintement:
Et quand leur bien posséderas,
Crois qu'ils sont à toi justement. m
Tout Benefice envieras,

---

k Sanchez liv. 3. n. 15. 19. & 26.

l Comme il est permis de désirer le plaisir conjugal, pourvu que ce ne soit qu'en supposant qu'on est marié légitimement, aussi n'est-il pas défendu de se plaire dans la pensée qu'on l'est effectivement, bien que l'on soit Prêtre & Religieux. Filut. t. 2. quest. moral. trait. 21. chap. 8. n. 299. p. 35.

m Lisez le R. P. Hay, célebre Benedictin d'Allemagne, & Hidelphonse, St. Thomas, celebre Dominicain, mort en odeur de sainteté, dans son Evêché de Malaga en Espagne: son livre est intitulé le Théâtre Jesuitique.

Et poursuivras incessamment.
Puissances tu ménageras, *n*
Pour en avoir abondamment.
Ainsi tu nous enrichiras,
Et te rendras homme important.

LES COMMANDEMENS
DE L'EGLISE.

Facilités par la Morale des Jesuites.

1 LE Dimanche Messe oüiras,
Et Fêtes de commandement.

A ce Precepte obéiras,
En regardant lascivement,
Dans Pere la Croix trouveras (*o*)
Ce Catholique document.
Un autre encor que tu suivras,
Qui n'est pas moins accommodant *p*
Deux moitié de Messes entendras,
Toutes les deux en méme tems.
De deux une composeras,
Sans aucun inconvénient.

---

n Par quelle voie les Jesuites, qui sont les derniers venus dans l'Eglise, ont-ils pú fonder tant des Maisons aux dépens du tiers & du quart, sinon par leurs intrigues, leurs chicanes & le desir de s'agrandir à la façon des gens du monde : aussi quel abus ne font-ils pas de leur fortune ?

o La Croix dans son Commentaire sur Basensa, tom. 2. l. 3. part. 1. nomb. *636*. pag. 371.

p Bauni, traité *6*. quest. *9*. pag. 312.

2 Tous tes pechez confefferas,
A tout le moins une fois l'an.

Mais cet ordre rencontreras,
Dans Efcobar différemment. *q*
Où le mot (tout) ne fe prend pas,
Sinon matériellement.

3 Ton Créateur recevras,
Au moins à Pâques humblement.

A ceci tu fatisferas,
En facrilege communiant;
De cela tu t'affûreras,
Sur Humbert & Precipian. *r*
Habitude ne quitteras,
En t'approchant du Sacrement. *f*
Abfolution tu recevras,
Ayant le cœur encor fumant. *t*
Des paffions que tu viendras
De contenter brutalement;
Avec cela ne manqueras
De te confeffer fréquemment;
Même obligé point ne feras
Au plus leger amendement.

4 Les Fêtes tu fanctifieras,
Qui te font de commandement.

---

q Efcobar, tit. 7. Examen 4. n. 118. p. 818.

r Thefes foûtenuës à Louvain, le 21. Avril 1648.

f Il faut abfoudre une femme qui a chez elle un ami avec qui elle péche fouvent : fi elle a quelque raifon de le retenir, ou fi elle ne le peut congedier honnêtement. Bauni Theol. Mor. tr. 4. penit. queft. 14. p. 94.

t Abus en la fomme, ch. 14. p. 317.

Mais l'Ecriture ne liras,
La Compagnie te le défends. *u*
Le tems néanmoins rempliras,
De prophanes amusemens. *x*
Les Fêtes même éluderas. *y*
Sortant des lieux expressément.

5 Quatre tems, Vigiles jeûneras,
Et le Carême entierement.

Mais néanmoins observeras,
Que s'il venoit par accident,
Que quelques hommes scelerats,
Se fussent lassez en péchant;
Alors ce precepte n'est pas *z*
Dans la rigueur pour telles gens.

6 Vendredi chair ne mangeras,
Ni le Samedi mêmement.

Mais quand d'hazard tu logeras
Chez infidele chair mangeant;
Alors ta foy simuleras,
D'un mal d'estomach te plaignant,
Et comme lui tu mangeras, *a*
Crainte de mauvais traitement.

---

u Abus que les Jesuites font de la 82e proposition condamnée.

x La Chasse & la Pêche ne me semblent pas deffenduës les jours de Fête, quand on ne s'y exerce que pour se divertir. Filut. tr. 27. sur le 3. Commandement du Decalogue. ch. 10. n. 174.

y Filut. tr. 27. ch. 7. n. 110.

z Filut. tr. 27. ch. 6. n. 123. p. 189.

a Filut. tom. 2. tr. 22. ch. 3. n. 83.

LE MOLINISME DEVOILÉ.

ODE.

D'Où vient le feu qui m'anime
Au combat contre l'erreur?
Des douceurs du Molinisme
J'ay plus que jamais d'horreur.
Est-ce l'esprit de Satyre
Qui me met d'humeur d'écrire,
Sans entendre la raison?
Non: Mais la charité même, *b*
Qui ne peut voir ce qu'elle aime,
Se nourrit d'un vrai poison.

La Probabilité.

De ton Sein, doux Molinisme,
Sort le Dogme gracieux,
Par qui le Christianisme
N'a plus rien de rigoureux.
Tu te charges de nos dettes;
Tu réformes les Préceptes
Positifs & naturels;
En deux sens tu les partages,
Puis tu dis sur les sufrages,
S'ils sont vuides ou réels. *c*

---

b Dessein de l'Ode.

c Il est permis de suivre l'opinion la moins probable, quoiqu'elle soit la moins sûre. C'est l'opinion commune des nouveaux auteurs. Filut. quest. moral. tr. 21. ch. 4. n. 128. Ainsi les veritez sont réduites en opinions par les Jesüites; donc un seul, comme un Baum, un Escobar, & autres de cette trempe, peut faire une verité de sa fausse opinion.

La Science moyenne.

Tels que les fils de la Terre, *d*
Qui triompherent des Dieux,
Fier, tu descens de leur Sphere
Chargé du Tresor des Cieux;
A present nos destinées,
Se trouvent abandonnées
Au libre arbitre de tous;
Dieu les voit pat conjecture,
Encore ta bonté pure, *e*
Lui laisse ce droit sur nous.

La Grace suffisante.

A combien d'autres mysteres
Sommes-nous initiez,
Depuis que par tes lumieres,
Les Cieux sont humiliez? *f*
Du Sauveur & de la Grace
Ton systême prend la place,
Sans eux se sauve qui veut.
Tu détruis dans l'Evangile,
La Loi févere & sterile,
Qui nous dit *Sauve qui peut.* *g*

---

d Les Titans.

e En effet, le Molinisme pouvoit aussi-bien dépouiller Dieu du droit de prévoir notre sort, que de celui d'être auteur du sort des Elûs.

f La Grace est un miracle dont le Seigneur ne nous a révelé par Saint Paul, après J. C. que ce qu'il lui a plû. Quelle humiliation pour Dieu même: si Molina & ses Disciples ont découvert malgé Dieu, les desseins qu'il a renfermé dans ses trésors éternels.

g Ce qui est dit des moyens du Salut, se doit par consequent entendre de la fin

L'Equilibre.

Faiſeur des plus grands Miracles,
Sans toi, l'Homme eſt toûjours fort,
Il peut, malgré tous obſtacles,
Sûrement venir au port.
Il n'eſt Démon, ni Délices,
Il n'eſt Paſſions, ni Vices
Qui l'en puiſſe éloigner;
Car ta Grace qui l'eſcorte, *h*
Toûjours lui prête main forte,
Quand il daigne l'employer.

Le Péché Philoſophique.

Par toi la craſſe ignorante
De notre premier devoir,
Eſt de l'état d'innocence
Un très-fidele miroir.
Dans une chair miſerable,
Ne craignant ni Dieu ni Diable,
Tout le mal qu'on fait n'eſt rien,
Parce que le franc arbitre, *i*
N'eſt pas coupable à bon titre,
S'il ne voit clair dans le bien.

---

h Les Jeſuites enſeignent ſi hautement cette folie, qu'il eſt inutile de citer leurs Auteurs.

i Amiens, tom. 3. diſpute 17. ſect. 9. n. 172. page 249.

LA MORALE DES JESUITES,

De la frequente Communion.

POur la celeste Patrie
Tes sentiers sont toùjours droits,
En vain Arnaud les décrie, *k*
N'y voyant jamais de Croix.
La Femme qui se déborde, *l*
L'Homme de sac & de corde, *m*
Par ton art sont bons Chrétiens,
Et sans cesse tu boulange *n*
L'adorable pain des Anges,
Pour les Hommes & les Chiens.

k L'unique raison qui a porté le fameux Docteur de Sorbonne, Arnaud du nom, à compiler tous les Casuites Jesuites, a été de prouver plus clair que le jour, que leur morale est toute corrompuë, puisqu'elle nous mene à Dieu par un chemin diamétralement opposé à celui que J. C. nous a frayé.

l La femme qui sçait les mauvais effets de ses parures, ne péche pourtant pas en se parant, & se montrant ainsi. Bauni en sa somme page 1094. elle peut même voler de l'argent à son mari pour joüer aux cartes. Escobar du larcin, premier traité, nomb. 13.

m Un homme vous a volé 6. Ducats, vous pouvez le tuer, bien qu'il s'enfuye. Molina, t. 4. tr. 3. dispute 16. doute 6.

n L'on peut communier d'abord après la Confession, bien qu'un peu auparavant on soit tombé dans un péché d'impureté. Filut. t. 1. de ses quest. moral. trait. 4. ch. 8. n. 224. page 94.

ABUS,

Que le Molinisme fait de la Bulle *Unigenitus*.

TU nous fais par privilege,
Des loix de tes visions,
Et des erreurs de College,
Autant de Religions; *o*
Tu suprimes l'Ecriture,
Tu fais primer la nature
Sur les dons du Créateur;
Disons plus, tu veux que Rome
Te laisse adorer un homme,
De la Chine l'Imposteur. *p*

En quel sens l'Eglise est toute Moliniste.

Du tems de l'Arianisme,
L'Univers fut tout surpris,
De se voir par un sophisme,
Dans cette heresie pris, *q*
Aujourd'huy, nul ne s'étonne,
Que le monde te couronne,

---

o Religion du Christianisme, Religion des Passions, Religion du Pyronisme, Religion du Paganisme, & pour tout dire en un mot, derision de la vraie Religion.

p Mépris que les Jesuites font de la Bulle qui condamne les rits qu'ils ont établis ou suivis dans la Chine; d'où il suit que ces Mrs. ne croient pas le Pape infaillible, quand il condame leurs impietés & leurs dereglemens.

q St. Jerôme, Dialogue contre les Lucifer.

Puiſqu'aux crimes tu conſens ; r
Et s'il eſt la vraïe Egliſe,
Ouy, tu l'as toute ſoumiſe,
Mais c'eſt par la loy des ſens.

Fruit du ſyſtême Molinien.

Rapellons ce beau ſyſtême,
Pour voir quel en eſt le fruit,
C'eſt que n'aimant que ſoy-même,
L'Homme vit ſans Jeſus-Chriſt.
Or, tels ſont nos Moliniſtes,
Sans Foy, ſans Loy, toûjours triſtes,
Du bien que la Grace fait ;
Toûjours vifs à le pourſuivre,
Chacun met à le détruire
Ses forces & tout ce qu'il ſçait ;
Mais enfin, cette cabale
Perira par ſon ſcandale, ſ
Bon Lecteur, ſois ſatisfait.

---

r Toute la morale des Jeſuites n'eſt qu'une apologie des maximes du ſiécle.

ſ L'on pourroit croire que je fais ici le Prophete, non : je ne parle que d'après Sainte Hildegarde, ſi fameuſe par ſes écrits ; & voici ce qu'elle a dit de la Société, ſelon l'application du vénérable & Reverendiſſime Seigneur Dona Jerôme de Lanuſa, de l'Ordre de Saint Dominique, premierement Evêque d'Albaraſin, & enſuite de Balbaſtro, mort en odeur de ſainteté.

Je ne raporterai que la fin de cette Prophétie qui eſt aſſez longue.

LE Peuple leur criera : Souvenez-vous que vous ne pratiquiez aucun bien, que vous faisiez les pauvres & que vous étiez riche ; les simples, & que vous étiez puissans ; que vous étiez des dévots flateurs, de saints hypocrites, des mandians superbes, des supplians éfrontez, des Docteurs légers & inconstans, d'humbles orgüeilleux, de pieux endurcis sur les nécessitez des autres ; de doux Calomniateurs, de pacifiques persécuteurs, des amateurs du monde, des ambitieux d'honneur, des vendeurs d'indulgences, des Confesseurs à gage, des gens qui disposent toutes choses a leur commodité ; qui aimoient leurs aises & la bonne chere, qui achettoient sans cesse des maisons, & qui travailloient toûjours à les élever : desorte que ne pouvant monter plus haut, vous étiez tombez comme Simon le Magicien, dont Dieu brisa les os, & qu'il frapa d'une plaïe mortelle à la priere des Apôtres.

C'est ainsi que votre Ordre sera détruit à cause de vos séductions & de votre malice ; allez Docteurs de péchez & de désordres, Peres de corruption, enfans de l'iniquité, nous ne voulons plus suivre votre conduite, ni écouter vos maximes.

Voici une autre Prophéte qui n'a pas besoin d'application, puisqu'elle nomme expressément les Jesuites ; elle est tirée des Annales d'Irlande par Jacques Varæus, & réimprimée à Dublin en 1705.

Il y a, dit Georges Brouve, Archevêque de Dublin, une nouvelle Fraternité qui s'appelle Jesuites ; ils séduiront les hommes ; ils vivent la plûpart comme des Scribes & des Pharisiens ; ils tâcheront d'abolir la verité, & en viendront presque à bout. Ces sortes de gens se tourneront en plusieurs formes : avec

les Payens, ils seront Payens; Athées avec les Athées; Juifs avec les Juifs; avec les Réformateurs, ils seront réformez, pour connoître vos intentions, vos desseins, vos cœurs, & vous engager à devenir enfin semblables à l'insensé qui dit dans son cœur: *il n'y a point de Dieu.* Ces gens seront répandus dans toute la terre; ils seront admis dans les Conseils des Princes qui n'en seront pas plus sages; ils les enchanteront jusques à la révélation de leurs cœurs & de leurs secrets les plus cachez, sans que les Princes s'en apperçoivent; mais voici ce qui arrivera à cette Societé, pour avoir abandonné la Loi de Dieu & son Evangile, & pour leurs connivances aux pechez des Rois & des Peuples. Dieu à la fin, pour justifier sa Loy, retranchera cette Societé par les mains mêmes de ceux qui l'ont la plus soûtenuë, & se sont servi d'elle: desorte qu'a la fin, ils deviendront odieux à toutes les Nations: ils seront de pire condition que les Juifs; ils n'auront pas de place fixe sur la terre; & pour lors un Juif aura plus de faveur qu'un Jesuite.

Je finis par la fameuse conclusion de la Faculté de Paris, du premier Decembre 1554. dont voici les propres termes. *Cette Societé est dangereuse en ce qui regarde la foy; uniquement pour la paix & le repos de l'Eglise*, elle tend *à renverser la Religion Monastique, & semble plûtôt née pour scandaliser les fideles, que pour les édifier.*

REMARQUE.

CEs grands personnages croyoient toutes ces choses quand ils ne faisoient que les prévoir; seroit-il possible que nous refusassions d'y ajoûter foy, maintenant qu'elles nous crevent les yeux.

Très-Réverends Peres Jesuites,
Dont l'on chante par tout les vertus ; les mérites ,
Un de vos anciens autrefois fut pendu ,
Pour avoir trop de vertus.

Pere Girard pour avoir le cœur tendre
On le brûle aujourd'hui pour avoir de la cendre
Un de Pendu , un de brûlé ,
Lequel d'entre vous tous doit donc être broyé ,

Sans manquer au respect que l'on doit à l'Eglise,
Ce doit être à la Greve ou l'on vous canonise ;
On devroit souhaiter élevant vos vertus,
Que dans une forêt vous fussiez tous pendus.

Jean-Baptiste Girard ,
Abi pater ignis ardet ,
Allez-vous en mon Pere,
Car le feu brûle.

IMITATION

D' UN

ROMAN GREC.

IMITATION DU ROMAN GREC DE THEODORE PRODROMUS;

Par M. De Beauchamps.

Nec verbum verbo curabis reddere fidus Interpres.

Hor. de art. poët.



M. DCC. XLVI.

LETTRE
DE L'AUTEUR
A
*MONSIEUR DE ***.*

MONSIEUR,

Quelqu'obligeans que ſoient vos reproches, ils m'humilieroient, ſi je me les étois attirés. Vous apprenez, dites vous, qu'il paroît dans le public un ouvrage de moi, ſur lequel vous avez des droits, & vous vous plaignez de ne l'avoir pas reçu de ma part. Il m'eſt aiſé de me juſtifier, & de faire ceſſer vos plaintes.

Vons

Vous vous ſouvenez, Monſieur, que quelques jours avant votre départ pour l'armée, vous me dîtes que vous aviez déterré dans votre bibliothéque le Roman des Amours de Rhodante & de Doſiclés, composé en vers grecs par *Theodore Prodromus*, & mis en latin par *Gilbert Gaulmin*. Vous ajoutâtes tout de ſuite, que ce roman n'ayant point encore paru en françois, il falloit que j'entrepriſſe de le traduire. Je me récriai, je me défendis, je refuſai; vous ne voulûtes rien entendre, & vos ſollicitations furent ſi vives, que l'amitié triompha de toutes mes répugnances, je promis d'eſſayer. Peu de temps après j'emportai le livre à la campagne; je me mis à le lire avec attention, je fus rebuté dès la premiere lecture, mes dégouts s'augmenterent à la ſeconde. Nul ordre, nul liaiſon dans les faits; point de décence dans les mœurs, point de caractéres; je ne voyois que deſcriptions froides & allongées, que digreſſions auſſi frequentes qu'inutiles, qu'épiſodes ſans intérêt, & toujours mal amenés; en un mot je ne trouvois que des monſtres à combattre, dont le moindre effrayoit ma pareſſe

pareſſe, & les foibles reſſources de mon imagination; mais ce qui acheva de me décourager, ce furent les remarques de Gaulmin, qui ſembloit ne les avoir faites que pour décrier ſon auteur.

Cependant je vous avois donné ma parole, & je voulois vous la tenir, aux dépens même de mon amour propre : je ne vous faiſois pas un grand ſacrifice : à mon âge, la pointe en eſt ſi émouſſée, qu'elle ne ſe fait preſque plus ſentir.

Je me ſuis rendu maître de mon ſujet, j'en ai arrangé les différentes parties le plus raiſonnablement qu'il m'a été poſſible; j'ai conſervé les noms propres, & je n'ai reſpecté le fond des choſes, qu'autant qu'il m'a paru ne point affoiblir l'intérêt.

Je revins à Paris à la fin de l'automne, j'attendois votre retour pour vous conſulter; votre longue abſence, jointe à des chagrins domeſtiques, m'avoit fait négliger une bagatelle, dont je n'avois, dès le commencement qu'une idée très-médiocre; je l'avois même entiérement oubliée lorſque je reçus votre lettre; elle me ſurprit d'autant plus, que j'étois ſûr que je n'avois

confié mon manuſcrit à perſonne ; je fis chercher le livre dont vous me parliez, je reconnus bien-tôt que le nouveau tradnčteur avoit couru la même carriére ; mais que nous avions ſuivi des routes différentes. Je vous envoye, Monſieur, ſon ouvrage & le mien : liſez l'un & l'autre. J'exige de votre ſincérité, que vous ne me laiſſerez pas ignorer ſi j'ai bien ou mal fait de prendre congé du public par une production qui m'a plus coûté de peine que je ne dois m'en promettre de ſuccès.

Je ſuis, &c.



AVENTURES DE RHODANTE ET DE DOSICLÉS.



VOus me preſſez, ô Philoxene, de vous faire un fidéle récit de mes Aventures, & de celles de Rhodante. Quand un homme tel que vous ſouhaite une choſe, il ne laiſſe que le parti de l'obéiſſance.

J'avois à peine douze ans, lorſque la jalouſie de nos citoyens les priva de vos ſages conſeils. Les Barbares, plus raiſonnables que les Grecs, vous reçurent parmi eux; vous pouvez y être vertueux impunément.

Liſippe mon pere ſuivit le plan d'éducation que vous lui aviez laiſſé par écrit; je fis d'abord, ſous un ſi bon maître, des progrès merveilleux, je ſurpaſſois tous les jeunes gens de mon âge, on me donnoit pour modéle; mes camarades m'aimoient, & s'efforçoient de m'imiter. L'Amour détruiſit de ſi beaux commencemens.

Rhodante n'étoit encore qu'une enfant à votre départ ; elle devint bien-tôt d'une beauté ſi raviſſante, qu'on l'appelloit communément la nouvelle Héléne.

Straton, inquiet de la deſtinée de ſa fille, fut à Delphes conſulter l'oracle d'Apollon. Ce dieu ſe joue preſque toujours de la vaine curioſité des hommes ; voici quelle fut ſa réponſe :

Le beau Nirée enléve Héléne,
Je les vois eſclaves tous deux ;
Contre lui ta colere eſt vaine,
Un jour tu combleras ſes vœux.

Il n'y avoit perſonne dans Abydos, qui s'appellât Nirée ; il eſt vrai que les eſclaves de Liſippe me donnoient quelquefois ce nom ; mais ce n'étoit que dans le particulier, & Straton l'ignoroit. Ne ſachant donc contre qui ſe précautionner, il ſe précautionna contre tous : il enferma ſa fille dans une haute tour ſituée au bord de la mer ; il la fit garder par une troupe nombreuſe de domeſtiques affidés, & pour plus grande ſureté, il n'en confia les clefs qu'à Phryna ſa femme.

Ce trait de prudence paſſa pour folie dans toute la ville, j'en ris moi-même avec les rieurs ; je n'avois point encore entendu parler de l'oracle, & je m'intéreſſois alors foiblement à Rhodante, que je n'avois jamais vue.

Je me ſouviens que dans les premiers jours

où

où cette nouvelle ſe répandit, il y avoit compagnie chez Phylinna ma mere ; une de ſes amies la vint voir. On la nomme Chariſſa, c'eſt une veuve enjouée & ſpirituelle. Meſdames, dit-elle en entrant, vous parliez ſans doute de Straton, vous traitiez ſa conduite de bizarre & d'extravagante. Pardonnez-moi, lui répondit d'une voix aigre la vieille Cléanthis, je l'approuvois, on ne peut être trop attentif à l'honneur de ce qui nous appartient ; ſi j'avois eu une fille, j'aurois prié ſon pere d'en uſer de même. En tout cas, dit une jeune folle qui étoit à l'autre extrémité de la chambre, il y auroit long-temps qu'elle ſeroit hors de priſon. Heureuſement ce bon mot ne fut point entendu par Cléanthis, il auroit pu avoir des ſuites facheuſes ; ma mere, pour ſuſpendre les ris de l'aſſemblée, reprit ſur le champ : Nauſiclea ma fille ne le céde peut-être en rien à Rhodante, Liſippe s'en rapporte à moi, je ne l'enferme point, & je répons de ſa vertu. En effet, repartit Chariſſa, ces précautions outrées ont preſque toujours un ſuccès ridicule ; ſi j'étois homme, je n'épargnerois rien pour être le Jupiter de cette Danaé. Cela vous regarde, Doſiclés, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi, l'entrepriſe eſt digne de vous ; s'il ne faut, pour mettre à fin l'aventure, que quelques goutes de pluie d'or, je m'offre à les faire tomber. Il arriva d'autres femmes, on plaignit encore Rhodante, on changea de converſation, & l'on ſe ſépara.

Un jour qu'il faiſoit une chaleur exceſſive, j'allai chercher quelques-uns de mes amis pour

me baigner avec eux dans la mer ; je n'en trouvai point, j'y fus ſeul. Le hazard me conduiſit vis-à-vis de la tour où Rhodante étoit enfermée ; je me deshabillai ſans y faire attention : à peine étois-je entré dans l'eau, qu'il ſe fit un bruit confus autour de moi ; je prête l'oreille, je léve la tête, j'apperçois une foule d'eſclaves des deux ſ xes, qui entouroient une jeune perſonne ; elle étoit voilée, mais à ſon air & à ſa démarche on démêloit aiſément qu'elle étoit leur maîtreſſe. C,étoit Rhodante qui venoit auſſi ſe baigner.

La crainte d'être découvert nuiſit à ma curioſité, je me cachai ſous des roſeaux. Plus pénétrante que la lumiére, la beauté ſe fait jour partout. J'en vis aſſez pour être frapé de la plus vive admiration. L'heure du bain ſe paſſa, que ce temps fut court pour moi ! Rhodante reprit le chemin de la tour avec ſon cortége, je la ſuivis des yeux auſſi loin qu'il me fut poſſible. Un ſentiment délicieux pénétroit toute mon ame ; je croyois voir encore Rhodante long-temps après qu'elle eut diſparu.

De retour chez moi, ſon idée m'occupa tout entier ; cependant je n'éprouvai point ces inquiétudes, ces troubles involontaires, qui précédent, qui accompagnent les paſſions ſubites. L'Amour ſe cachoit ſous ce calme perfide ; je me rappellai de ſang froid le diſcours de Chariſſa, je me diſois qu'il ſeroit glorieux de délivrer Rhodante, même ſans intérêt, je me ſentois capable de l'entreprendre par le ſeul motif de lui procurer la liberté, je ſongeois tranquillement

aux

aux moyens que j'employerois pour réuſſir. Je voulois ſur le champ les mettre en œuvre; mais bien-tôt, rebuté par les obſtacles inſurmontables qui ſe préſentoient à mon imagination, j'abandonnois un projet qui me paroiſſoit alors une chimére.

Quelques jours ſe paſſerent de la ſorte, j'avois, pour ainſi dire, oublié Rhodante; je me faiſois illuſion, un mouvement inconnu m'entraînoit vers la tour, je lui réſiſtois, je n'étois pas le plus fort, & je lui cédois. J'y fus deux ou trois fois ſans la voir, je m'impatientois, je voulois n'y plus retourner, & j'y retournois toujours. Enfin je l'apperçus une nuit à la clarté de la lune; elle prenoit le frais ſur une terraſſe, elle étoit dans le négligé charmant d'une perſonne qui ſe croit ſeule; elle avoit une lyre à la main, & s'accompagnoit elle-même; ſes ſons, qui ne parvenoient qu'imparfaitement juſqu'à moi, me parurent attendriſſans, parce que je crus que ſa captivité en étoit l'objet; je chantai à mon tour des paroles que j'avois faites, & qui avoient rapport à ſon état. Ses eſclaves m'avoient entendu, ils ſortirent pour m'arrêter, mais ils ne purent m'atteindre, ni me reconnaître.

De jour en jour je devenois moins tranquille, j'étois rêveur, je m'ennuyois, je ne ſortois plus; quand je m'examinois, je me reprochois ma foibleſſe, je voulois m'en guérir, vains efforts! Un moment aprés je ne le voulois plus. Cependant je m'opiniâtrois à me déguiſer la cauſe de mon mal: Non, diſois-je, je n'aime point.

Aimer, c'eſt deſirer; mon cœur juſqu'à préſent n'a formé de deſirs que pour la liberté de Rhodante; j'ai cherché à la voir, mais ce n'a été en moi qu'un ſimple mouvement de cette curioſité naturelle que nous inſpirent les belles choſes; je l'ai vue avec plaiſir, mais je l'ai vue ſans tranſports; &, continuois-je, ne ſeroit-ce pas être ennemi de moi-même, que de m'expoſer à ſentir pour elle quelque choſe de plus vif? Qu'eſt-ce qu'un amour que l'eſperance ne ſoutient pas, que l'impoſſibilité déſeſpére?

Ces réfléxions étoient ſages, je n'en profitai pas. Je vis encore Rhodante dans le bain; cette ſeconde vue décida de mon ſort. Oui, m'écriai-je, c'eſt de l'amour que je ſens, belle Rhodante, ne me reprochez pas ma réſiſtance, Vénus & ſon fils vous ont vengée. Dès lors je n'enviſageai de bonheur que celui de la voir, & de lui parler: Les amans ſont extrêmes; je paſſai du découragement à la confiance; ces obſtacles, dont je m'étois fait des monſtres, s'évanouirent; tout me parut facile pour réuſſir. Léandre, diſois-je, fut moins amoureux que je ne le ſuis, la mer ne l'arrêta point, le cœur de Héro fut le prix de ſon heureuſe témérité. Ne ſuis-je pas capable d'en faire autant? Si les dieux le trahirent dans la ſuite, s'il perdit la vie au milieu des flots irrités, n'eſt-il pas doux de mourir pour ce qu'on aime?

Déja je me croyois dans la tour aux pieds de Rhodante, je lui jurois une fidélité inviolable,

je

je liſois dans ſes yeux qu'elle agréoit mes ſermens ; elle étoit modeſte, mais tendre, j'étois heureux. Tout cela n'étoit qu'un beau ſonge.

Pendant que je me repaiſſois de ces chiméres, l'amour m'accabloit de tourmens réels ; en vain j'allois jour & nuit à la tour, Rhodante ne paroiſſoit plus. Il me paſſoit par la tête mille projets plus biſarres les uns que les autres, qui ſe détruiſoient mutuellement, une extravagance ne m'eût rien couté à faire ; mais quel en auroit été le ſuccès ? Je n'oſois confier à perſonne une paſſion, dont tout le monde s'appercevoit ; on ne parloit dans Abydos que de mon changement ; mais on ne ſoupçonnoit pas que Rhodante en fût la cauſe.

Je me conſumois en vains regrets, & je ne faiſois rien pour me tirer d'un état ſi déplorable ; enfin, las de pleurer, & de m'agiter, je voulus mourir ; mais je voulois que ce fût aux yeux de Rhodante : elle me plaindra, diſois-je, & déſormais c'eſt le ſeul bien auquel je puiſſe aſpirer.

Inſenſé que je ſuis, reprennois-je tout-à-coup, pourquoi me laiſſer aller au déſeſpoir ? Pourquoi ne pas recourir au ſeul reméde qui puiſſe me ſoulager ? Faiſons demander Rhodante, ſes parens ne me la refuſeront pas ; pourroient-ils faire un meilleur choix ? Sa famille eſt illuſtre, la mienne ne l'eſt-elle pas ? Straton eſt riche, Liſippe l'eſt auſſi. Straton eſt le premier de la république. Qui peut m'empêcher de parvenir un jour aux mêmes honneurs

dont il eſt revêtu ? Sa fille eſt belle. Ma beauté ne le céde qu'à la ſienne. Ce n'eſt point l'amour propre qui me fait parler. La beauté eſt un préſent des dieux, il y a plus d'ingratitude que de modeſtie à rougir de leurs bienfaits. J'ai des mœurs & du courage ; perſonne n'a plus d'adreſſe & de force dans les exercices du corps. Je ſais attaquer l'ennemi, & parer ſes coups ; l'art de la guerre ne m'eſt point inconnu ; je ſais la muſique, je ſais chanter, & faire des vers. Mes talens ne ſe bornent pas à ces choſes, j'ai le don de la parole, on ne réſiſte point à mon éloquence, elle a plus d'une fois été ſalutaire à mes citoyens.

Mais, continuois-je, de quoi me ſervent tous ces avantages ? Je n'ai point l'aveu de Rhodante ; peut-être lui ſuis-je indifférent, peut-être même ignore-t-elle que je l'adore ! Voudrois-je ne la devoir qu'à ſon obéiſſance ? O, Doſiclés ! Que tu as peu de délicateſſe ! Tu ne ſonges qu'à ton propre bonheur. Peut-il y en avoir pour toi, ſi Rhodante ne le partage pas ? Amour! inſpire-moi le moyen de m'éclaircir de ſes ſentimens.

J'en imaginai un que je crus infaillible, ce fut de gagner quelqu'un de ſes eſclaves. Straton les avoit trop bien choiſis. Par un prodige inoüi, l'or, tout-puiſſant ſur ces ames vénales, ne me fut alors d'aucun ſecours. Le peu de ſuccès de cette tentative acheva de détruire ce qui me reſtoit de raiſon, mes forces s'épuiſérent, je ſuccombai. Ma mere s'apperçut la premiere de la

violence

violence que je me faisois pour cacher mon mal. De quoi ne s'apperçoit pas une mere ? Toutes idolâtrent leurs fils. Phylinna m'aimoit uniquement, je payois à mon tour sa tendresse de toute la mienne. Après Rhodante elle étoit ce que j'aimois le mieux.

Dosiclés, me dit-elle un jour, vous changez à vûe d'œil, vous périssez, un chagrin secret vous dévore, ouvrez-moi votre cœur, parlez-moi comme à votre amie. Mon fils, mon cher fils, avez-vous des secrets pour moi ? Votre pere vous aime, si la chose dépend de nous, nous ferons tout pour votre soulagement.

O ! Phylinna, lui répondis-je, fondant en larmes, mes maux sont sans reméde, & vous allez perdre votre malheureux fils, j'aime Rhodante... Vous aimez Rhodante, m'interrompit-elle, & vous pleurez ? Et vous voulez mourir ? Reprenez courage, vous ne mourrez point. Nous songeons à vous la faire épouser après les vendanges. Votre pere, qui y est avec le sien, lui en a peut-être déja parlé. Les inquiétudes de Straton sur le beau Nirée doivent être passées. De la façon dont vous aimez sa fille, il auroit tort de craindre un enlévement de votre part. S'il vous refuse, vous serez toujours à temps d'accomplir la prédiction. Alors elle m'expliqua ce qu'il y avoit d'obscur pour moi dans ce discours, & m'apprit la réponse de l'oracle, dont je vous ai parlé. Ma mere ajouta tout de suite : Les vendanges vont bientôt finir, le mieux seroit d'attendre jusques-là ; mais je veux bien, pour répondre

répondre à votre impatience, prévenir le retour de Lisippe. J'irois moi-même tout-à-l'heure chez Phryna, qui gouverne Straton, s'il étoit permis à une femme de sortir de sa maison pendant l'absence de son mari. Prions Charissa d'y aller, elle est notre amie commune, elle a de l'esprit, elle réussira. Cette veuve étoit présente à notre entretien; elle se chargea de bonne grace de la commission. Si vous aviez voulu me croire, me dit-elle en badinant, vous n'auriez plus besoin de mon entremise.

Cette lueur d'espérance me rendit à la vie. Hélas! Je devois connoître la Fortune, la cruelle n'avoit fait semblant de me flatter, que pour me trahir avec plus de barbarie.

Phryna répondit froidement que sa fille étoit promise à Damasippe, fils de Lecarte. Ce Damasippe étoit un concurrent redoutable, il avoit de la naissance, il étoit riche & bien fait.

Les femmes ne se pardonnent rien; un refus si désobligeant & si précis irrita ma mere au dernier point, sa vanité, & sa tendresse pour moi en furent également blessées.

Elle n'osa m'instruire de mon sort, je jugeai par son silence que tout étoit désespéré. J'affectai d'abord une fausse tranquillité que mon accablement démentoit. Enfin, j'eus honte de ma foiblesse, je ne pris conseil que de ma fureur, je ne menageai plus rien. N'ai-je pas assez soupiré, disois-je? N'est-il pas temps d'agir? Accomplissons la premiere partie de cet oracle funeste, les dieux se chargeront des suites.

Sous

Sous prétexte d'une partie de chaſſe, j'aſſemblai mes amis. Quand nous fumes hors de la ville, ce n'eſt point pour chaſſer, leur dis-je d'un ton de voix qui marquoit mon déſordre, que je vous ai priés de vous trouver ici; j'ai beſoin de vos conſeils, & de votre ſecours dans la choſe du monde qui m'intéreſſe le plus. J'aime Rhodante, fille de Straton, qui la tient enfermée dans une tour, Phryna ſa mere me la refuſe, il faut que je la poſſéde, ou que je meure. Alors je m'étendis ſur les charmes de Rhodante, ſur l'amour, ſur ſon pouvoir, ſur ſes peines, & ſes plaiſirs; j'entrai dans un long détail de ce qui s'étoit paſſé, de ce que j'avois ſouffert depuis la premiere fois que je l'avois vûe. Les amans ne finiſſent point quand ils parlent d'eux-mêmes. J'avois répété vingt fois les mêmes choſes, & je croyois n'en avoir point aſſez dit.

Les uns me conſeillérent d'attendre le retour de Straton, & de lui demander ſa fille à lui-même de façon à n'être pas refuſé. D'autres dirent que ce ſeroit perdre temps, & s'expoſer peut-être inutilement à un ſecond refus, qu'il valoit mieux bruſquer la choſe, eſcalader la tour, & me remettre Rhodante entre les mains. Ce parti s'accommodoit trop à mon impétuoſité, pour ne le pas ſaiſir, mais les plus ſages me firent voir qu'il étoit impraticable. Tous convinrent qu'il falloit prendre le moment où Rhodante iroit au bain, & qu'alors ils me la livreroient, fût-elle au milieu d'une armée; en attendant, ajouterent-ils, prenez vos meſures, &

& muniſſez-vous d'un vaiſſeau pour fuir avec elle. Au premier ſignal nous ſerons à vos ordres. Ce dernier avis l'emporta, je les embraſſai tous, & nous nous ſéparâmes.

Il y avoit alors à Abydos un riche marchand de Rhodes, nommé Stratoclés, avec lequel j'avois fait connoiſſance, il n'attendoit, pour s'en retourner, que la vente de ſes marchandiſes, je fis acheter ſous main ce qui lui en reſtoit, & j'allai le trouver. Après quelques ſages remontrances ſur la témérité de mon entrepriſe, & ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir, il ſe laiſſa toucher, & me promit de nous recevoir Rhodante & moi ſur ſon bord.

L'amour commençoit à me favoriſer; dès le lendemain un de mes eſclaves que j'avois fait mettre en embuſcade près de la tour, vint m'avertir que Rhodante en ſortoit. J'envoyai dire à Stratoclés, qui étoit à la rade, de ſe diſpoſer à un prompt départ; je cours en même temps chez mes amis, je les trouve tout prêts. Nous fondons tête baiſſée ſur les eſclaves de Straton, & nous écartons ſans peine, à coups d'épée, cette troupe timide & ſans armes. Rhodante veut fuir, ſa frayeur l'empêche de marcher, elle jette un cri perçant, & s'évanouit; je la prens dans mes bras, plus léger que Borée, je gagne la mer, je m'embarque, nous partons.

Revenue à elle-même, elle ouvre les yeux, les porte ſur moi, & les referme; je m'approche pour lui donner du ſecours, elle me repouſſe d'une main tremblante, elle gémit, elle pleure

pleure, & s'obſtine à garder le ſilence. Enfin elle exhale ſa douleur par ces mots :

Malheureuſe Rhodante! Qu'as-tu fait au ciel? Tu ne ſors d'une affreuſe priſon que par un enlévement. O mon pere, que votre prudence vous a mal ſervi! Dieux! Entre les mains de qui me trouvai-je? Quoi, c'eſt vous, Doſiclés, qui me faites cet outrage! Cette tendreſſe ſoumiſe & reſpectueuſe, dont je croyois m'être apperçûe, s'eſt-elle ſi-tôt démentie? Paſſe-t-on ainſi de l'amour à la fureur? Je ne vous le cache point, je m'étois fait dire votre nom, je m'entretenois ſouvent de vos bonnes qualités, je n'y étois point indifférente. Il m'aime, diſois-je, il m'aime, je n'en puis douter, la curioſité n'inſpire point tant d'empreſſement. Les craintes de Straton ſe diſſipent, il m'accorde aux vœux de Doſiclés; je ſuis libre, le flambeau de l'hymen s'allume, & n'éteint point celui de l'amour. Funeſte erreur! Vous n'en vouliez qu'à ma gloire. Qu'eſpérez-vous de cette violence? Puis-je être à vous ſans le conſentement de mon pere? Quel moyen employez-vous pour l'obtenir? Vous avez tout détruit. Ou remettez-moi à terre, ou donnez-moi la mort; je ne puis ſoutenir votre vûe, elle me couvre de honte, & m'accable de déſeſpoir.

Les larmes qu'elle verſoit en abondance l'empêcherent d'en dire davantage; elle paſſoit ſucceſſivement de la triſteſſe à la colére, ſon agitation étoit extrême. D'abord je n'oſai lui parler, de peur de l'irriter; mais enfin je lui dis,

dis, pour l'appaiſer, de ces choſes que l'amour rend toujours perſuaſives, quand c'eſt lui qui les ſuggére. Elle étoit prévenue, ſon cœur la trahit, elle ſoupire, elle me regarde languiſſamment, je lis mon pardon dans ſes yeux, je veux en profiter. Que je la connoiſſois mal! Senſible, mais vertueuſe, ma vivacité l'offenſa; je lui jurai à genoux, & je priai les dieux de me punir ſi je violois mon ſerment, que j'en uſerois avec elle comme un frere juſqu'au jour où ſes parens autoriſeroient notre union.

Cependant les amours enfloient nos voiles, les zéphirs applaniſſoient les flots, nous volions ſur une mer tranquille, nous entrâmes dans le port de Rhodes avec plus de pompe, que le vaiſſeau qui portoit Hélene n'entra dans celui de Ténédos.

Nous deſcendîmes à la porte de Glaucon. Stratoclés entra ſeul. Après les complimens & les queſtions, qui ſont d'uſage entre amis qui ne ſe ſont vûs de long-temps, Stratoclés lui dit. Je vous améne deux hôtes, je vous demande azile pour eux, vous ſerez charmé de leur bonne mine, je les crois frere & ſœur; ils vous conteront eux-mêmes leurs aventures. Glaucon lui répondit: Ils ſont les très-bien venus, je cours au-devant d'eux, aidez-moi à les bien recevoir. Ce bon vieillard eſt tranſporté de joie à notre vûe, il ordonne à ſa femme de préparer un feſtin, il envoye ſes domeſtiques inviter ſes voiſins; aux mouvemens qu'il ſe donnoit, on l'eût pris pour un jeune homme.

On

On s'aſſemble, on paſſe dans le jardin, les tables ſe dreſſent ſous un berceau d'orangers, le choix & la variété des fleurs parfument l'air d'une odeur délicieuſe ; c'eſt là qu'on peut dire que la nature eſt dans tout ſon éclat.

Rhodante, quoique preſſée par la faim, ſe fit un ſcrupule de ſe trouver parmi des hommes inconnus. Je lui dis, pour la raſſurer, que Stratoclés ne nous auroit point conduits dans une maiſon ſuſpecte, qu'il n'y avoit rien à craindre pour ſa vertu, que d'ailleurs Myrtipnoſa femme de Glaucon, & Callichroé ſa fille ſeroient avec nous. Cher époux, me répondit-elle, ma bouche d'accord avec mon cœur, vous donne ce nom d'avance ; faſſent les dieux qu'il ſoit d'un bon augure pour l'avenir, votre épouſe ne ſait que vous obéir.

Le vin & la bonne chere animoient les convives, le repas fut long. Stratoclés chanta une chanſon d'Anacréon, il avoit la voix belle, on l'admira ; Nauſicratés, homme de mer, en chanta une de matelot avec des grimaces, qui firent rire l'aſſemblée. Quelques-uns ſe levérent de table pour danſer à la Rhodienne ; leurs pas ſimples & formés au hazard n'étoient pas ſans agrément.

On ſe remit à boire, les uns louoient l'excellence du vin de Rhodes, les autres la générosité de leur hôte ; tous parloient enſemble de choſes différentes, ce ne fut bientôt plus qu'un mélange de voix confuſes.

Rhodante, les yeux baiſſés, gardoit un ſilence

ce modeſte, je l'imitois, occupé d'elle ſeule, je prenois peu d'intérêt à tout ce qui ſe paſſoit.

Cependant Drias, fils de Glaucon, jeune homme d'une phiſionomie prévenante, à force de la regarder, conçut pour elle le plus violent amour : peu maître de lui-même, il ſe récrioit ſans ceſſe ſur ſes charmes, il excitoit tout le monde à boire à ſa ſanté, il la preſſoit de prendre la coupe ; &, comme il étoit aſſis auprès d'elle, il baiſoit avec tranſport le côté qu'elle avoit touché de ſes lévres, il fit tant d'extravagances, que Rhodante indignée lui jetta un coup d'œil ſévére qui le déconcerta. Glaucon s'en apperçut, & craignant que la folie de Drias ne produisit quelque ſcéne déſagréable, il fit ſigne à Stratoclés, qui dit tout haut qu'il étoit temps de prendre congé de Glaucon & de ſa famille ; ce qui fut exécuté ſur le champ.

Je ſuivis Rhodante dans la chambre qu'on lui avoit préparée, j'eus avec elle un entretien de deux heures, c'étoit la premiere fois que je pouvois lui parler librement. Je connus alors tout le prix du tréſor que je poſſédois : Que je lui trouvai d'eſprit ! Que de raiſon ! Que de graces ! Que j'en reçus de careſſes innocentes ! Je brûlois d'un feu trop vif pour en arrêter les tranſports ; entraîné par des deſirs impétueux, je n'étois plus maître de les retenir, j'avois oublié mes ſermens, & quand je m'en ſerois ſouvenu, Jupiter punit-il les parjures des Amans ? Et l'Amour ne les juſtifie-t-il pas ? Rhodante, émue, troublée, ne me les rappelloit que foiblement.

blement ? Elle m'a avoué depuis que jamais ſa vertu n'avoit été plus en danger.

Nous entendîmes du bruit à la porte : c'étoit Glaucon ; il ne s'apperçut point du trouble où nous étions, ou feignit de ne s'en point appercevoir. Illuſtres étrangers, nous dit-il, d'un air affectueux, Stratoclés m'a promis que vous m'apprendriez qui vous étes ; je viens vous ſommer de ſa parole.

O, Glaucon ! lui répondis-je, je vous obéirai, je dois trop à l'amitié de Stratoclés, & à la vôtre, pour vous refuſer quelque choſe. Rhodante ne voulut point aſſiſter à ce récit, & paſſa chez Caillichroé.

Je commençois, lorſque Stratoclés entra, les larmes aux yeux ; il nous apprit qu'Agathoſtene ſon fils unique venoit d'étre écraſé par la chûte d'un toît. Nous mêlâmes nos pleurs aux ſiens, & tâchâmes de le conſoler par tout ce que la pitié put nous inſpirer.

Glaucon dit. Allous ſacrifier aux dieux ; ce jeune étranger étoit ſur le point de m'apprendre ſes aventures, ce ſera pour un autre jour ; nous ne pouvons trop tôt remplir les devoirs que la religion nous impoſe. Non, répondit ce pere affligé, laiſſez parler Doſiclés, ſon récit ſuſpendra ma douleur.

Je ne leur cachai rien de ce qui me regardoit, j'ajoutai même des circonſtances que j'avois ſûes de Rhodante. Quand j'eus fini, Glaucon prit ainſi la parole. L'imprudence de Straton eſt inexcuſable, je ne puis la comparer qu'à

la vôtre, vous avez tous deux également tort. Si je vous avois connu, Doſiclés, & que vous m'euſſiez conſulté, je vous aurois épargné à l'un & à l'autre l'embarras où vous vous trouvez, le mal n'eſt pourtant pas ſans remede; l'hoſpitalité m'unit à Straton, je ſuis celui de ſes amis auquel il donne le plus de confiance: j'irai le trouver, j'eſpére que je ménagerai ſi bien ſon eſprit, que je ferai votre paix & celle de Rhodante. Juſques là vous reſterez ici, & vous y ſerez regardés comme mes enfans. J'acceptai des offres ſi obligeantes, elles furent ſans effet, les dieux en avoient ordonné autrement.

Le lendemain nous fimes les obſéques d'Agathoſtene. Après l'éloge du mort, & les libations accoutumées, on immola à ſes mânes, un taureau de deux ans, on jetta dans le bucher les chairs de la victime qui furent conſumées avec le corps.

Cette lugubre cérémonie n'étoit point encore achevée, lorſque le temple où nous étions fut inveſti par une troupe d'hommes armés, qui nous trouvant ſans défenſe, nous firent tous priſonniers. Glaucon fut ſaiſi d'une ſi grande frayeur, qu'il en mourut ſur le champ. Ainſi par la colere, ou plûtôt par la faveur des dieux, périt le meilleur, & le plus vertueux des Rhodiens. Jupiter ne permit pas que ce vieillard vénérable expirât ſous la hache d'un barbare.

Nous apprîmes dans la priſon, où nous fûmes enfermés, que les Pirates, s'étant rendu maîtres par ſurpriſe des vaiſſeaux, qui gardoient

le

le port de Rhodes, avoient forcé les portes de la ville, où ils s'étoient répandus comme un torrent impétueux; Qu'ils avoient égorgé la plus grande partie des habitans, & que ceux qui avoient pû échapper à leur furie, s'étoient ſauvés dans les montagnes voiſines, où la faim leur avoit fait éprouver un genre de mort plus affreux encore.

Je ſentis toute l'horreur de mon infortune, moins pour moi cependant, que pour Rhodante. Haïſſez-moi, lui diſois-je, déteſtez-moi comme un monſtre; c'eſt moi, c'eſt mon funeſte amour qui vous a perdue. Quoi! Rhodante eſt au pouvoir de maîtres barbares! Elle eſt chargée de fers! Et c'eſt Doſiclés qui en eſt la cauſe! Lâche! Tu vois toutes ces choſes, & tu ne meurs point! Que va-t-elle devenir, continuois-je? Les maux, qu'elle ſouffre, ſont une foible idée de ceux que je crains pour elle.

Rhodante eut la bonté de me conſoler. Cher Doſiclés, me dit-elle, les plaintes ne réparent point les maux qu'on s'eſt attirés par ſa faute; quand on n'a pas eu la ſageſſe de les prévenir, il faut les ſupporter avec courage. Calmez vos inquiétudes, je ſaurai mourir avec vous, lorſque la mort ſera notre unique reſſource; ſouvenez-vous qu'hier Mercure, à qui nous faiſions un ſacrifice, nous promit poſitivement, que nous retournerions un jour dans notre patrie, & que nous y ſerions heureux; quelquefois les dieux nous font acheter leurs bienfaits pour nous en rendre plus dignes; mais leurs promeſſes ſont infaillibles.

J'étois trop agité pour me rendre aux charmes d'un difcours fi tendre, fi raifonnable; je rempliffois la prifon de cris & de gémiffemens: un prifonnier en fut impatienté. Qui que vous foyez, me dit-il, qui marquez tant de foibleffe, vous devriez mourir de honte d'avoir moins de fermeté que cette jeune fille qui vient de vous parler. Croyez-vous donc être feul malheureux? Si vous étiez en état de m'entendre, je vous ferois convenir qu'il eft des malheurs plus grands, plus cruels que les vôtres. Ces paroles me firent une forte d'impreffion; je fufpendis mes regrets, je tournai les yeux de fon côté, je les fixai fur lui, je ne pus me défendre d'un fentiment de plaifir, dont je ne me croyois plus capable. Un air noble, une phifionomie fpirituelle, un fon de voix touchant, une beauté finguliere, tout prévenoit en fa faveur, tout annonçoit fa naiffance & fon éducation. La conformité de nos difgraces, ou plûtôt la fympathie fit naître entre nous une amitié qui ne finira qu'avec notre vie; je le priai de commencer le récit de fes malheurs, ce qu'il fit de la forte.

HISTOIRE

HISTOIRE DE CRATANDRE.

JE m'appelle Cratandre, je ſuis de Chypre, fils de Craton, & de Stala.

Il y avoit dans notre voiſinage une jeune perſonne nommée Chryſochroé, fille d'Androclés, & de Mirtale. On ne parloit dans toute la ville que de ſa beauté naiſſante; je voulus en juger par moi-même: Je la ſuivis au temple de Vénus, elle ôta ſon voile en préſence de la déeſſe; je la vis, & j'en devins paſſionnément amoureux. O Vénus! m'écriai-je dans mes premiers tranſports; ſi par ta faveur je plais à Chryſochroé, ſi tu m'en rens poſſeſſeur, je te promets un ſacrifice de deux colombes, & de deux paſſereaux. On ſe flatte aiſément, quand on aime; je crus ma priere exaucée, & j'eus l'imprudence de regarder comme infaillible un bonheur que je ne devois jamais gouter.

Des intérêts d'état diviſoient nos familles: nos peres étoient chefs de deux factions oppoſées; il n'y avoit point entre eux de guerre ouverte: ils s'eſtimoient, ils gardoient tous les dehors des bienſéances; mais ils ne ſe voyoient pas. Je ſentis d'abord toute la force de cet obſtacle; cependant, comme il n'y avoit rien de perſonnel entre Androclés, & Craton, je m'i-

maginai que des amis communs pourroient les rapprocher, & les faire consentir à l'union de leurs enfans. Vaine espérance ! Mon pere venoit de rendre à sa patrie un service important: le sénat lui décerna des honneurs dont le jaloux Androclés murmura hautement; ses discours peu mesurés irriterent Craton, qui lui jura une haine immortelle.

Cependant je périssois d'amour; la vûe de Chrysochroé, que je trouvois quelquefois au temple, augmentoit encore mes feux & mon supplice. Brias sa gouvernante, l'inexorable Brias acheva de me perdre; elle avoit remarqué mon assiduité au temple, ma dévotion lui parut suspecte; cet esprit soupçonneux démêla que j'y venois moins pour adorer la déesse, que pour offrir mes vœux à son éléve; elle surprit même entre nous des regards d'intelligence. C'en fut assez pour renfermer Chrysochroé, & sans doute, pour la maltraiter. Privé de toute espérance, je voulus m'éloigner. La Gréce étoit en guerre avec la Perse; je demandai à mon pere la permission d'aller joindre notre armée : Craton, qui avoit d'autres desseins sur moi, s'y opposa fortement, & me fit garder à vûe.

Me voilà donc réduit à souffrir, & à chercher les moyens de voir Chrysochroé. On dit que l'amour rend ingénieux, il me servit mal dans cette occasion; j'étois fait pour éprouver ses peines & non ses plaisirs.

Du moins, disois-je, si Brias étoit sa nourrice

rice, je pourrois la gagner; les nourrices ſont intéreſſées & compatiſſantes, elles ne réſiſtent point à l'argent, & aux careſſes, je pourrois l'engager à rendre une lettre, à me procurer une réponſe, peut-être à m'introduire... A m'itroduire! reprenois-je. Eh! Pourquoi ne le pas entreprendre par moi-même? Manquai-je de courage, ou d'amour? Vénus guidera mes pas, ſon fils me prêtera ſes aîles. Je t'invoque; ô! Morphée, répans tes pavots ſur la maiſon d'Androclés, & ſur-tout aſſoupis la ſurveillante Brias. Une entrepriſe ſi mal concertée eut un ſuccès funeſte; je touchois à l'inſtant le plus affreux de ma vie, je pars au milieu de la nuit, je léve adroitement la barre qui fermoit la porte de la rue, j'étois entré, j'avois pénétré juſqu'à la chambre de Chryſochroé, j'allois me trouver ſeul avec elle. Dieux! Quelle image! Mais, dieux! Quel revers! L'abominable vieille ne dormoit pas. Les méchans dorment-ils? Elle m'entend, ou croit m'entendre marcher; elle prête l'oreille, ſes ſoupçons deviennent une certitude; elle ſe léve, je ne puis l'éviter; elle me ſaiſit, & crie au voleur de toute ſa force; je me débarraſſe ſans peine de ſes bras, je veux me retirer: il n'eſt plus temps; les domeſtiques, armés de tout ce qui leur étoit tombé ſous la main, accoururent en foule; Brias redouble ſes cris. Enfans, leur dit-elle, j'ai tenu le voleur, il eſt encore ici, cherchez par-tout, prenez-le mort ou vif.

Chryſochroé s'éveille au bruit, elle ſe trou-

ble, elle tremble, elle erre au gré de ſa frayeur. Malgré l'obſcurité, le chef des eſclaves d'Androclés l'apperçoit, prévenu que ce ne peut être que le voleur, il ramaſſe une énorme pierre. Dieux! arrêtez le coup. Vous ne m'écoutez point. D'un bras vigoureux il la lance contre elle, l'atteint à la tête, & la renverſe. On apporte de la lumiere; on trouve Chryſocrhoé étendue par terre, baignée dans ſon ſang, on vole à ſon ſecours, elle entr'ouvre pour la derniere fois ſes beaux yeux, prononce mon nom, pouſſe un ſoupir, & meurt.

Plus furieuſe qu'une lionne dont un chaſſeur Numide a enlevé les petits, Brias remplit l'air de ſes rugiſſemens. On entend ces mots retentir de toutes parts: Cratandre a tué Chryſochroé. L'intelligence, qui régle la durée de nos jours, m'enveloppa, ſans doute, d'un voile, pour me dérober à la recherche des eſclaves d'Androclés.

Cet infortuné vieillard arrive: Quel ſpectacle pour un pere! Il ſe précipite ſur le corps de ſa fille, baiſe ſa plaie, la ſerre dans ſes bras, il voudroit donner ſon ame pour rappeller la ſienne. Les douleurs légéres ſont éloquentes, les exceſſives ſont muettes; il garde un morne ſilence, les larmes, les ſanglots ſont la ſeule expreſſion de ſon déſeſpoir. O Chryſochroé, dit-il enfin d'une voix étouffée, délices de mes yeux & de mon cœur! Je ne te verrai plus; le barbare Cratandre a-t-il pû détruire tant de charmes? Il a voulu te faire violence, tu lui as réſiſté,

ſiſté, ta mort eſt le prix de ta vertu. Malheureux Androclés ! Malheureuſe Mirtale ! Son ſaiſiſſement lui coupe la parole, ſes forces l'abandonnent, on l'emporte ſans connoiſſance, & preſque ſans vie.

Caché derriere la porte, j'étois témoin de cette ſcéne attendriſſante. Je fus vingt fois ſur le point de m'offrir à la vengeance de ce pere déſolé. Plut aux dieux que je l'euſſe fait, ſes eſclaves m'auroient mis en piéces, & mon crime ſeroit expié. Vous ne le voulûtes point, cruelles Eumenides ! Vous me réſerviez à des tourmens plus affreux & plus durables.

Privé de ce qu'il aime, un cœur
De mille morts éprouve la rigueur.

Le tumulte appaiſé, tout le monde ſe retire, je reſte ſeul, je ſors, je marche au hazard, & je me trouve chez moi, ſans m'être apperçu que j'en avois pris le chemin. O Doſiclés ! Je ne vous dis rien de ma ſituation, vous aimez.

Cependant au bout de neuf jours, terme que les loix ont preſcrit au deuil des peres, Androclés ſuſpend ſes regrets, il quitte ſa maiſon, & ne reſpirant que vengeance, il m'accuſe du meurtre de ſa fille : ſes parens, & ſes amis, ſollicitent ouvertement contre moi; on n'oublie rien pour me noircir auprès des juges, & pour me rendre odieux dans le public. Le ſénat s'aſſemble, je comparois ; nous étions Craton, Stala & moi d'un côté, Androclés & Mirtale de l'autre. On fait

fait ſilence, Androclés ſe léve, & prend ainſi la parole :

S'il s'agiſſoit, Meſſieurs, d'une queſtion de droit, difficile à décider, je craindrois que mon peu de lumieres, & mon peu d'expérience dans les matieres du barreau, n'affoibliſſent la bonté de ma cauſe ; mais le crime, dont je vous porte plainte, eſt ſi atroce, ſi évident, qu'il ne faut que l'expoſer à vos yeux dans toute ſa ſimplicité, pour exciter votre juſte indignation contre le coupable. J'avois une fille unique, je l'élevois avec ſoin dans le ſecret de ma maiſon. Sa ſageſſe, ſa modeſtie, & j'oſe le dire, ſon extrême beauté, auroient fait le bonheur du mari que je lui deſtinois. Ce jeune débauché, dit-il, en me regardant, la vit au temple ; ſon cœur s'ouvre à des deſirs criminels. Pouſſé par ſa paſſion, peut-être par celle de ſon pere : Eh ! que ne peut point la haine ? Il forme l'infâme deſſein d'attenter à ſa pudeur, & de me déshonorer ; il gagne à prix d'argent un de mes eſclaves, qui l'introduit furtivement chez moi pendant la nuit ; il la ſollicite, il la preſſe, il employe les prieres & les menaces, tout eſt inutile, la vertu donne des forces, l'innocente victime de ſa brutalité ſe défend avec un courage au-deſſus de ſon ſexe, au-deſſus de ſon âge. Débarraſſée des bras de ſon raviſſeur, elle alloit appeller du ſecours, lorſque Cratandre, déſeſpérant de la ſéduire : Tu ne veux point être à moi, lui dit-il, tu ne ſeras point à un autre, meurs ; il prend une groſſe pierre, la frappe

frappe à la tête, & la tue. Un crime si noir, un crime qui blesse toutes les loix divines, & humaines, restera-t-il impuni ? Non, Messieurs, je lis dans vos yeux votre arrêt & son supplice. Je demande qu'on le traite comme il a traité ma fille, qu'il soit livré aux bourreaux, & lapidé.

Cette harangue fit sur l'assemblée une impression d'autant plus vive, que, voulant mourir, je convins du crime & du meurtre. J'allois être condamné, lorsque mon pere, se levant à son tour :

O vous, s'écria-t-il, vous que les dieux ont faits dépositaires de l'honneur & de la vie de vos citoyens ! N'écoutez ni ce vieillard, ni ce jeune homme, la douleur les rend également insensés. Androclés a perdu sa fille, & cherche sur qui venger sa mort ; Cratandre a perdu sa maîtresse, & ne veut pas lui survivre. L'accusation de l'un est mal fondée, l'aveu de l'autre ne peut nuire à son innocence. Quant à ce qui me regarde, je suis surpris de me voir compliqué dans cette affaire, je suis trop connu pour craindre qu'on me soupçonne. Androclés, je sai haïr, car j'avoue que vous vous êtes attiré ma haine ; mais je ne sai point conseiller des assassinats, ce que vous m'imputez ne mérite point de réponse. Comme pere de Cratandre, je pourrois, Messieurs, insister sur la sagesse de sa conduite, sur sa retenue, sur son attachement inviolable à ses devoirs ; je pourrois interpeller tous ceux qui le connoissent, leur témoi-

gnage

gnage unanime dépoſeroit en ſa faveur ; leurs éloges ſeroient d'autant moins ſuſpects, que la jeuneſſe marche à viſage découvert, qu'elle n'a point encore acquis l'art d'en impoſer, & qu'enfin on ne paſſe point rapidement de la vertu au crime ; mais, pour ne rien dire d'inutile, je me renferme dans la ſimple qualité de ſon avocat. Il faut, dans une accuſation capitale, ſe fonder au moins ſur quelque lueur d'apparence ; ici l'on ne nous propoſe que le néant à combattre : en effet, à qui fera-t-on croire qu'un jeune homme éperduement amoureux veuille ſe priver lui-même de l'objet de ſa paſſion ? C'eſt bien mal connoître l'amour, il inſpire plus de timidité que d'audace ; le ſilence, & le reſpect, ſont toujours ſes interprétes ; s'il eſt cruel quelquefois, ce n'eſt que pour ceux qui le ſentent, & qui ne peuvent le faire paſſer dans le cœur d'une maîtreſſe inſenſible. Si mon fils eſt criminel, c'eſt d'avoir aimé ſans mon aveu la fille de mon ennemi. Mais il eſt entré de nuit dans la maiſon d'Androclés ; quelle preuve nous en donne-t-on ? Où ſont les témoins qui l'ont vû ? N'y a-t-il point de peines contre les calomniateurs ? Mais je veux que Cratandre ait été chez Androclés : le genre de mort de ſa fille fait la juſtification de mon fils. Un amant s'eſt-il jamais muni d'une pierre pour aller à un rendez-vous ? Sont-ce là les armes dont l'amour ſe ſert ? Peut-être l'a-t-il trouvée dans la chambre de Chryſochroé ? De la groſſeur dont on nous repréſente cette pierre, il falloit, pour la ſoulever

lever, la force d'un Hercule. Brias a crié au voleur; les domeſtiques ſont accourus au bruit. Peut-être étoit-ce réellemeut un voleur? Peut-être auſſi que tout ce vacarme étoit l'ouvrage du cerveau troublé d'une vieille effrayée par quelque rêve fâcheux : mais enfin, Chryſochroé a prononcé le nom de Cratandre en mourant; donc mon fils étoit préſent, donc il l'a tuée! N'eſt-il pas naturel de prononcer le nom de ce qu'on aime, quand on va le perdre pour jamais? Qu'on applique à la queſtion les eſclaves d'Androclés, on découvrira le coupable. S'il vous reſte encore, Meſſieurs, quelque ſcrupule ſur l'innocence de Cratandre, & que vous faſſiez difficulté de le renvoyer abſous, je reclame l'épreuve du feu: que les dieux nous jugent; ſi mon fils eſt coupable, ils ne feront point de miracle pour le ſauver: l'auteur du crime ſera puni, la mort de Chryſochroé ſera vengée.

Ces derniers mots reçurent un applaudiſſement univerſel. Les juges, incertains du parti qu'ils devoient prendre dans une affaire ſi délicate, acceptérent avec plaiſir un expédient qui les tiroit d'embarras.

Les prêtres allument devant la porte du temple un vaſte braſier capable d'effrayer tout autre que moi; la place publique ſe remplit d'échafauts dreſſés à la hâte; on accourt de toutes parts à ce ſpectacle; les plus honnêtes gens ſont peuples dans ces ſortes d'occaſions. Je m'avance d'un air tranquille, je regarde le feu avec

plus

plus d'indifférence qne je n'aurois fait s'il eût été préparé pour un autre; je m'y jette avec précipitation, je marche lentement à travers les flammes, qui m'environnent de tous côtés; j'y reste au-delà tu temps marqué; j'en sors sans que mes habits même fussent endommagés. La multitude, qui pour l'ordinaire ne réfléchit point sur les choses qui frappent ses yeux, hésite alors, & se partage en différens avis; les uns soupçonnent dans un événement si merveilleux de l'artifice ou du prestige; les autres, & ce fut le grand nombre, s'écrient que c'est une protection visible du ciel qui se déclare pour l'innocence. On nous reconduit en triomphe, on charge d'injures Androclés & Mirtale, qui vont renfermer chez eux leur honte & leur douleur.

Je fus le seul qui ne sentis point ce succès, la vûe de ceux, qui venoient m'en féliciter, m'importunoit; je fuyois la société de mes amis, je fuyois jusqu'à la lumiére. Occupé nuit & jour de Chrysochroé, je la pleurois, je la regrettois, je me reprochois sa mort. Enfin, plus semblable à un spéctre qu'à un homme, je résolus de quitter Chypre, je crus trouver dans une terre étrangére la fin de mes peines, je ne songeois pas que j'emporterois par tout le trait cruel qui me déchiroit le cœur.

Il falloit cacher ma fuite à mon pere, j'y réussis. Il y avoit à la rade un petit vaisseau marchand prêt à mettre à la voile pour la mer d'occident, le patron m'y reçut sans me connoître,

&

& nous partîmes ſur le champ. Nous fûmes accueillis dès le ſecond jour d'une violente tempête, pendant laquelle les paſſagers furent ſcandaliſés de mon indifférence. Je me diſois à moi-même : Cratandre, tu vas périr, les dieux de la mer ſont moins ſourds que ceux du ciel. Mon eſpérance fut encore trompée, le calme revint, mais ce ne fut que pour nous faire tomber dans une flotte de barbares. La réſiſtance eût été inutile, cependant je la conſeillai, l'équipage ne me crut point, & ſe rendit; les pirates deſcendirent à terre, partagérent le butin, vendirent les priſonniers, & coururent à de nouvelles expéditions.

Je fus acheté par un maître aſſez traitable; il avoit un fils qu'il aimoit paſſionnément, il me deſtina à lui apprendre la langue greque; je n'eus pas le temps de juger de ſes progrès, d'autres barbares, profitant de l'abſence des premiers, vinrent piller leurs maiſons. Femmes, enfans, eſclaves, tout fut enlevé; ce ſont ſans doute ceux entre les mains de qui vous êtes tombé, puiſque nous nous trouvons dans la même priſon.

Eh bien, Doſiclés, comparerez-vous encore vos malheurs aux miens? Quelle différence! O ciel! Vous aimez Rhodante, vous la voyez, un dieu s'intéreſſe pour vous, un dieu vous promet un heureux retour; & moi, malheureux que je ſuis, tous les dieux enſemble ne pourroient me rendre Chryſocroé.

Quand il eut ceſſé de parler, j'avoue, lui

dis-je,

dis-je, qu'il eſt cruel de perdre ce qu'on aime; mais avouez auſſi qu'il eſt déſeſpérant de voir ſa maîtreſſe dans les fers, expoſée aux inſultes d'hommes pour leſquels il n'y a rien de ſacré. Le temps peut adoucir vos peines, peut-être l'amour ne vous a-t-il fait paſſer par une ſi rude épreuve, que pour vous en dédommager avec uſure. J'avois mes vûes en lui parlant ainſi; je formai tout-à-coup le deſſein de lui faire épouſer ma ſœur, mais je n'en dis rien alors, & ce ne fut que dans la ſuite que je communiquai cette idée à Rhodante.

Je n'accepte point cet augure, reprit Cratandre, la mémoire de Chryſocroé me ſera toujours chére, je conſerverai ſon image juſqu'à la mort; Vénus elle-même ne me feroit pas changer. Ainſi, Doſiclés, au lieu de flatter ma douleur, ſatisfaites ma curioſité ſur ce qui vous regarde. Je vous le promets, lui répondis-je, mais je vous prie d'attendre un temps plus favorable, la nuit eſt fort avancée, & nous avons beſoin de repos.

Après deux jours de maſſacre & de pillage, Myſtile, chef des pirates, voulut voir les priſonniers, & décider de leur ſort; il chargea Gobrias, ſon lieutenant, de les lui amener.

Ce Gobrias étoit une eſpéce de géant d'un regard féroce, d'une laideur affreuſe, & d'une cruauté au-deſſus de celle de ſon maître.

Nous parûmes tous devant Myſtile, la vûe de Rhodante le frapa ſi fort, qu'il la prit pour quelque divinité des Rhodiens: tel eſt le pouvoir

voir de la beauté, elle porte le reſpect dans les cœurs les plus barbares. Par un bonheur ineſpéré, il s'en tint à l'admiration. Revenu de ſa premiére ſurpriſe, qu'on réſerve cette fille & ces deux jeunes gens, dit-il, en nous montrant Cratandre & moi, je les conſacre au ſervice de Diane; qu'on mette en liberté le vieillard Cléandre, à qui la crainte de la mort fait répandre des larmes; qu'on égorge ces quatre matelots couchés par terre, les dieux de la mer aiment à voir couler le ſang des matelots, ils s'appaiſeront par ce ſacrifice, & nous feront retourner heureuſement dans notre patrie; que tous les autres ſoient mis à rançon; s'ils ne ſont pas rachetés, qu'ils reſtent dans les fers.

Ces ordres donnés, Myſtile ſe retire, Gobrias partage le butin, donne cent mines d'argent à chaque ſoldat, en prend, ſuivant l'uſage, quatre cens pour ſa part, & fait placer dans le temple de la Lune toutes les ſtatues des dieux qu'on avoit apportées à Rhodes.

Enſuite il renvoye chez lui Stratoclés, & s'approchant des quatre matelots, il les tue à coups d'épée. L'un regrette un fils au berceau, l'autre pleure un pere accablé de vieilleſſe, le troiſiéme une jeune femme qu'il a laiſſée enceinte. Nauſicratés, accoutumé à voir la mort de près, regarde d'un œil intrépide celle qui l'attend. Gobrias, dit-il, fais ton devoir, frappe, voilà ta victime; nous admirâmes tant de de fermété, le ſeul Gobrias y fut inſenſible, & joignit ſa tête à celles des trois autres.

Nous fûmes témoins de ces cruelles exécutions, mais Rhodante s'étoit cachée avec ſon voile, pour ne point ſouiller ſes yeux par cet horrible ſpectacle.

On nous remit en priſon. Quand nous fûmes ſeuls, mon frere, me dit Cratandre, vous ſavez vos engagemens, qui vous empêche de les remplir ? Belle Rhodante, preſſez Doſiclés de me tenir ſa parole. Ce ſera moi, répondit-elle, qui la dégagerai. Non, non, chére Rhodante, interrompis-je, je veux vous épargner cette peine ; je vais parler, puiſqu'il le faut, écoutez-moi, Cratandre. Alors, reprenant les faits dès mon enfance, je conduiſis ma narration juſqu'au moment où je l'avois connu.

Cratandre me remercia de ma complaiſance. Notre amitié croiſſoit de jour en jour ; chaque inſtant nous rendoit plus chers l'un à l'autre. Loin d'en être jalouſe, Rhodante partagea bientôt mes ſentimens pour mon nouvel ami ; elle ſe mêloit à nos entretiens, elle en faiſoit le charme ; nous vivions tranquilles, ſi l'on peut l'être dans les fers.

Un nouvel orage alloit fondre ſur nous. Gobrias, auſſi ſuſceptible que cruel, avoit conçu pour Rhodante une paſſion criminelle. Un barbare n'aime point, il deſire ; ſourd aux mouvemens du cœur qu'il ignore, il n'écoute que ſes ſens qui le dominent. Celui-ci, préſumant aſſez de ſes ſervices, pour ne pas craindre un refus, alla trouver Myſtile, & lui tint ce diſcours.

J'aime cette jeune captive, que tu as trouvée

aſſez belle pour l'offrir aux dieux, je te la demande avant qu'elle entre à leur ſervice. Qu'elle ſoit la récompenſe des richeſſes que je t'ai procurées, des villes que j'ai ſoumiſes à ta puiſſance, des vaiſſeaux ennemis dont j'ai augmenté ta flotte, & du ſang que j'ai répandu pour toi; je ne veux qu'elle pour ma part de tout le butin, & je veux bien devoir à ta faveur ce que tout autre à ma place exigeroit comme une juſtice que tu lui dois, ſi tu me l'accordes; & pourquoi me la refuſerois-tu? Je redoublerai de courage & de zéle, rends-moi le plus heureux, & je te rendrai le plus puiſſant de tous les mortels.

Myſtile étoit ſupeſtitieux juſqu'à la puérilité; injuſte envers les hommes, il ordonnoit à ſon gré de leur vie & de leurs biens, mais il craignoit, ou croyoit craindre les dieux. Il répondit à Gobrias.

Fais-moi des demandes que je puiſſe t'accorder, tu verras que Myſtile n'eſt point ingrat; diſpoſe de mes tréſors, je les dois à ta valeur, je te les abandonne; à l'égard de l'eſclave, elle n'eſt plus à moi, je l'ai promiſe à Diane; ſi je l'avois donnée à tout autre qu'à une déeſſe, je la lui enleverois ſur le champ pour t'en rendre poſſeſſeur; ſi je l'avois gardée pour moi-même, je t'en ferois le ſacrifice; j'aime à contribuer au bonheur de mes amis, pourvû qu'ils n'exigent rien qui puiſſe attirer ſur moi la colére des dieux. Juſqu'ici, fidéle à leur culte, ils ont favoriſé mes entrepriſes; peut-être n'ont-ils pas

beſoin de nos offrandes, mais c'eſt un ſacrilége de leur ôter ce qui leur appartient; je ne veux point m'en rendre coupable.

De quel droit, reprit Gobrias, l'as-tu promiſe? N'eſt-elle pas mon eſclave? Je pouvois ne la point faire paroître devant toi; je pouvois l'envoyer dans mon vaiſſeau, tu n'aurois point ſû qu'elle exiſte, & je ſerois maître deſon ſort. Ma ſotte déférence eſt-elle un titre, dont tu doives te ſervir pour me nuire? Elle n'eſt point encore ſous la juriſdiction de Diane, elle eſt dans le même endroit où je l'ai enfermée, & d'ailleurs... Tu raiſonnes mal, interrompit Myſtile, & la paſſion t'aveugle. Si les hommes ſe déshonorent en manquant à la parole qu'ils ſe donnent entr'eux, combien plus ſont-ils criminels en violant celle qu'ils ont donnée aux dieux?

Myſtile ajouta, pour juſtifier ſon refus, pluſieurs autres raiſons qui lui parurent merveilleuſes; Gobrias ne les trouva pas telles; mais, connoiſſant le caractére infléxible de ſon maître, il feignit de s'y rendre, & diſſimula ſon reſſentiment, réſolu d'emporter par force, ou par artifice, ce qu'il n'avoit pû obtenir par ſes priéres.

Dès le ſoir même il ſe gliſſa furtivement dans la chambre où nous dormions par terre, nous n'avions point d'autre lit. La vertu de Rhodante étoit gardée par la pudeur & le reſpect, qui veilloient au tour d'elle; il s'en approche, & lui dit. Je ſuis Gobrias votre époux, que votre bonne fortune a rendu ſenſible à vos charmes; vous allez paſſer de l'eſclavage à un état brillant;

brillant ; vous n'aurez déſormais au-deſſus de vous que la femme de Myſtile ; éveillez-vous, & goûtez la douceur du baiſer que je vous donne pour gage de ma foi ; que j'en reçoive un de vous, qui ſoit le gage de la vôtre. Alors il la prend dans ſes bras, & ſe met en devoir de lui faire violence. Rhodante s'arrache, en frémiſſant, à ſes careſſes brutales ; il veut la retenir, elle lui échape aux dépens de ſa robe, dont une partie reſte entre les mains de ce monſtre. Doſiclés, s'écria-t-elle, on en veut à mon honneur ou à ma vie ; ſecourez-moi, s'il eſt encore temps. Je me léve, je cours de ſon côté, je ne vois, je n'entens perſonne. Gobrias, outré de rage d'avoir manqué ſa proie, s'étoit retiré ſans être apperçû. Si Myſtile eût ſû l'outrage qu'il avoit voulu faire à une fille conſacrée aux dieux, il l'eût fait mourir ſur le champ.

Nous crûmes d'abord, Cratandre, & moi, que les cris de Rhodante étoient l'effet d'une frayeur cauſée par quelque rêve funeſte : nous en badinâmes ; mais elle nous aſſura ſi préciſément que la choſe étoit réelle, que nous en fûmes effrayés à notre tour.

Deux jours ſe paſſerent ſans nouvelles alarmes. Déja je me flattois que, rebuté par la réſiſtance de Rhodante, Gobrias renonceroit à nous perſécuter ; mais le crime ne ſe dément point. Tandis que je m'endormois dans une fauſſe ſécurité, le ſcélérat me préparoit un piége, dont il s'imagina que je ne pourrois me défendre.

Sous prétexte de nous préparer à notre con-

ſécration, il vint en plein jour dans la priſon, & me tirant en particulier. Doſiclés, me dit-il, avec une feinte douceur, à travers laquelle je liſois ſa perfidie, je m'intéreſſe à ce qui te regarde, je me connois en phiſionomie, tu n'es point fait pour l'eſclavage, je veux, en te rendant la liberté, réparer l'injuſtice de la fortune, & te procurer un ſort digne de ta naiſſance; tu ſais que je puis tout auprès de Myſtile, je te promets de te faire épouſer Callipe ſa fille unique; je n'exige, pour tant de bienfaits, qu'une condition d'autant plus facile qu'elle eſt honorable pour toi: C'eſt d'engager Rhodante ta ſœur à me donner la main; je dis ta ſœur, car je ne doute point que tu ne ſois ſon frere; j'en juge par la reſſemblance de vos traits, & par un certain air de famille, qui frappe tous ceux qui vous voyent enſemble.

Je ſentis tout le poiſon d'un diſcours ſi captieux; mais craignant de l'irriter, je feignis de ne m'en point appercevoir, je promis en ſecret un ſacrifice aux dieux, pour expier le menſonge que j'allois faire, & je lui répondis tranquillement.

O, Gobrias! Je ſuis un malheureux étranger, qui ne ſe méconnoît point dans les fers. Eſclave de Myſtile, je n'aſpire point à ſa fille; les richeſſes, & les honneurs que vous m'offrez, n'excitent point mes deſirs: toute mon ambition ſe borne à retourner libre dans ma patrie. Il eſt vrai que Rhodante eſt ma ſœur; nés de parens pauvres, mais vertueux, nous ſommes

mes orphelins. Notre mere, en mourant, nous a chargés d'aller offrir un ſacrifice à Junon dans ſon temple de Samos; nous en prenions la route lorſque nous ſommes tombés entre vos mains. Il y a parmi nous une ancienne loi qu'on ne peut violer, ſans être ſacrilége; elle défend à ceux qui ſont en deuil, de traiter d'aucune affaire pendant cinquante jours; il en reſte dix à expirer du nôtre: je vous jure, qu'après ce terme, je ferai conſentir ma ſœur à répondre à l'honneur que vous lui faites.

Ce délai de dix jours parut un ſiécle à l'impatient Gobrias, il héſita; mais enfin, ne voyant point d'autre moyen d'obtenir Rhodante, il s'y ſoumit. Je te tiendrai ma parole, me dit-il, en ſortant, ſonge à me tenir la tienne; ſi tu me trompes, je jure par les dieux immortels que je te poignarderai dans les bras de ta ſœur.

Quand je fus ſeul, j'enviſageai les ſuites funeſtes de l'engagement que je venois de prendre: je frémis de mon imprudence. Les menaces de Gobrias ne m'alarmoient point; je me ſentois aſſez de courage pour braver la mort la plus horrible: mais quand je vins à ſonger que Rhodante n'en ſeroit pas moins expoſée à ſa fureur, l'affreux déſeſpoir s'empara de moi; je perdis l'uſage de la parole, je ceſſai de reſpirer.

Je ne ſortis que long-temps après de cet état d'anéantiſſement; j'étois ſi accablé, qu'à peine je reconnus Rhodante & Cratandre qui s'empreſſoient autour de moi pour me rappeller à la vie. O Rhodante! O Cratandre, leur dis-je enfin!

enfin ! Que vos ſecours ſont cruels ! Que je ſuis malheureux ! Alors je leur appris ce qui venoit de ſe paſſer. J'accompagnai ce triſte récit des plaintes les plus touchantes, & des larmes les plus améres. Qu'avez-vous fait, me dit Cratandre ? Deviez-vous flatter la paſſion d'un barbare ? Je ne cherche point à m'excuſer, repris-je, je voulois éviter un mal préſent, & je n'ai point refléchi ſur l'avenir. Quoi, belle Rhodante, vous allez être l'épouſe de l'infâme Gobrias ! Et c'eſt l'imprudent Doſiclés qui vous aura livrée entre ſes mains ! La mort, moins cruelle que l'amour, m'épargnera cet horrible ſpectacle. Dieux, adouciſſez ce cœur impitoyable, que tant de vertus ne ſoient point malheureuſes ! Et vous, cher Cratandre, ne l'abandonnez pas, ſoulagez ſa douleur, fortifiez ſon courage, & parlez-lui quelquefois de l'infortuné Doſiclés.

Ceſſez, me dit Rhodante, des plaintes indignes de vous & de moi ! Voyez combien je ſuis plus raiſonnable, non-ſeulement je ne vous conſeille point d'épouſer Callipe, mais je vous garantis que, ſans avoir recours à la mort, je n'épouſerai jamais Gobrias. Mon cœur ne me trompe point, il me dit que nous ne ſommes pas nés pour être toujours malheureux. Mercure, dont la prédiction m'a ſoutenue juſqu'ici, Mercure nous délivrera du danger qui nous menace ; rendons-nous dignes de ſa protection par notre confiance. En effet, ajouta Cratandre, rien n'eſt encore déſeſpéré, Gobrias craint Myſtile,

il

il n'osera peut-être plus revenir dans la prison. Qui nous empêche, s'il y revient, de l'immoler à Pluton? Nous n'avons point d'armes! Notre courage nous en fournira: nos mains, & le voile de Rhodante, nous suffisent. Les Pyrates sont prêts à se rembarquer, laissons-nous conduire dans le sanctuaire de Diane; elle est trop juste, pour accepter le sacrifice involontaire de nos personnes, & peut-être trouverons-nous les moyens de sortir de son temple sans l'offenser. Au reste, songez que la fortune se rit de nos pleurs: on ne la désarme qu'en lui résistant, & l'amour ne favorise que les gens courageux. Imitez la fermeté de Rhodante, c'est un bon modéle à suivre.

La sagesse de ce discours eut son effet, je sentis renaître ma raison. Que ne peuvent point sur un cœur sensible une maîtresse & un ami?

Dès le lendemain les choses changerent de face; notre sort n'en fut pas meilleur, mais du moins fûmes-nous délivrés des persécutions de Gobrias, & cet adoucissement à nos maux nous consola d'avance de tous ceux qui devoient encore nous arriver.

Mystile avoit choisi ce jour pour la cérémonie de notre consécration: on vint nous y préparer, on nous revétit d'une longue robe de laine blanche; on nous mit sur la tête des couronnes de branches de pin, & de laurier. Déja ce roi, si ce n'est pas profaner cet auguste nom, que de le donner à un chef de Pyrates, ce roi, faisant les fonctions de sacrificateur, s'avançoit gravement

gravement vers le temple ; nous marchions derriere lui, peu touchés des applaudiſſemens de tous ceux qui nous regardoient.

Une aventure imprévûe dérangea les religieux projets de Myſtile. On vint l'avertir qu'Artaxane, un des principaux officiers de Briaxés roi des Piſſéens, étoit arrivé, & qu'en qualité de ſon ambaſſadeur, il demandoit une prompte audiance. A cette nouvelle, Myſtile nous fait reconduire en priſon, reprend le chemin de ſon palais, aſſemble les différens corps de ſes troupes, fait élever un trône dans la place publique, & revêtu du manteau royal, la couronne en tête, & le ſceptre en main, fait ſigne à Artaxane de s'approcher. Celui-ci s'étant proſterné à ſes pieds, ſuivant l'uſage des Barbares, l'adora, & lui remit une lettre ſcellée du ſceau de ſon maître. Myſtile ordonna à Gobrias de la lire à haute voix ; elle étoit conçue en ces termes.

BRIAXE'S, roi de PISSA, au grand roi MYSTILE. Salut.

NOus n'avons rien oublié juſqu'ici pour vous donner des marques de notre bienveillance royale : nous nous ſommes réjouis de vos ſuccès, & dans toutes les occaſions nous y avons contribué non-ſeulement par nos vœux, mais par des ſervices réels, & des ſecours efficaces. Nous avions lieu de croire que, ſenſible à tant de bienfaits reçus de notre part, vous éviteriez avec ſoin tout ce

ce qui pourroit bleſſer notre ancienne amitié ; cependant par une ingratitude inouie, par un attentat impardonnable, & contre toute juſtice, vous vous êtes emparé de notre ville de Rhamnus, vous en avez tué, ou fait priſonniers tous les habitans. Nous comptons que vous réparerez au plûtôt cette violence, & que vous remettrez les choſes dans leur premier état, en nous donnant autant de vos ſujets que vous en avez maſſacré des nôtres. Nous attendons votre réponſe pour prendre une réſolution digne de nous. Songez qu'on ne nous offenſe pas impunément. Adieu.

Myſtile eut peine à ſe contenir pendant la lecture d'une lettre ſi fiere ; on liſoit ſur ſon viſage les différentes paſſions dont il étoit agité : les menaces de Briaxés l'enflammoient de colere, la crainte de ſa puiſſance le faiſoit pâlir.

Ses ſoldats en furent indignés, tous s'écrierent, en frappant ſur leurs boucliers, qu'il falloit tirer une prompte vengeance de l'inſulte qu'on faiſoit à leur général ; & tournant contre Artaxane la pointe de leurs javelots, ils lui causerent la plus grande frayeur qu'il eût eue de ſa vie.

Myſtile, qui avoit eu le temps de ſe remettre, le toucha de ſon ſceptre, & lui dit avec une tranquillité apparente, je ferai réponſe à votre maître, allez vous repoſer ; & vous, Gobrias, je vous le recommande, ayez ſoin de le bien régaler.

Il ne fallut à Gobrias qu'un moment d'entretien

tien avec Artaxane, pour connoître le caractére du perſonnage : il réſolut, pour lui donner une haute idée de Myſtile, de l'intimider par un preſtige capable tout au plus d'en impoſer à un enfant.

Il y avoit dans le camp un certain bouffon, nommé Satyrion ; c'étoit une eſpéce de nain, d'une groſſeur extraordinaire ; il étoit louche, il avoit le nez écraſé, & les jambes torſes ; mais ce petit monſtre étoit un grand fourbe.

Gobrias le fit trouver ſur le paſſage d'Artaxane. Il s'étoit raſé les cheveux, & la barbe, il s'étoit barbouillé le viſage de ſuie, il étoit nud juſqu'à la ceinture, le reſte de ſon corps étoit couvert d'une jupe peinte de différentes couleurs ; en un mot, c'étoit une de ces figures groteſques qu'on met dans les jardins pour épouvanter les oiſeaux.

Tout le monde éclatoit de rire à ſa vûe, lui ſeul ne rioit point. Quand Artaxane fut vis-à-vis de lui, il tira ſon épée, ſe la paſſa au travers du corps, & tomba, noyé dans ſon ſang.

Le crédule ambaſſadeur regardoit ce ſpectacle avec des yeux étonnés, & donnoit des larmes au mort, lorſque Gobrias, s'approchant de Satyrion. Leve-toi, lui dit-il, le grand Myſtile te l'ordonne, & te rend la vie ; à ces mots il ouvre les yeux, étend les bras, ſe dreſſe ſur ſes pieds, vuide d'un trait une grande coupe de vin qu'on lui préſente, & prenant une lyre, il entonne, d'une voix de Stentor, un hymne à l'honneur du ſoleil, & de Myſtile.

Artaxane,

Artaxane, plein d'admiration, entre chez Gobrias, qui lui avoit préparé de nouveaux ſujets de ſurpriſe. Je ne m'arrêterai point à vous faire la deſcription du feſtin, la profuſion y tenoit lieu de délicateſſe.

On ſe met à table, on mange, on boit outre meſure. Bientôt les fumées du vin montent à la tête d'Artaxane; il s'endort, & laiſſe échapper, ſans qu'il s'en apperçoive, une coupe qu'il portoit à ſa bouche: le vaſe tombe & ſe briſe.

Gobrias fut ſenſible à la perte de cette coupe; elle étoit d'un ſaphir oriental, enrichie de diamans, & d'un travail admirable. L'habile ouvrier y avoit gravé la naiſſance de Bacchus, ſes conquêtes & ſon triomphe. Là, ce dieu montroit aux hommes l'art de cultiver la vigne, ici c'étoit une vendange avec tous ſes attributs. Dans l'éloignement, les Menades célébroient des orgies, & les Bacchantes mettoient en piéces le malheureux Orphée. Enfin, ce nouvel Alcimédon y avoit repréſenté plus de choſes qu'il n'y en avoit ſur le bouclier d'Achille.

Artaxane étoit à peine réveillé, lorſque Gobrias, avec qui Myſtile avoit concerté pendant la nuit ſa réponſe à Briaxés, vint la lui remettre. Il ne fut point parlé de ce qui s'étoit paſſé la veille, ni de la coupe; il lui fit préſent de groſſes ſommes en or, & le congédia.

Myſtile, craignant d'être ſurpris par un ennemi puiſſant, envoya Gobrias dans toutes les provinces de ſon royaume, pour y raſſembler

le

le plus de troupes & de vaiſſeaux qu'il ſeroit poſſible.

Celui-ci voulut d'abord refuſer cette commiſſion ; il n'avoit plus que deux jours à attendre pour poſſéder Rhodante ; mais il n'oſa déplaire à Myſtile ; & ſe fiant à la parole que je lui avois donnée , il obéit.

Avec une promptitude inconcevable il parcourt les différentes villes des états de Myſtile, anime ſes ſujets contre Briaxés , lui déclare la guerre , léve rapidement une groſſe armée de terre , & compoſe une flotte nombreuſe & bien pourvûe.

Pendant l'abſence de Gobrias, Myſtile qui le connoiſſoit, eut peur qu'à ſon retour il ne formât quelque entrepriſe contre Rhodante. Au milieu des embarras d'une guerre prochaine , il ne perdoit point de vûe le projet de notre conſécration. Pour nous mettre en ſûreté, il nous fit conduire dans ſon palais , où nous fûmes gardés plus honorablement.

Un jour que par ſon ordre nous étions tous les trois en ſa préſence , il regarda Rhodante avec encore plus de ſurpriſe & d'admiration que la premiére fois ; il lui dit mille choſes flatteuſes qui me firent trembler. Sa dévotion pour Diane nous ſauva ; il crut que l'extrême beauté de Rhodante rendroit ſon ſacrifice plus méritoire aux yeux de la déeſſe.

Alors , par l'impulſion ſecrette de quelque divinité , je me jette à ſes genoux. O Myſtile ! lui dis-je , avec une noble aſſurance , je ſuis vo-

tre

tre esclave, mais je suis né d'une condition libre; j'ai quelque expérience dans les combats de mer; je vous offre mes services contre Briaxés, si vous les acceptez, j'ose vous promettre qu'ils ne vous seront pas inutiles. Après votre victoire, vous serez encore maître de ma destinée, je reviendrai me mettre dans vos fers. Mercure éclaira mon esprit, & toucha le cœur de ce prince barbare; j'en fus écouté favorablement. Il me fit plusieurs questions sur ma naissance, sur ma patrie, & sur mes talens; je répondis à tout d'une maniére simple, mais précise; il en fut satisfait, & me donna sur le champ un de ses vaisseaux à commander.

Quand nous fûmes seuls, je fis agréer à Rhodante la démarche que je venois de faire, elle en sentit la nécessité; son courage, au lieu de se démentir, parut s'augmenter. Allez, me dit-elle, Dosiclés, allez travailler à notre commune liberté, la fidéle Rhodante se prive sans alarmes du plaisir de vous voir, elle ne craint point l'inconstance de son frere & de son époux. Notre séparation fut douloureuse, je la recommandai à Cratandre, je les embrassai l'un & l'autre, & je courus m'embarquer.

Pendant que Mystile n'oublie rien pour se défendre ou pour attaquer, Briaxés, enyvré de sa grandeur, ne faisoit aucuns préparatifs; il doutoit si peu que Mystile ne lui restituât la ville de Rhamnus, qu'il se disposoit à y faire un voyage de plaisir avec toute sa cour.

Ce prince, dont j'aurois dû plûtôt vous tracer le caractére,

caractére, étoit assez humain pour un roi barbare; il avoit un fonds d'équité naturelle qui perçoit quelquefois à travers les préjugés de l'éducation & du despotisme. Quand il suivoit les maximes d'une politique rigoureuse, il vouloit toujours mettre les apparences de la justice de son côté; il n'étoit pas brave, quoiqu'il affectât de le paroître; il eût été dangereux de lui laisser appercevoir qu'on ne le croyoit pas tel. Il parloit sans cesse de guerre, & ne la faisoit jamais que par ses généraux. Il formoit chaque hiver des projets magnifiques de campagne pour le printemps; il faisoit partir ses équipages, il annonçoit le jour de son départ, mais il trouvoit toujours quelque prétexte pour rester; & ne sortoit de son palais, que pour aller à la chasse. Au reste il aimoit les gens d'esprit, & se piquoit lui-même d'en avoir; on pouvoit sans crainte n'être pas de son avis dans les choses indifférentes : il railloit avec peu de finesse, mais il ne s'offensoit point d'un bon mot ou d'une répartie ingénieuse.

Il attendoit impatiemment le retour d'Artaxane. Enfin cet ambassadeur arrive. Eh bien, lui dit Briaxés, avons-nous Rhamnus? Seigneur, répondit Artaxane, voici la réponse de Mystile.

Le

Le grand roi MYSTILE, à BRIAXÉS, très-grand roi des Pisséens. SALUT.

ARtaxane, votre ambassadeur, m'a remis votre lettre; le style m'en a paru d'autant plus extraordinaire, que, sous prétexte de m'assurer de votre amitié, vous m'y faites des reproches, & même des menaces indirectes. J'avoue que vos secours m'ont été quelquefois utiles, mais vous savez que les miens ne vous ont point manqué au besoin. Vous voulez, dites-vous, que je vous rende Rhamnus. Quels droits avez-vous sur cette ville? Elle ne vous a jamais appartenu. Elle étoit à Mithrane, mon ennemi mortel; je l'ai prise sur lui dans une juste guerre, & je la conserverai. Pourquoi déguisez-vous votre ambition? Que ne me demandez-vous tout d'un coup la moitié de mon royaume? Si vous cherchez un prétexte pour rompre la paix, je vous déclare que celui-ci est très-frivole, & que vous me trouverez prêt à me défendre par mer & par terre. Au reste, comme votre ancien allié, je vous conseille de veiller à la sûreté de vos états, & de ne point étendre vos prétentions sur ceux de vos voisins. Adieu.

A cette lecture, Briaxés devient furieux; il veut sur le champ aller punir l'insolence d'un petit prince qu'il ne regarde que comme un chef de brigands qui s'oublie, & qu'il forcera bientôt à venir lui demander pardon.

Au nom des dieux, Seigneur, lui dit Arta-

xane, n'ayez rien à démêler avec un homme qui change à ſon gré l'ordre de la nature, & qui commande à la mort même. Tout eſt prodige dans la cour de Myſtile ; j'ai vû des oiſeaux s'envoler des entrailles brûlantes d'un ſanglier qu'on avoit fait rôtir à grand feu ; j'ai vû Satyrion mort, & rendu à la vie. O le plus brave, mais le plus ſimple & le plus crédule des hommes ! interrompit Briaxés, avec un ſoûrire amer ; prétens-tu m'en impoſer par des contes de vieille, & me donner pour un prodige la friponnerie de quelque fourbe adroit ? Je croirai que Myſtile commande à la mort, s'il peut ramaſſer ſa tête quand je l'aurai abattue à mes piéds.

Alors, ne reſpirant que vengeance, & prenant ſa colére pour du courage, il ordonne à la hâte que ſa flotte ſoit prête à partir le plûtôt qu'il ſera poſſible. La mer ſe couvre de ſes vaiſſeaux, qui compoſent un vaſte croiſſant, au milieu duquel s'étant placé, il fit à ſes troupes une longue harangue, pleine de lieux communs, d'une éloquence barbare ; je ne vous en rapporterai que quelques traits.

Après avoir exalté avec emphaſe la valeur de ſes ſoldats, à laquelle rien ne ſeroit capable de réſiſter ; vous n'avez affaire, leur dit-il, qu'à des hommes ramaſſés au hazard, plus propres à piller qu'à combattre ; ils ne ſoutiendront point vos premiers efforts, ils prendront la fuite à votre vûe, & vous les diſſiperez comme le zéphire diſſipe les nuages. Cependant, quelque ſupérieur qu'on ſoit à ſes ennemis, il ne faut point

point les trop mépriſer ; là-deſſus il leur débita la fable du lion & du moucheron.

Après votre victoire, ne vous arrêtez point au pillage, le butin eſt quelquefois un leure que nous préſente l'ennemi ; pendant qu'il nous amuſe, il s'échappe, ou ſe raſſemble ; il faut l'avoir entiérement détruit, pour jouir de ſon bien. Profitez de l'exemple de ce chaſſeur imprudent, qui, voyant un nid de perdreaux, en prit d'abord un ſeul qu'il fit rôtir tranquillement ; après l'avoir mangé, il retourna aux autres, ils s'étoient envolés.

Un murmure confus d'applaudiſſemens s'éléve de toutes parts, les rochers en retentiſſent au loin ; chefs & ſoldats, tous font voir la même ardeur à venger leur ſouverain. Il donne le ſignal, & s'avance à pleines voiles contre Myſtile qu'il croit prendre au dépourvû.

Quand il fut en préſence de ſon ennemi, la hauteur & la force de ſes vaiſſeaux le remplirent d'étonnement, les idées de victoire & de triomphe s'évanouirent dans ce cœur ſuperbe ; la crainte y prit la place de la confiance.

Pour ſe tirer avec quelque ſorte d'honneur d'un danger qui lui parut inévitable, il eut encore recours à la négociation. Il écrivit une ſeconde lettre à Myſtile, & lui offrit la paix & ſon amitié, mais toujours à condition de lui rendre la ville de Rhamnus. Sa frayeur abattit le courage de ſes troupes, & ſa flotte étoit plus diſpoſée à fuir qu'à combattre.

Myſtile dit froidement qu'il porteroit lui-

même ſa réponſe. Auſſi-tôt Gobrias commença le combat, & du premier choc il s'empara de trois des plus grands vaiſſeaux de Briaxés, qui ne firent preſque aucune réſiſtance ; j'eús le bonheur de l'imiter, & de tuer Damaſipe.

Ce Damaſipe étoit le même dont je vous ai parlé ; dès qu'il ſut que j'avois enlevé Rhodante, il partit d'Abydos, réſolu de périr, ou de l'arracher de mes mains. Il avoit parcouru toutes les iſles de la Gréce, ſans pouvoir apprendre de nos nouvelles ; il avoit ſeulement oüi dire d'une maniére confuſe, que nous avions été pris par des barbares, mais on n'avoit pû l'inſtruire de l'endroit où ils nous avoient menés. Las de nous chercher en vain, & ne voulant point retourner à Abydos ſans Rhodante, il s'étoit mis au ſervice de Briaxés, & ſe trouvoit ſur ſa flotte.

Il me reconnut le premier ; & me lançant un javelot de toute ſa force, c'eſt maintenant, Doſiclés, que tu me rendras mon épouſe. Je reçûs le coup ſur mon bouclier. J'abordai ſon vaiſſeau ; & tandis que mes ſoldats s'en rendoient les maîtres, il ſe commença entre nous un combat dont le ſuccès fut long-temps douteux. Il étoit brave, il me fit ſouvent partager le péril que je lui faiſois courir, mais enfin je le ſaiſis au corps, & le précipitai dans la mer, dont les vagues l'engloutirent à mes yeux.

Déjà la victoire ſe déclaroit pour nous de tous côtés ; mais que peut la valeur contre la ruſe ? Briaxés, menacé d'une entiere défaite, ſe ſouvient

ſouvient d'un conſeil que lui avoit donné Damaſipe. Auſſi-tôt il ordonne à ſes plongeurs de ſe couler ſous nos vaiſſeaux, il leur fait prendre à chacun une forte tarriere, mais d'un poids aſſez léger pour ne les point empêcher de nager. Ce funeſte expédient ne réuſſit que trop bien. Le ſuccès en fut ſi prompt, que les vaiſſeaux entr'ouverts furent ſubmergés avant qu'on eût deviné la cauſe du mal, & le remède qu'on pouvoit y apporter.

Gobrias périt le premier. Je ne regrette point la vie, dit-il, je ne regrette que Rhodante. J'entendis ces dernieres paroles. O Amour! m'écriai-je alors, quel eſt ton pouvoir? Tu ne ſors du cœur d'un barbare même qu'avec ſon dernier ſoupir. Dieux immortels! Vous nous avez délivrés pour jamais de la crainte de ce monſtre.

Le vaiſſeau que je montois ne fut point endommagé; mais je n'évitai la fureur de la mer, que pour rentrer dans un eſclavage plus cruel que celui que je venois d'eſſuyer. Je fus enveloppé, & contraint de me rendre. Tous ceux qui reſtoient eurent le même ſort.

L'armée de terre épouvantée prend la fuite; Artaxane, à la tête d'un gros détachement de cavalerie, ravage la campagne, & met tout à feu & à ſang dans la ville capitale de Myſtile; tout ce qui échape aux flammes & à l'épée du ſoldat, eſt embarqué indiſtinctement ſur les vaiſſeaux des vainqueurs, & ſur ceux des vaincus.

Myſtile, témoin de la perte de ſa flotte, &

de la destruction de ses états, n'eut pas le courage de soutenir l'horreur de ce spectacle. O Fortune ! dit-il, tu m'as tout ôté, je te rens graces au moins de m'avoir laissé maître de ma destinée ; je ne verrai point l'audacieux Briaxés insulter à ma disgrace, je mourrai libre. A ces mots, il tire son épée, & se perce la poitrine. Son ame impure va dans le Tartare se livrer aux supplices destinés aux impies & aux tyrans.

La flotte ennemie, commandée par Artapas lieutenant de Briaxés, vint mouiller sans accident au port d'Amphipe, elle s'y arrêta quelques jours, pendant lesquels il se fit représenter le butin ; il en distribua une partie aux soldats, & réserva ce qu'il y avoit de plus précieux pour orner le triomphe de son maître, qui parcouroit, en conquerant, les différens états qui avoient appartenu à Mystile.

Artapas, avant que de lever l'ancre, fit mettre à part toutes les captives dans le même vaisseau. Les femmes & la fille de Mystile, confondues dans la foule de leurs esclaves, déploroient en vain leur grandeur évanouie. Je le priai de laisser ma sœur sous ma conduite : sourd à ma priere, le barbare me refusa durement. Me voilà donc séparé une seconde fois de Rhodante, incertain du sort que les dieux nous réservoient à l'un & à l'autre. Heureux toutefois, dans ce nouveau malheur, de me retrouver encore avec Cratandre.

Une horrible tempête s'éléve, les vents impétueux poussent les vaisseaux les uns contre les autres

autres, ou les disperſent. Je ſuivois des yeux celui ſur lequel étoit Rhodante. O Neptune! diſois-je, protége deux amans infortunés, arrache Rhodante à la fureur des flots, permets à Doſiclés de la ſecourir, ou de périr avec elle. Hélas! Aurai-je la force de vous le dire? Je vis ce malheureux vaiſſeau porté par les vagues ſur la pointe de roches eſcarpées, je le vis ſe briſer & diſparoître; j'entendis les gémiſſemens de celles qui ſe noyoient, je crus démêler la voix plaintive de Rhodante, qui m'appelloit à ſon ſecours. C'en eſt donc fait, m'écriai-je? Elle ne vit plus. Elle ne vit plus! O dieux! J'allois me précipiter dans la mer, Cratandre me retint. Cruel ami, lui dis-je, en faiſant un effort violent pour me débarraſſer de ſes bras, ami barbare, laiſſez-moi mourir, je n'ai que trop vécu. Eſt-il poſſible, me répondit-il avec véhémence, que vous n'aurez jamais que des mouvemens de déſeſpoir? J'ai perdu Chriſochroé, j'ai ſouhaité la mort, mais je ne me la ſuis point donnée. La vie eſt un préſent des dieux, dont ils peuvent ſeuls diſpoſer. Il y a plus de courage à la paſſer dans les regrets, qu'à s'en délivrer par une prompte mort. Qui vous a dit que Rhodante n'eſt plus, & qu'elle ne s'eſt point ſauvée du naufrage? Le ciel a fait tant de choſes pour elle juſqu'ici, que je me perſuade qu'il n'aura point épargné un nouveau miracle pour vous la conſerver. Mais je veux que Rhodante ne vive plus. votre mort la rendra-t-elle à la vie? Eſperez-vous de la retrouver, & de l'aimer au-delà du

trépas ? Non, Dosiclés, nos ames se reconnoissent dans l'Elisée ; mais occupées de leur propre bonheur, elles n'aiment, & ne haissent plus. Vous ne m'écoutez point. Eh bien, je ne garde plus de ménagemens avec vous. Promettez-moi de vivre, ou je vous enchaînerai comme un furieux : l'amitié mal reconnue se change en cruauté.

Ses menaces m'intimidérent, je sentis que je ne pourrois pas tromper sa vigilence, je lui laissai croire qu'il m'avoit persuadé, & j'attendis que je fusse seul pour mettre fin à des maux que je ne pouvois plus supporter.

L'orage dura deux jours avec la même violence, enfin il cessa ; nous arrivâmes à Pissa, où l'on nous mit tous en prison jusqu'au retour de Briaxés.

Ce prince, s'étant arrêté à quelque distance de sa capitale, se fit amener les prisonniers. La bonne mine de Cratandre, & la mienne le fraperent : par une suite de notre mauvaise fortune, nos malheurs ne nous avoient point changés; il nous choisit pour être immolés tout vifs à ses dieux, il fit peu d'attention aux autres, qui furent vendus au profit d'Artapas, & de ses autres généraux.

Les sujets de Briaxés lui firent une entrée superbe, dont je ne vous dirai rien, nous y assistâmes, sans la voir. On nous avoit revêtus de robes bisarres, & parés de guirlandes de fleurs ; nos chaînes étoient d'or. On nous avoit attachés au pied du bucher qui devoit nous consumer.

Deux

Deux prêtres, le couteau à la main, n'attendoient que l'ordre du Roi pour nous le plonger dans le cœur, & nous jetter dans les flammes.

A la vûe de ce lugubre appareil, le courage de Cratandre l'abandonna; l'horreur d'une mort prochaine & cruelle le faiſoit friſſonner, il avoit les yeux preſque éteints, il étoit d'une paleur livide. Pour moi, qui voyois approcher le moment qui devoit me réunir à Rhodante, j'étois tranquille.

Briaxés, en montant au temple, jetta les yeux ſur nous; ce contraſte d'abattement & de gaité le ſurprit. Pourquoi, dit-il, en s'adreſſant à moi, ſembles-tu braver la mort, tandis que ton camarade paroît ſi fort la redouter? C'eſt, lui répondis-je, qu'il la trouve injuſte, & que la vie m'eſt odieuſe. J'admire ton aſſurance, continua-t-il; &, comme il étoit grand parleur, il nous fit un diſcours preſque auſſi long que la harangue qu'il avoit faite à ſes ſoldats, pour nous prouver qu'il étoit raiſonnable, & même néceſſaire qu'il y eût dans le monde différentes conditions; qu'il y eût des maîtres & des eſclaves, des riches & des pauvres, des magiſtrats & des artiſans; il entra dans de grands détails ſur les avantages de la ſociété, ſur le gouvernement des villes & des royaumes. Il finit par nous dire qu'en qualité de notre maître, il avoit droit de nous commander; que nous devions lui obéir ſans réſiſtance & ſans murmure; que nous ayant fait la grace de nous choiſir pour être immolés à ſes dieux, en reconnoiſſance de la victoire

qu'ils

qu'ils lui avoient accordée, nous devions nous eſtimer heureux que ſon choix fût tombé ſur nous, comme ſur ce qu'il y avoit de meilleur & de plus beau parmi ſes priſonniers. Mais, ajoûta-t-il encore, pour qu'il ne ſoit pas dit que j'aye condamné quelqu'un ſans l'avoir entendu, & ſans lui avoir prouvé la juſtice de ſa condamnation, répons-moi, Doſiclés. La beauté eſt-elle agréable aux dieux ? Elle l'eſt, ſans doute, lui dis-je. N'eſt-elle pas un de leurs préſens ? Elle en eſt un des plus précieux, puiſqu'elle eſt leur image. Ne doit-on pas les aimer ? C'eſt un devoir indiſpenſable. Les aimer & leur ſacrifier, n'eſt-ce pas la même choſe ? Préciſément la même. Fort bien. Si tu devois leur offrir une géniſſe, ne choiſirois-tu pas la plus graſſe & la plus belle ? Je la choiſirois. N'arroſerois-tu pas la victime avec le meilleur vin ? Je l'arroſerois avec du nectar, ſi j'en avois. A merveille. Il me fit encore d'autres demandes, auxquelles il étoit auſſi facile de répondre qu'à celles-ci : cependant il regarda comme une vivacité d'eſprit admirable, ce qui n'étoit que l'effet du ſens commun le plus ordinaire. En vérité, dit-il, en ſe tournant vers Artaxane, ce jeune homme eſt digne de jouir, dès ce ſoir, de l'entretien des dieux. Et toi, pourſuivit-il, en s'adreſſant à Cratandre, qui avoit eu le temps de ſe remettre de ſon trouble, ne penſes-tu pas comme Doſiclés ? Non, ſeigneur, répondit-il d'une voix ferme, je regarde comme abominable un uſage barbare, introduit par une ſuperſtition

ſtition groſſiére & déshonorante pour les dieux. C'eſt bien mal les connoître, c'eſt avoir d'eux une idée indigne de leur eſſence & de leur bonté, que de les croire avides du ſang & de la chair des hommes; les prémices des fruits de la terre offertes par des mains innocentes; des mœurs pures, des cœurs ſoumis à leurs decrets éternels, voilà tout ce qu'ils exigent de notre reconnoiſſance. Je veux, pour m'accommoder un moment à vos préjugés, que les dieux aiment les victimes humaines, pourquoi leur choix ne tombe-t-il que ſur les beaux hommes? La beauté n'eſt-elle donc qu'un préſent de leur colére? La laideur eſt-elle un titre pour parvenir à une heureuſe vieilleſſe? S'il en étoit ainſi, la terre dépouillée de l'élite de ſes habitans, ne ſeroit bientôt peuplée que de monſtres, dans leſquels on méconnoîtroit l'image de la divinité. Dites-moi, Briaxés, car j'oſe vous interroger, ſi Myſtile vous eût vaincu, & que ſous prétexte que vous auriez été le plus beau de ſes priſonniers, il eût voulu vous immoler à ſes dieux, n'auriez-vous pas crié à l'injuſtice? Oui, ſans doute, & vous auriez maudit cette taille avantageuſe, & cet air de grandeur qui vous diſtinguent de tous vos ſujets. Vous voyez par la hardieſſe de ce diſcours, que je ne crains plus la mort; ſi elle m'a intimidé, c'eſt un tribut involontaire que la nature ſe fait quelquefois payer par les ames les plus fortes; mais bientôt le courage reprend ſes droits. Puniſſez ma témérité, j'abandonne volontiers ma vie à votre vengeance; mais ne vous

vous faites point un mérite cruel de répandre mon ſang par un motif de religion, je veux bien encore, en mourant, vous épargner ce crime.

Par quel prodige, s'écria Briaxés, en parlant à ceux qui l'environnoient, par quel prodige ce jeune homme paſſe-t-il ainſi tout d'un coup de la frayeur à l'audace? Et par quel enchantement ne puis-je me défendre d'une ſecrette émotion? Je ſens que mon cœur s'ouvre à la pitié : j'en demande pardon aux dieux; mais je balance entre eux, & ces étrangers. Alors il s'aſſit auprès de nous, & parut enſeveli dans la plus profonde rêverie; notre ſort dépendoit de la premiere parole qu'il alloit prononcer, lorſqu'un vieillard vénérable, fendant la preſſe, tombe à ſes pieds; il embraſſe ſes genoux, les arroſe de ſes larmes, & pouſſe de longs gémiſſemens.

C'étoit le pere de Cratandre, qui venoit demander grace pour ſon fils; il dit des choſes ſi touchantes, pour l'obtenir, que Briaxés en fut attendri. Leve-toi, lui dit-il, je n'ai point ſucé le lait d'une lionne, ou celui d'une tigreſſe; je ſuis homme, je connois toutes les paſſions de l'humanité; je partage ta douleur, & je voudrois pouvoir te rendre ton fils, mais la religion s'y oppoſe; cependant, pour te convaincre de ma ſincérité, je vais en ta preſence conſulter les prêtres des dieux, leur réponſe ſera notre loi. Le plus ancien prenant la parole, Seigneur, dit-il, défiez-vous d'une pitié criminelle; ſi vous en ſuiviez les mouvemens, les

dieux

dieux vous accableroient de leur courroux. Puis tout-à-coup, il s'écria d'un ton d'enthousiaste : Je vois Saturne amonceler des torrens de grêle, & de pluye, qui désolent vos campagnes ; Mars excite des guerres civiles, où vos sujets s'entré-gorgent ; Neptune déchaîne les vents contre vos vaisseaux qui les fracassent ; Jupiter vous écrase d'un coup de foudre.

Briaxés, épouvanté par ces menaces, s'écria : Dieux immortels ! Détournez de moi tant de malheurs, je n'hésite plus. Quoi, Seigneur, lui dit Craton d'une voix animée, souffrirez-vous que des fourbes disposent à leur gré du sang des malheureux ! Est-il possible qu'un prince aussi sage, aussi éclairé, n'ait point encore sécoué le joug de ces hypocrites, qui se revêtent du manteau de la religion pour conseiller le crime, & pour le commettre ? L'intérêt est le seul dieu auquel ils sacrifient, & je ne sai s'ils en connoissent d'autre. Ce n'est ici, ni le temps, ni le lieu de les confondre ; mais le ciel est trop juste pour laisser impuni l'horrible abus qu'ils font de leur ministére : Briaxés ne l'écoutoit point. Déja les flammes s'élançoient jusqu'aux nues, Craton disoit à son fils le dernier adieu, & les prêtres levoient sur nous le couteau sacré. Une pluye subite, mélée d'éclats de tonnerre, disperse les spectateurs, elle éteint le bucher, & force Briaxés à se réfugier dans le temple où nous le suivîmes. Que cette pluye fût surnaturelle, ou le simple arrangement des causes secondes, tout est merveille entre les mains des dieux, quand ils

ils veulent protéger l'innocence.

Briaxés dit à Craton, les dieux n'ont point condamné ces deux jeunes gens, je ne les condamnerai point non plus. Tu peux les emmener avec toi, je te rens l'un & l'autre ſans rançon, puiſſiez-vous être tous heureux dans votre patrie. Là-deſſus il nous donne ſa main à baiſer, nous comble de préſens, & nous renvoye.

Cratandre m'avoit fait réitérer la parole que je lui avois donnée de ne plus attenter à ma vie; je le ſuivis ſans réſiſtance dans le même vaiſſeau qui avoit amené Craton, & nous fîmes route vers Chypre.

Pendant que je rêvois, en regardant triſtement la mer, il demanda à ſon pere, ſans que je l'entendiſſe, par quelle faveur ſinguliere des dieux, il s'étoit trouvé ſi à propos à Piſſa pour nous ſauver la vie. Craton lui dit qu'il avoit acheté depuis peu trente mines d'or, une eſclave jeune & belle, nommée Rhodante; que cette eſclave, en ſe plaignant de ſon ſort, avoit prononcé les noms de Doſiclés, & de Cratandre; qu'elle avoit été entendue par Miryle ſa fille. Vous ſavez, continua Craton, que votre ſœur vous aime tendrement, elle n'eut pas la patience de queſtionner Rhodante ſur votre ſujet; elle vint avec précipitation nous dire, à votre mere & à moi, que vous étiez en vie, que l'eſclave vous avoit vû, qu'elle vous connoiſſoit, & que nous apprendrions d'elle où vous étiez. Nous envoyâmes chercher cette fille, qui nous dit ſimplement qu'elle avoit été priſonniere

avec vous, que vous étiez au pouvoir de Briaxés, & que si vous aviez échappé à la tempête, qui l'avoit séparée de vous, on vous trouveroit à Pissa. Je lui promis la liberté pour une si bonne nouvelle : je frettai un vaisseau, je pris beaucoup d'or avec moi, & je m'embarquai pour venir vous chercher. Les dieux m'ont soutenu dans les fatigues d'une longue & pénible navigation, ils ont béni mon voyage ; enfin, mon cher fils, je vous revois.

O! mon pere, lui dit Cratandre, quand il eut cessé de parler, vous nous avez sauvé doublement la vie. Dosiclés est un autre moi-même ; ne lui parlez point de Rhodante, il l'adore, & la croit morte ; je le connois, il est extrême dans ses passions, l'excès de la joye pourroit lui devenir funeste, il ne faut l'instruire de son bonheur que par degrés. Quand nous serons arrivés, priez Stala de se taire, j'aurai soin de ménager leur entrevûe ; alors Cratandre apprit à son pere qui j'étois, & ce qui m'étoit arrivé : le récit de mes malheurs toucha si fort ce bon vieillard, que dans la suite il ne mit presque aucune différence entre son fils & moi.

Cependant Cratandre, pour faire diversion à ma tristesse, me dit : Vous n'êtes guéres curieux, nous voilà délivrés de la mort, & vous ne vous informez pas par quel hazard Craton est venu à notre secours : pour vous punir de votre peu d'empressement, je ne vous en dirai rien aujourd'hui. Au reste, mon cher Dosiclés, si vous ne pouvez faire votre paix avec Straton,

Straton, la maiſon de mon pere vous ſervira d'aſile contre ſes pourſuites ; je partagerai ma fortune avec vous, nous vivrons libres, & dégagés de toute ambition, nous irons pleurer dans la ſolitude, vous Rhodante, & moi Chryſochroé ; je vous rappellerai quelque jour vos propres paroles : les voici. Cratandre, me diſiez-vous, peut-être l'amour ne vous a-t-il mis à une auſſi cruelle épreuve que pour vous en dédommager avec uſure ; mais j'attendrai que vous ſoyiez plus ſuſceptible de conſolation : il accompagna ces derniers mots d'un ſourire malin que je ne remarquai pas.

Je n'eus pas le temps de lui répondre, nous étions arrivés à Chypre. Nous trouvâmes ſur le port Stala & Miryle ; elles y venoient tous les jours, croyant que leur impatience avanceroit le retour de Straton. J'étois trop malheureux pour prendre part à leur joye. Après les premiers embraſſemens, Cratandre me préſenta à ſa mere, en la priant de me regarder déſormais comme un ſecond fils. Stala me fit l'accueil le plus gracieux, auquel je ne parus ſenſible que par bienſéance.

On ſe mit en chemin, Craton informa ſa femme des intentions de leur fils ſur mon compte, & ſur celui de Rhodante ; elle voulut bien s'y prêter, & joua au mieux ſon rôle dans la ſcéne qui alloit ſe paſſer. Cratandre ſe livroit aux careſſes de ſa ſœur, qu'il inſtruiſoit de ſon côté ; je marchois ſeul.

En entrant dans leur maiſon, ils la trouverent

rent pleine d'amis, & de voiſins, qui venoient les féliciter ſur leur heureux retour: j'eus ma part des complimens, & des queſtions ſans fin, qui ſont d'uſage dans ces ſortes de rencontres.

On ſe mit à table; on plaça, vis-à-vis de moi, derriere Myrile, une jeune fille; elle étoit vétue d'un habit groſſier d'eſclave, ſes cheveux négligés couvroient une partie de ſon viſage. J'y fis d'abord peu d'attention; par un mouvement involontaire, je levai les yeux ſur elle, je les y arrêtai quelque temps, elle baiſſa les ſiens, & détourna la tête: elle étoit triſte, mais d'une triſteſſe ſi touchante, que j'en fus émû: bien-tôt l'idée de Rhodante morte effaça cette impreſſion paſſagére; je ne la regardois plus, un moment après je la regardois encore. Quel intérêt m'attache à cette eſclave, me demandois-je àmoi-même? Ses traits me rappellent ceux de Rhodante; mais Rhodante n'eſt plus, & cette vaine reſſemblance n'eſt qu'un jeu de la nature; cependant elle gardoit le ſilence, & me montroit ſans affectation ſes mains, & ſes bras: Rhodante les avoit admirables, & j'aurois dû la reconnoître à cette vûe; mais je ne voyois plus qu'à travers un nuage, & je reſſemblois à un homme endormi, qui cherche à débroulller les différens objets que le ſommeil peint confuſément à ſon imagination.

Cependant à un certain ſigne convenu entr'elle & ſa maîtreſſe, l'eſclave avoit diſparu. Dès qu'elle fut ſortie, Stala, qui avoit remarqné mon trouble, me demanda malicieuſement ce

que j'en penſois. Que voulez-vous que Dioclés en penſe, répondit Cratandre à ſa mere ? Il ne l'a point aſſez regardée pour en juger. C'eſt, reprit-elle tout de ſuite, une fille charmante, douce, modeſte, appliquée à ſes devoirs ; je ne lui trouve qu'un défaut, elle eſt d'une mélancolie exceſſive, dont rien ne peut la tirer. J'ai tout fait pour gagner ſa confiance, elle s'obſtine à cacher ſa patrie & ſa naiſſance ; il faut qu'elle ait dans le cœur une paſſion violente, elle paſſe les nuits à ſoupirer, & à verſer des larmes.

Cratandre félicita ſa ſœur d'avoir une eſclave ſi accomplie. Elle n'eſt plus eſclave, dit Craton, ſa liberté eſt le prix de votre retour ; eſſayez, mon fils, de ſavoir qui elle eſt, & reconduiſez-la chez ſes parens. Je me charge volontiers de cette commiſſion, répondit-il ; mais pourquoi ne la donnons-nous pas à Doſiclés ? Si mes idées ne me trompent point, elle reſſemble à une fille, dont il étoit fort amoureux, & qui n'eſt plus ; cette reſſemblance amuſera ſa douleur. Il craignit que cette plaiſanterie, ſi elle étoit pouſſée plus loin, ne m'offençât. Mon frere, me dit-il, en me prenant par la main, c'eſt trop badiner dans l'occaſion de votre vie la plus ſérieuſe & la plus agréable, venez avec moi, la chambre de ma mere achevera de vous déſiller les yeux, vous reconnoîtrez mieux Rhodante ſous des habits dignes d'elle, que ſous ceux d'une eſclave. Tout d'un coup j'entens derriere moi une voix qui s'écrie : O Doſiclés,

ſiclés ! O mon frere ! O mon époux ! Le ſon de cette voix m'étoit trop connu pour m'y méprendre ; je me retourne, & me précipitant dans ſes bras, je m'écrie à mon tour. O Rhodante ! O ma ſœur ! Qu'elle étoit belle ! Je ne l'avois jamais tant aimée, je n'en avois jamais reçu tant de careſſes. Situation délicieuſe ! Je devois encore vous payer par de nouvelles larmes.

Cratandre fut témoin de nos tranſports, après leur avoir donné un libre cours. Il dit : Me pardonnerez-vous une précaution que j'ai cru néceſſaire? J'ai craint l'effet de la premiere ſurpriſe, j'ai retardé vos plaiſirs, pour les rendre plus durables. Généreux ami, lui répondîmes-nous, l'un & l'autre, en l'embraſſant, nous devons tout à votre amitié ; puiſſe le ciel, pour reconnoître vos bienfaits, vous procurer un bonheur égal au nôtre !

Quand je fus ſeul avec Rhodante, je lui demandai par quel miracle je l'avois retrouvée dans la maiſon du pere de Cratandre. Elle me dit : La tempête, qui battit la flotte de Briaxés, porta le vaiſſeau dans lequel j'étois ſur la pointe d'affreux rochers, qui le mirent en piéces ; je vis périr à mes yeux les compagnes de mon eſclavage, j'échappai ſeule. Par un inſtinct naturel je me ſaiſis d'une planche : auſſi-tôt la mer devint calme. Un Dieu, c'étoit Mercure, je le reconnus à ſon caducée, ſouleva cette planche. O Mercure, lui dis-je ! Doſiclés eſt ſans doute dans le même état ; laiſſe mourir la malheureuſe Rhodante, & vole à ſon ſecours.

Des marchands, qui alloient à Chypre, m'apperçurent. Une ombre de beauté, que l'horreur de la mort, & celle de votre perte n'avoient point entieremens détruite, flatta leur avarice, ils me tendirent la main. Arrivés au port, ils m'exposerent en vente parmi les autres marchandises qu'ils avoient apportées des Indes, & d'Alexandrie. Par un enchaînement de la providence des dieux, Craton m'acheta; je ne sûs que quelque temps après qu'il étoit pere de Cratandre.

On craint les dieux dans cette maison, j'y fus traitée avec une douceur capable d'adoucir toute autre amertume que la mienne. Mon cœur étoit fermé à toute consolation; rien ne pouvoit m'arracher à l'idée funeste que je ne vous verrois plus, que peut-être même vous n'étiez plus. Je me contraignois en présence de mes maîtresses, j'avois peur de leur déplaire; mais quand la nuit me rendoit la liberté de me plaindre, je me livrois sans réserve à la douleur, au désespoir. L'amour ingénieux à me tourmenter, me fournissoit des termes pour varier à l'infini mes regrets & mes plaintes.

Entraînée par ma passion, je me rappellois tout haut les charmes de votre personne; je vous peignois tel que je vous vis pour la premiére fois : une amante n'oublie rien; je faisois de vous le portrait de l'homme le plus aimable, & je ne vous flattois point.

Je fus entendue par Myrile qui ne dormoit point; elle entre inopinément dans ma chambre, & me dit : Je vous plains d'avoir perdu l'amant

l'amant que vous regrettez; mais j'envie votre ſort d'avoir plû à un jeune homme tel que celui que vous venez de dépeindre ; je n'ai jamais été aimée que par Cratandre , je l'aime autant qu'une ſœur peut aimer ſon frere ; mais qu'eſt-ce que l'amitié comparée aux tranſports qu'éprouvent deux cœurs que l'amour a fait naître l'un pour l'autre? Mon imagination m'en repréſente les charmes ſous des couleurs ſi vives, que je voudrois les avoir ſentis, aux dépens même de l'eſclavage où vous étes réduite. Apprenez-moi qui vous êtes, je vous veux mal de m'en avoir fait un myſtére. O Myrile! lui répondis-je avec un profond ſoupir , je ſai la diſtance infinie qu'il y a de mon état au vôtre. Les maîtres ne cherchent point à connoître qui ſont leurs eſclaves, ils ne veulent que s'en faire ſervir : en garde contre les larmes qu'ils nous verroient répandre , ils croiroient que nous exagérons nos malheurs , pour nous attirer de leur part une pitié, dont la baſſeſſe de notre naiſſance nous rend indignes. Non , non , reprit-elle , on ne penſe pas de même ici ; Craton & Stola ſont compatiſſans ; & c'eſt moins comme votre maîtreſſe , que comme votre amie , que je vous conjure de m'ouvrir votre cœur. Mon récit , lui dis-je, n'aura rien d'intéreſſant pour vous ; je ne vous ai point caché mon nom , je ne vous cacherai point le lieu de ma naiſſance : je ſuis d'une des plus illuſtres maiſons d'Abydos. Cet amour dont vous vous faites une idée ſi flatteuſe, eſt un dieu perfide , dont les fauſſes douceurs ſont ſuivies

de

de maux réels : vous préservent les dieux de le savoir par votre propre expérience ; c'est lui qui m'a tirée du sein de ma famille , malgré les sages précautions d'un pere qui n'avoit rien oublié pour prévenir les menaces d'un oracle. Mais qui peut lutter contre la destinée ? Dosiclés me vit, & m'enleva. Depuis ce jour funeste ma vie n'a été qu'un tissu de disgraces. Tombée au pouvoir d'un chef de pirates, exposée aux outrages d'un barbare, enfermée dans une prison obscure, je n'ai eu dans une si longue suite de miséres d'autre consolation , que la précieuse amitié d'un jeune homme , compagnon de mon esclavage. Ce jeune homme est, après Dosiclés, ce que j'ai vû de plus parfait ; il se nomme Cratandre.... Cratandre ! s'écria-t-elle, sans me donner le temps d'achever , vous le connoissez ! Et vous l'avez vû en vie ! O Craton ! O Stala ! Quelle heureuse nouvelle je cours vous porter ! On me fit venir sur le champ,continua Rhodante, on me questionna sur Cratandre, je dis ce que j'en savois. La joie d'apprendre qu'il étoit en vie fut si grande que l'effet en réjaillit jusqu'à moi. Au nom d'esclave succédérent ceux de fille & de sœur. Craton partit, le succès de son voyage a passé mon espérance ; il vous a ramené. A votrre arrivée, Stala me fit promettre que je ne vous parlerois point, & me défendit de me faire connoître. Vous savez ce qui s'est passé dans la salle du festin. Il étoit temps que Stala me fit signe de sortir, je ne pouvois plus contenir mon impatience , & je fus tentée , à plusieurs reprises,

ſes, de m'écrier : Quoi, Doſiclés ne reconnoît plus Rhodante ? Elle ſe tût un moment, & reprit ainſi : Quel dieu vous a ſauvé du naufrage, pour vous rendre à mes ſoupirs ? Amour, je n'ai plus que des graces à te rendre. Je revois Doſiclés.

La tempête, lui dis-je, nous épargna ; nous arrivâmes à Piſſa. Briaxés nous avoit choiſis, Cratandre & moi, pour être immolés à ſes dieux. Nous touchions à notre dernier moment, lorſque Craton vint réclamer ſon fils ; le patétique de ſon diſcours fut appuyé d'un prodige qui nous ſauva la vie ; je me ſuis laiſſé conduire ici, ſans eſpérer, ſans imaginer même que je vous y trouverois. De tous les préſens que Briaxés nous fit en le quittant, je n'eſtime que cette chaîne & cette roſe d'or, parce que je crois qu'elles peuvent être à votre uſage. Nous nous dîmes alors de ces choſes douces & tendres, dont les ames inſenſibles ne connoiſſent point le prix ; de ces choſes qu'on croit ne s'être jamais dites, & qu'on s'eſt répétées en mille façons différentes.

Les dieux nous réſervoient encore une épreuve, elle fut la derniére, mais elle ne fut pas la moins cruelle de toutes, vous allez en juger.

La ſœur de Cratandre étoit belle, du moins je l'entendois dire à tous ceux qui la voyoient ; ce qui paroiſſoit de ſon caractére, étoit ſéduiſant ; ſérieuſe & badine, enjouée & flatteuſe, le deſir de plaire lui fourniſſoit tous les tons dont elle avoit beſoin pour réuſſir ; ſincére en

apparence, elle avoit l'art de cacher ſous un dehors indifférent la plus profonde diſſimulation; emportée & jalouſe, elle ſe livroit ſans ménagement à tous les moyens de ſatisfaire ſes paſſions; & toutes ſes paſſions étoient violentes.

Pour moi, qui n'aimois, qui n'étois capable d'aimer que Rhodante, je vivois avec Myrile, comme avec la ſœur de mon ami; elle aimoit, elle louoit, elle admiroit Rhodante, c'en étoit aſſez pour me la rendre chére; je n'allois point au-delà. On ne s'apperçoit que des choſes qu'on craint ou de celles qu'on deſire.

J'étois bien éloigné de croire que j'apporterois le trouble & la douleur dans une maiſon où tont concouroit à me rendre heureux, où je ne voyois que mon amour au-deſſus de ma reconnoiſſance: mes diſgraces paſſées auroient dû me mettre en garde contre cette fauſſe ſécurité, mais le bonheur ne réfléchit point.

Plus éclairée que moi, Rhodante me fit remarquer mille particularités qui m'étoient échapées. J'ouvris enfin les yeux; mais, ne voulant point l'inquiéter, je n'oubliai rien pour la raſſurer, & je traitai ſes alarmes d'un excès de délicateſſe.

Myrile vous aime, continua-t-elle; je ſuis trop intéreſſée à ſuivre ſes mouvemens, pour n'en pas démêler l'objet: ſi vous ne répondez pas à ſa paſſion, je crois la connoître, elle ſe vengera de votre froideur ſur vous & ſur moi; ſi vous l'aimez, ne réſiſtez point à votre penchant, je

ſuis

ſuis née pour vous faire des ſacrifices. Votre cœur faiſoit mon ſouverain bien, ſa perte me coûtera des larmes, & ne m'arrachera point de reproches; mais ne me rendez pas témoin du triomphe de ma rivale. Auriez-vous la cruauté de me voir expirer à ſes piéds? Voulez-vous diſſiper mes craintes? Fuyons des lieux où le poiſon eſt caché ſous des fleurs, où je prévois que bientôt je ſerai plus malheureuſe que je ne l'étois dans les fers.

O Rhodante! lui répondis-je, à peine échapés aux perſécutions de la Fortune, ne lui donnons point de nouvelles armes contre nous; ſi vous liſiez dans mon cœur, comme y liſent les dieux, vous ſeriez perſuadée de ma ſincérité. Doſiclés préféreroit Myrile à Rhodante! Et Rhodante le craint! Ah! Rhodante ne m'aime plus....

Arrêtez, ingrat, ſi je ne vous aimois plus, vous ne verriez pas couler mes pleurs. Pardonnez-moi mes ſoupçons, je vous pardonne les vôtres. Que la confiance reprenne ſes droits. Au lieu de nous aigrir par des injuſtices réciproques, aimons-nous plus que jamais. Si les brouilleries ſont inévitables parmi les amans, ſongeons que les plus légéres offenſent l'amour. Le volage ne cherche ſouvent qu'un prétexte pour s'envoler.

Il n'étoit que trop vrai que l'imprudente Myrile, malgré ſa diſſimulation, ne s'obſervoit point aſſez ſur les bienſéances de ſon ſéxe; quand Rhodante ne m'en eût point averti, il ne m'eût guére été poſſible de l'ignorer. Attentions

continuelles, ſoins empreſſés, louanges indirectes, dont un regard me faiſoit l'application; tout me parloit de ſa foibleſſe, j'en ſentis les ſuites, mais comment les prévenir?

Je me flattai d'abord que ce ne ſeroit que le goût paſſager d'une jeune perſonne ſans expérience, qui s'attache au premier objet qui lui paroît aimable. Je ne la connoiſſois pas. Son mal avoit fait trop de progrès, pour ſe diſſiper de lui-même. Je l'évitois avec ſoin, mais ſans affectation; je feignois de ne rien voir, & de ne rien comprendre aux choſes les moins obſcures qui lui échappoient.

Je me reproche d'être entré dans ces détails, j'aurois dû cacher les foibleſſes de cette fille infortunée; mais, Philoxéne, je ne les revéle qu'à vous.

Je crûs pendant quelque temps, que ce qui m'avoit ſi fort alarmé, n'étoit qu'un jeu de la part de Myrile. Inſenſiblement je repris avec elle cette douce familiarité qui fait le charme d'un commerce innocent. Rhodante n'y fut point trompée, elle ne recevoit qu'avec une ſecrette horreur les careſſes perfides d'une rivale artificieuſe.

Myrile s'en apperçut, elle jura ſa perte; mais elle ſut feindre avec tant d'art, que nous ne pûmes nous garantir de ſa fureur.

Un jour, malgré toutes mes précautions, elle me ſurprit dans une allée du jardin où je rêvois ſeul. Doſiclés, me dit-elle, je vous aime. Qu'une ſi bruſque déclaration ne vous révolte point, elle eſt

eſt involontaire. Si j'oublie ce que je dois à mon ſexe, ce que je me dois à moi-même, ne vous en prenez qu'à vous, a l'amour, & au deſtin; la malheureuſe Myrile n'a que trop combattu, ſa raiſon n'a cédé que long-temps après ſon cœur. Tout autre que vous auroit deviné ma foibleſſe, mes yeux ne vous l'avoient que trop laiſſé voir. Deviez-vous me réduire à vous en faire le honteux aveu? Inſpire-t-on tant d'amour, & connoît-on ſi peu la pitié? Regardez-moi, cruel; avant la démarche que je viens de faire, étois-je tout-à-fait indigne de votre attention? Mais vous n'aimez, vous ne voyez que Rhodante. Eh bien, qu'elle jouiſſe de ſon triomphe, je n'en ſuis point jalouſe, je ne le ſuis que de votre cœur. Que faut-il faire pour le toucher? Faut-il ſervir ma rivale? Je m'y ſoumets. Faut-il.... Vous ne m'écoutez point. Au nom de l'amitié dont vous honorez le frere, ne mépriſez point la ſœur, permettez lui.... Plus infortunée, & moins coupable que Didon, Enée ne l'abandonna que pour obéir aux dieux, & vous allez m'abandonner pour une ſimple mortelle. Vous gardez le ſilence, vous détournez la tête, ce funeſte entretien vous gêne. Partez, barbare, partez, ou craignez... Hélas! J'en ai trop dit.

Cratandre ſurvint à propos, pour me tirer du plus grand embarras où je me fuſſe trouvé de ma vie. Il falloit répondre à Myrile; & qu'aurois-je pû lui répondre? A la vûe de ſon frere, elle reprit un air de ſérénité qui m'étonna. Je parlois de Rhodante, lui dit-elle, je félicitois Doſiclés,

Dosiclés, je vous félicitois vous-même d'avoir un ami de son mérite. Nous allons bientôt les perdre l'un & l'autre, lui répondit-il; je sens d'avance toute l'amertume de cette privation, mais il faut savoir s'oublier quand il y va du bonheur de ses amis; du moins je ne me séparerai de ceux-ci que le plus tard qu'il me sera possible; mon pere me permet de les accompagner, & je ne reviendrai d'Abydos qu'après les avoir vûs heureux & tranquilles. Je connois tes sentimens pour Rhodante; avoue, ma sœurr, que tu voudrois bien être du voyage. Elle soutint ces derniers mots sans la moindre altération.

Aprenez, Dosiclés, continua Cratandre, ce que mon amitié m'a fait exécuter à votre insû. J'ai envoyé à Abydos pour sonder l'esprit de vos parens, le succès a été tel que nous pouvions le desirer. Poliphile, c'étoit le nom de l'envoyé, vous rendra compte lui-même de sa mission. Voici ce qu'il me dit en présence de Myrile, qui badinoit avec son frere, & faisoit semblant de ne pas écouter.

Je partis de Chypre par l'ordre de Cratandre; un vent favorable me conduisit à Abydos en peu de jours. Descendu à terre, je m'informai, suivant mes instructions, de Lisipe & de Straton; j'appris qu'ils étoient absens; je demandai à l'hôte chez lequel j'étois logé ce qu'on disoit de Rhodante & de Dosiclés. On en a d'abord beaucoup parlé, me répondit-il; mais il en a été de cet événement comme de tous les autres, au bout

bout de huit jours on l'a totalement oublié. Je me fis indiquer la maiſon de Phylinna, j'y allai; on m'annonce comme un étranger qui a vû Doſiclés, & qui vient lui en donner des nouvelles; on m'introduit. Quelle femme que Phylinna! Quelle aimable mere! Non, je ne vis jamais réunies dans la même perſonne tant de douceur, tant de dignité, tant de tendreſſe. Vous avez vû mon fils, me dit-elle! Il vit donc encore, & je pourrai le revoir! Que lui eſt-il arrivé depuis ſon abſence? Ne me cachez rien. Alors je lui contai ce que je ſavois de vos aventures, & je finis par lui dire, qu'après avoir été long-temps le jouet de la Fortune, vous étiez avec Rhodante à Chypre chez le pere de Cratandre, où vous n'attendiez l'un & l'autre que la permiſſion de vos parens, pour venir à leurs genoux leur demander pardon d'une faute que l'amour de Doſiclés & la beauté de Rhodante rendoient excuſable. Elle pleuroit de joie, elle m'interrompoit, elle me faiſoit répéter les mêmes choſes, elle me ſavoit gré de ma complaiſance. Ils peuvent revenir, me dit-elle; ſi vous allez à Chypre, portez-leur l'aſſurance de leur pardon; vous leur direz, pourſuivit-elle, ce que je vais vous apprendre. Straton & Liſipe, au retour des vendanges, furent très-affligés de l'enlévement de Rhodante; mais Straton, plus raiſonnable qu'on n'auroit dû l'eſpérer de ſa conduite paſſée, prit ſur le champ ſon parti de bonne grace, & dit à Liſipe: Doſiclés a fait l'action d'un jeune homme, il ne faut pas que ſon étourderie

derie porte atteinte à notre amitié, d'autant plus que nous étions convenus de les marier enſemble ; c'eſt l'entêtement de Phryna pour le fils de Lécarte, qui a dérangé nos projets, mais je lui ferai entendre raiſon. Croyez-moi, Liſipe, allons chercher nos enfans, & ſi les dieux nous les rendent, faiſons leur bonheur & le nôtre. Ils partirent. Phylinna fut interrompue par l'arrivée d'un eſclave dépêché par votre pere ; il lui mandoit que Straton & lui venoient de conſulter l'oracle de Delphes, qui leur avoit promis qu'ils trouveroient leurs enfans à Chypre, qu'ils avoient pris la route de cette ville, & qu'ils eſpéroient les ramener bientôt à Abydos.

Enſuite, par le conſeil de votre mere, j'allai chez Phryna. Quelle différence de caractére ! A peine me donna-t-elle le temps de parler pour votre juſtification & pour celle de Rhodante ; le nom de ſa fille la révoltoit, celui de Doſiclés la mettoit en fureur. Non, non, diſoit-elle, on ne m'appaiſe pas ſi facilement ; &, malgré la foibleſſe de ſon pere, loin de lui pardonner, loin de conſentir qu'elle épouſe ſon raviſſeur, je ne les verrai jamais ni l'un ni l'autre. Cependant je fis ſi bien, que j'adoucis cette femme hautaine ; elle ſentit, malgré ſon orgueil, qu'elle étoit mere : elle affectoit encore du courroux & de l'indignation, mais ſes larmes décéloient le fonds de ſon cœur. Je l'ai laiſſée attendrie, & ſans doute impatiente de vous revoir.

Convenez, ô Philoxéne ! que Cratandre ſavoit

voit obliger de bonne grace ; ce dernier ſervice me l'eût rendu plus cher, ſi j'avois été capable de l'aimer davantage ; il évita mes remercimens. La véritable amitié ne ſe cherche point, elle fait le bien pour le plaiſir de le faire, les marques extérieures de reconnoiſſance la bleſſent ; ceux qui en exigent n'aiment point, ou n'aiment qu'eux-mêmes.

Myrile, qui s'étoit contrainte, méditoit en ſilence l'horrible projet qu'elle exécuta le jour ſuivant. Il y avoit à Chypre une de ces vieilles abominables, vomies par l'enfer, pour être l'opprobre de l'humanité, elle ſe mêloit de ſortiléges & d'empoiſonnemens ; j'ignore d'où Myrile la connoiſſoit, & comment elle s'y prit pour en obtenir du poiſon, mais j'ai ſû depuis que la vieille lui en avoit donné deux priſes du plus ſubtil.

Je courus dire à Rhodante ce que Poliphile venoit de m'apprendre ; elle me pria de preſſer notre départ. Soit preſſentiment, ſoit averſion, elle ne pouvoit plus ſoutenir la vûe de Myrile ; elle ſe faiſoit une violence continuelle pour ne pas éclater ; je le voyois, j'en gémiſſois, & je n'oſois parler : ma réſerve augmentoit encore ſes ſoupçons & ſon antipatie.

Je me rendis au port ; Cratandre m'avoit prévenu, le vaiſſeau qu'il avoit arrêté devoit partir dans trois jours.

Nous avions lié pour le lendemain une partie de chaſſe avec pluſieurs jeunes gens de la ville ; nous partîmes à la pointe du jour. Nous ne faiſions que d'entrer dans la forêt, lorſque nous

nous vîmes une ourſe couchée par terre, le ventre extrêmement enflé; une partie de ſon corps étoit ſans mouvement, elle ſe traînoit avec peine ſur l'autre auprès d'une herbe qui étoit à quelque diſtance; dès qu'elle en eut mangé, elle reprit toute ſa vigueur, & diſparut dans l'épaiſſeur du bois. Surpris d'une cure ſi ſubite, nous nous approchâmes de cette herbe merveilleuſe, & nous en cueillîmes: ſa racine eſt blanche, ſes feuilles imitent l'éclat des roſes épanouies, ſa tige ſe partage en pluſieurs rameaux foibles, rempans, & de couleur de pourpre *.

Nous revenions en philoſophant ſur ce phénoméne; nous admirions la ſageſſe & la bonté des dieux, qui ordonnent à la terre de produire dans ſon ſein tout ce qui peut contribuer à la conſervation des différentes eſpéces de ſes habitans. Nous touchions aux portes de Chypre, lorſqu'un jeune eſclave, courant de toute ſa force, vint nous annoncer que Rhodante étoit tombée en léthargie, & que peut-être elle étoit déja morte. Ciel! dis-je en moi-même, eſt-ce l'ouvrage de Myrile? Je dévance Cratandre, j'arrive preſque hors d'haleine, je m'élance dans la chambre de Rhodante, j'écarte tout ce qui me la cache, je ne vois qu'elle, ou plûtôt je ne la vois plus, les ombres de la mort l'environnoient. Je démêle l'origine & la cauſe du mal, je recours au reméde; je broye dans

* M. Bernard Juſſieu, que j'ai conſulté ſur le nom de cette herbe, m'a dit qu'elle s'appelloit *Pentaphylloides paluſtre rubrum*.

mes

mes mains cette herbe divine dont je viens de vous parler, j'en fais couler le ſuc dans ſa bouche. O prodige! O viſible faveur des dieux! A peine la liqueur a pénétré dans ſes veines, que les parties du poiſon ſe diviſent & perdent leur activité. Rhodante paſſe de la mort à la vie; une douce langueur tempére & n'éteint point le feu de ſes yeux; elle eſt encore pâle, mais ſa pâleur n'a rien d'effrayant; bientôt ſes joues & ſes lévres ſe colorent du plus vif incarnat : cependant elle paroît un peu étonnée de voir autour d'elle tant de monde; elle s'imagine avoir rêvé, & ne comprend rien aux mouvemens de ſurpriſe & de joie qu'elle lit ſur tout les viſages.

Myrile, qui avoit oſé faire le crime, n'eut pas l'aſſurance d'être témoin du ſuccès; elle avoit ſi bien pris ſes meſures, qu'elle ne fut pas même ſoupçonnée par Rhodante.

Pour moi, tranſporté de plaiſir, & pénétré de reconnoiſſance, je promis de faire exécuter en or cette plante miraculeuſe, & d'aller moi-même l'offrir à Eſculape dans ſon temple d'Epidaure.

Cet événement ne changea rien à nos diſpoſitions; Rhodante ſe ſentoit aſſez de force pour s'expoſer aux fatigues de la mer : nous devions dès le ſoir même prendre congé de nos hôtes. Un accident inopiné retarda notre départ de quelques jours, & nous rendit ſpectateurs de la ſcéne la plus tragique.

Cratandre faiſoit compagnie à Stala, qu'une légére indiſpoſition retenoit dans ſa chambre. Craton étoit allé au ſénat : Rhodante appuyée

ſur mon bras, revenoit du jardin, lorſqu'en paſſant devant la porte de Myrile, nous fûmes arrêtés par des cris lamentables: nous entrâmes. Que devînmes-nous au ſpectacle horrible qui s'offrit à nos yeux? Cette malheureuſe fille, la vûe égarée, les joues pâles, les lévres livides ſe débattoit avec violence ſur ſon lit: je m'approche. Les ſymptômes du poiſon étoient ſi viſibles, ſi affreux, que je crains d'être arrivé trop tard. L'efficacité de mon reméde me raſſure: je lui en préſente avec confiance, elle refuſe d'en prendre; & me repouſſant avec indignation. Perfide, me dit-elle, réſerve tes ſecours à ta Rhodante, & laiſſe-moi mourir, peut-être ſerois-je plus adroite une ſeconde fois; puis ſe tournant vers Rhodante, qui, malgré ſa répugnance, l'exhortoit avec bonté, de ne ſe point livrer au déſeſpoir. Dieux vengeurs des forfaits, s'écria-t-elle! Il ne manquoit à mon ſupplice que cet objet funeſte; la mort eſt moins cruelle que la vûe d'une rivale préférée. A ces mots elle ferme les yeux, ſon ame s'envole avec un ſoupir de fureur.

Cratandre arrive, nous concertons enſemble les moyens de cacher à ſes parens le genre de mort de ſa ſœur; nous réuſsîmes ſi bien, que ce funeſte ſecret n'eſt jamais parvenu juſqu'à eux.

Tous ces contre-temps eurent un terme; Lyſippe, & Straton arrivérent, leurs embraſſemens prévinrent nos excuſes. Que ne pardonne point l'amour paternel! Nous partons avec Cratandre. Un bonheur prévû n'en eſt pas moins

vif,

vif, nous l'éprouvâmes tous; l'amour céda quelque temps à la nature. Rhodante m'oublia dans les bras de ſa mere, je l'oubliai elle-même pour un moment dans ceux de la mienne, & dans ceux de ma ſœur. O Doſiclés! O mon frere! me dit-elle, en m'embraſſant, qu'il m'eſt doux de vous revoir! Que Rhodante eſt belle! Qu'elle eſt digne de vous! Que je vous aime, divine Rhodante! Doſiclés ne ſera point jaloux de mon amitié; vous aimer, c'eſt aimer un autre lui-même; Rhodante ne répondit que par mille baiſers que ma ſœur recevoit, & rendoit avec tranſport. Témoin de leurs careſſes, Cratandre les interrompit par un profond ſoupir. Nauſicléa rencontre ſes yeux, elle baiſſe les ſiens par modeſtie, & les reléve par un attrait involontaire. Le charme fut ſubit & mutuel, l'amour ne les bleſſa l'un & l'autre que pour les rendre heureux.

Je voyois avec plaiſir l'impreſſion que ma ſœur avoit fait ſur Cratandre; cependant je n'oſois pas encore me flatter de la réuſſite, l'idée de Chryſochroé, quoiqu'affoiblie par le temps, pouvoit ſe réveiller, & détruire tous mes projets: je les avois communiqués à Lyſippe, il les avoit approuvés; mais je craignois d'avoir été ſéduit par l'apparence, & de m'être trop avancé; mon inquiétude fut bientôt diſſipée. Cratandre, me trouvant ſeul, me dit: Doſiclés, vous avez violé les droits de l'amitié. Pourquoi m'avoir caché que vous aviez une ſœur? & quelle ſœur? Grands dieux! Pourquoi m'expoſer de

gaité de cœur, à devenir infidéle inutilement? Nauſicléa eſt charmante; je l'adore. Oſerai-je le lui dire? Hélas! Je n'oſe pas même former le deſir de lui plaire. Victime malheureuſe d'un premier amour! Qui ſuis-je, pour m'élever juſqu'à elle? Sans vous, cruel ami, je ne ſerois coupable ni d'inconſtance, ni de témérité. Je n'avois garde, lui répondis-je, de vous laiſſer connoître que j'euſſe une ſœur, vous auriez peut-être refuſé de venir juſqu'ici, je ſavois qu'elle étoit belle; mais je voulois, avant que de vous en parler, eſſayer ſur vous le pouvoir de ſes charmes. Il eût manqué quelque choſe à mon bonheur, ſi vous l'euſſiez vûe d'un œil indifférent. Vous l'aimez, je n'ai plus de vœux à faire. Venez, mon cher Cratandre, la demander, & l'obtenir, Lyſippe, & Phylinna, ſont diſpoſés à vous la donner, & je crois que Nauſicléa leur obéira ſans répugnance.

Je ne vous dis rien des tranſports de Cratandre, je ne veux point en affoiblir la vivacité: il alloit épouſer une des plus belles filles du monde, & cette fille étoit la ſœur de ſon ami. En faut-il davantage pour remplir tout un cœur?

Straton vint avec ſa famille mêler ſa joye à la nôtre: toute la ville y prit part, Chariſſa ne fut pas des moins empreſſés. Pendant qu'elle amuſe la compagnie par ſes vivacités, Rhodante dit à Nauſicléa: Vous êtes bien aimable, ma chere ſœur, de vouloir payer les dettes de Doſiclés, & les miennes, vous pouviez ſeule nous acquitter. Soyez heureuſe autant que je le deſire

ſire, mon bonheur s'augmentera par le vôtre. Illuſtre Cratandre, ajouta ſa mere, je ſais toutes les obligations que vous a ma fille, je partage ſa reconnoiſſance, & les vœux que je fais pour vous ſont ſincéres.

Pendant qu'on travailloit aux préparatifs de nos mariages, nous envoyâmes demander le conſentement de Stala, & de Craton : ils l'apporterent eux-mêmes. On nous conduiſit au temple de Mercure ; & pour l'entier accompliſſement de ſa promeſſe, ce fut un de ſes prêtres qui mit le comble à notre commune félicité.

FIN.

Moreau, Jacob Nicolas

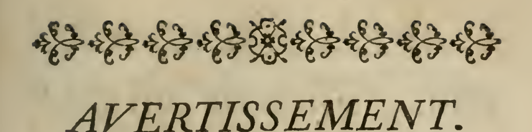
NOUVEAU MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES CACOUACS.

Fas mihi Graïorum ſacrata reſolvere jura ;
Fas odiſſe viros , atque omnia ferre ſub auras.
Virg. En. libr. II.



AMSTERDAM.

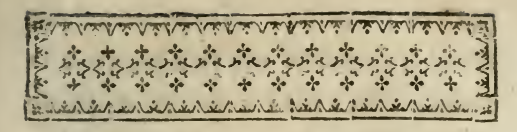
MDCCLVII.



AVERTISSEMENT.

SI cette Relation tomboit par hazard entre les mains de quelques Cacouacs, on croit devoir les prévenir ici que l'Auteur n'a pas eu intention d'en attaquer aucun en particulier. Leurs mœurs peuvent être en contradiction avec leurs principes ; mais

mais, s'il leur eſt permis d'expoſer ceux-ci, de les défendre, de les ſoutenir même, il ne doit pas être défendu à un Citoyen de les trouver déraiſonnables & dangereux.



NOUVEAU MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES CACOUACS.

L'AUTEUR anonime qui, dans le Mercure du mois d'Octobre dernier, a voulu donner une idée des Cacouacs, ne paroît pas aſſez au fait de leur caractére & de leur gouvernement. En récompenſe on voit qu'il a contre eux une haine vigoureuſe. Soit qu'il ait été maltraité

par ces peuples, ſoit qu'il ſoit par tempéramment un peu porté à la colere, ſon ſtile à quelque choſe d'aigre & d'amer, qui fait que l'on ſe défie de ſon jugement. D'ailleurs il ne donne qu'une notion très-imparfaite de cette Nation; & il eſt très-important pour le bien de la Société qu'on la connoiſſe à fonds.

J'AI VÉCU pendant quelque tems avec les Cacouacs. Je fus d'abord leur priſonnier; ils me naturaliſerent enſuite; je devins leur frere; &, ſi le charme eût été un peu plus fort, j'aurois pû parvenir chez eux aux plus grandes Dignités. Mais bien me prit de n'avoir été enſorcellé qu'à demi, & mieux en-

core

core de trouver mes libérateurs dans une Nation leur ennemie. Je puis au moins parler ſçavamment de leurs principes, de leurs mœurs, & même de leur magie. Peut-être les ferai-je mieux connoître que l'Auteur dont je prends la liberté de combattre la rélation. La maniere dont ce peuple a vécu avec moi, m'a donné ſur tout cela des lumieres que ne peuvent avoir ceux qui ne le connoiſſent que par ouï-dire.

Les Cacouacs ne ſont point des Sauvages. Ils ont beaucoup d'eſprit, de la politeſſe, des connoiſſances, des Arts. Ils poſſédent même dans un degré ſupérieur celui des enchantemens. Leur origine,

ſi on les en croit, remonte juſqu'aux Titans qui voulurent eſcalader le Ciel. Mais, comme les enfans en ſçavent toujours plus que leurs peres, les Cacouacs ſoutiennent aujourd'hui que leurs Ancêtres étoient des Viſionnaires, & qu'ils firent la plus haute folie, non de vouloir combattre contre les Dieux, mais de ſuppoſer qu'ils exiſtoient. Ils ajoutent que la Foudre qui écraſa Typhon, leur Chef, n'étoit qu'un météore très-naturel, ſur le chemin duquel lui & ſes Confréres eurent le malheur de ſe rencontrer. J'ai cru d'abord, quand ils m'ont expoſé leurs idées ſur la Divinité, qu'ils avoient contre elle quelque reſte de rancune ;

mais

mais ils m'ont dit tant de raiſons, qu'à la fin je les ai jugés ou convaincus, ou fort prêts de l'être, ou du moins très-curieux de le paroître. Nouvelle preuve & très-évidente que les Cacouacs ne ſont point des Sauvages. Car les Hurons même croyent un Dieu, & en conviennent bonnement.

Les Cacouacs habitent ſous des tentes pour marquer leur indépendance & leur liberté. Auſſi ne connoiſſent-ils point de Gouvernement. L'Anarchie eſt une de leurs maximes fondamentales : car, comme ils ſont perſuadés que c'eſt le hazard qui a réuni les individus de l'eſpéce humaine, deſtinés d'abord à vivre iſolés dans les forêts,

ils ne veulent s'écarter que le moins qu'il eſt poſſible de cette inſtitution primordiale, ſi conforme à la Nature de l'homme. Ils ne nient pas cependant que cette eſpéce d'animal n'ait acquis l'habitude de commercer avec ſes ſemblables, & qu'ayant peu à peu perfectionné ſes connoiſſances, il n'ait uſurpé quelqu'empire ſur les autres machines vivantes. Mais comme cette ſupériorité dont l'homme jouit, tout au plus depuis ſix mille ans, ne décide rien pour le droit, & qu'en pareille matiere il ſeroit abſurde de vouloir payer les ours de preſcription, ils ſont convaincus qu'il n'y a point de quadrupede qui ne puiſſe

à ſon tour prétendre à l'honneur de régner ſur le genre animal. Dans cette ſuppoſition ſi vraiſemblable, les Cacouacs ne s'enorgueilliſſent point du préſent de la Raiſon, qui leur vient de la fineſſe qu'ont reçue par ſucceſſion les organes de leurs peres, mais ſeulement de l'uſage qu'ils en font; & comme il peut fort bien arriver par la viciſſitude des choſes, que les lions ou les chevaux, aillent un jour à la chaſſe aux hommes, ou les mettent à l'écurie, ces peuples ont la prudence de ne former aucun projet vaſte, ni pour l'univerſalité du genre humain, ni pour leurs propres individus. Quelques-uns même commencent à croire que l'on

n'eſt point éloigné de cette grande révolution ; * & pour favoriſer, autant qu'il eſt en eux, le cours de la Nature, ils ont pris le parti de ſe conduire dès à préſent par l'inſtinct, en attendant tranquillement que les bêtes dont les facultés ſe développent peu à peu, ſe conduiſent par la Raiſon.

On peut juger de la régle de leur conduite par les maximes de gouvernement qu'ils ont adoptées. Selon eux les loix naturelles ſont des chiméres ; tout eſt fondé ſur l'uſage, & ſur une convention li-

* Un Auteur Cacouac eſt perſuadé que les Cerfs ont déja acquis de la Raiſon : peu s'en faut qu'il ne fixe l'âge où ils jouiſſent de cet avantage. Voyez le *Dict. Encyclop.* au mot *Cerf.*

bre,

bre dont le motif eſt l'intérêt de chaque particulier. Or, comme cet intérêt peut varier, s'il eſt vrai, dans quelques climats de l'Europe, qu'il faille demeurer fidéle à ſon ami & lui reſtituer le dépot, ce peut être tout le contraire au Japon : la preuve en eſt ſimple, & à la portée de tout le monde. Il n'y a ni vérité ni vertu hors de l'homme qui l'apperçoit ou qui la pratique; & tout le monde ſçait que l'homme eſt un animal changeant. Ce qui m'a ſingulièrement étonné, c'eſt que ces peuples ont toujours à la bouche les mots de *Vérité* & de *Vertu*. Ils affichent la Vérité; ils étalent par-tout la Vertu. Il ſemble qu'ils en ayent à revendre. J'ai

vu des Cacouacs qui, montés ſur deux tréteaux, crioient à tous les paſſans, juſqu'à en être enroués, *Vertu de la Chine*, *Vertu des Indes*, *Vertu d'Eſpagne; Vérités du Mexique*, *Vérités de la Grande Tartarie;* à peu près comme nos Charlatans crient, *Baume du Perou*, *Baume de la Mecque*. Ainſi parmi ces peuples il n'y a qu'à s'entendre, & cette multitude de vertus fait qu'elles y ſont à bon marché. On eſpère même qu'un jour tout Cacouac pourra choiſir dans tous les Climats du monde, celle qui lui conviendra le mieux. Il n'y aura pour cela qu'une ſeule précaution à prendre. C'eſt de ſe faire naturaliſer dans le pays dont les mœurs

lui

lui auront paru plus conformes à ſon temperammcnt, ou d'y faire, comme on dit en France, *élection de domicile*; alors il pourra porter par-tout la vertu qu'il aura une fois adoptée. Après une convention auſſi utile au genre humain, tant pis pour qui ſera malhonnête homme, car il n'aura tenu qu'à lui d'être vertueux.

Juſques à préſent les Cacouacs n'en ſont point encore venus à ce choix commode. Car ils ſont perſuadés que l'on doit embraſſer la vertu du pays ou l'on eſt né, par la même raiſon qu'il eſt honnête de ſe ſervir des étoffes qui s'y fabriquent, & qu'il eſt néceſſaire de s'y nourrir des fruits qui y croiſſent.

ſent. Ils croyent donc que tout homme ſenſé doit examiner avec ſoin, ce qui eſt bien ſous le degré du méridien ou il vit, &, s'il ne s'accommode pas de ce genre de Bien, paſſer ſous un autre degré, plutôt que violer les uſages reçus. On ne doit pas s'étonner après cela s'ils diſent que celui qui ne croit point en Dieu, *n'en eſt que plus obligé d'être homme de Bien*: * car, plus nous avons de facilités pour agir, plus nous ſommes blamables ſi nous n'agiſſons pas : Or, il faut avouer que ces peuples, en ſecouant l'idée de la Divinité, ont ouvert aux hommes tous les

* Voyez *Le Fils naturel.*

moyens

moyens poſſibles d'être vertueux en ſe paſſant d'elle.

Lorſqu'une de leurs Colonies va chercher un établiſſement dans quelque pays lointain, leurs Chefs ont tous l'aſtrolabe à la main. Ils examinent d'abord l'état du Ciel; ils obſervent enſuite la nature du terrain, la qualité des eaux & juſqu'aux vapeurs qui s'élevent à l'horiſon. C'eſt par le réſultat de toutes ces combinaiſons qu'ils décident ſi, dans le nouveau Climat qu'ils ſe propoſent de peupler, on doit être bienfaiſant ou cruel, fidéle à ſes engagemens ou perfide, attaché à ſa femme ou adultére, ſoumis à ſes parens ou révolté contre eux. Mais, comme

les obſervations peuvent être fautives, & que d'ailleurs la Nature ne parle pas toujours aſſez clairement, les Cacouacs ne ſont point obſtinément attachés à leurs découvertes ſur cette morale ambulante, & ils ſont toujours diſpoſés à pardonner les erreurs qui ne vont qu'à ce que, nous autres Eſclaves des préjugés de notre jeuneſſe, nous appellons *dépravation de mœurs*.

En un mot, les Cacouacs étudient la Nature en tout. Ils ne lui bâtiſſent point de Temple, parceque cela auroit l'air d'un Culte; & que les Titans leur ont laiſſé pour maxime, qu'il faut connoître & non adorer. Mais ils ſont attentifs

tentifs à ſa voix ; ils examinent ſa marche : il la trouvent, & dans l'inſtinct des bêtes, & dans leurs propres inclinations. » Si la vüe peut » nous tromper, le ſentiment, di» ſent-ils, eſt un guide fidéle «. C'eſt ce ſentiment qui leur a appris que l'homme n'eſt point fait pour être gouverné, & que les peres n'ont tout au plus ſur leurs enfans que le droit de les nourrir & de les habiller, tant que ceux-ci ne peuvent ſe paſſer de ce ſecours. * Si, par cette raiſon frappante, l'autorité paternelle eſt nulle chez eux,

* Voyez le *Gouvernement Civil* de Locke. Voyez le *Diſcours ſur l'inégalité parmi les hommes*, pag. 47. & note 10. Voyez auſſi pluſieurs autres Ouvrages des *Cacouacs*.

en

en récompenſe la reconnoiſſance des enfans y eſt moins que rien. Et en effet, que doit-on à des gens qui nous ont mis au monde pour leur plaiſir; qui n'ont pas eu l'eſprit de nous choiſir, ni la bonté de nous aimer avant que nous exiſtaſſions ?

Avec tout cela ils ne ſont point ſi méchans que le ſuppoſe l'Ecrivain que je combats. Car, au défaut des loix dont ils n'ont point voulu ſe former l'idée importune, ils reſpectent, comme je l'ai dit, les coutumes établies. Ainſi ils ne tuent point, parceque dans tous les pays qu'ils ont habités, ils ont trouvé établi l'uſage de faire pendre quiconque ôtoit la vie. Pour le vol, il

ils ne ſe permettent que celui des penſées des autres, & cela parce-que les hommes n'ont point encore eu l'*injuſtice* de circonſcrire des * bornes à ce genre de poſſeſſions.

Ils ſont grands parleurs : leur langage a quelque choſe de ſublime & d'inintelligible qui inſpire le reſpect & entretient l'admiration. Tout dans leur diſcours eſt image, ſentiment, paſſion même ; car ils ont découvert que l'enthouſiaſme † étoit le moyen le plus ſûr pour connoître la propriété des choſes. Ils ont raiſon, car s'il n'y a point de vérité commune à tous les hommes, à quel point fixe les

* *Diſcours ſur l'inégalité parmi les hommes*, p. 95.
† *Entretiens* à la ſuite du *Fils naturel*.

Cacouacs pourroient-ils s'accrocher pour les perſuader ? Or, leur goût général eſt de régner par la perſuaſion. Il faut donc qu'ils la faſſent conſiſter dans cet étonnement qui naît du bruiant des figures, de l'énergie des mots, de la rapidité des images qui ſe ſuccédent & ſe chaſſent, en un mot de ce tranſport qui ſaiſiſſoit quelquefois la Pithie ſur le trépied ſacré, & qui s'eſt une fois emparé d'un Chef Cacouac à l'aſpect d'un torrent, d'une montagne couverte de forêts, & d'un orage qui grondoit à quelques lieues de lui.

Au reſte, s'ils ſont quelquefois forcés d'abandonner le talent de perſuader, ils ne manquent jamais

d'avoir recours à l'art de séduire.
Ils voudroient que tous les peuples de l'Univers devinssent Cacouacs. Ce n'est point par amour de la Patrie ; je l'ai dit ; ils n'en ont point. Mais c'est qu'il est beau d'être admiré par un plus grand nombre. Dans ce dessein si louable ils cherchent à s'emparer des esprits, ils prodiguent la louange dans l'espérance qu'on la leur rendra au centuple. Si on y manque, ils commencent par gémir en secret ; au bout de quelque tems, ils s'apperçoivent qu'ils n'ont loué qu'un imbécille, & tôt ou tard ils trouvent à se vanger d'un ingrat.

Avec cette humeur si douce, ils ne laissent pas quelquefois de fai-

re la guerre. Ils aiment que l'on marche à eux au bruit de la trompette. Le fracas que font leurs ennemis inſpire à ces peuples un nouveau courage. Ils ſemblent s'applaudir des préparatifs que l'on a faits pour les attaquer. Ils ont une légèreté admirable dans leurs évolutions, & trouvent le moyen de parer tous les coups en caracollant. Auſſi leurs voiſins ont ils déſeſpéré de les vaincre ; ils ſe contentent aujourd'hui de les écarter. Une petite Nation, dont j'aurai occaſion de parler ſur la fin de ce Mémoire, à trouvé un moyen infaillible pour y parvenir. Quand lesCacouacs s'avancent ſur ſa frontiere, ce peuple vient à eux les

ſifflets

ſifflets à la main. Ce petit inſtrument a déſolé les vainqueurs. La trompette ennemie les animoit. Le ſifflet les fait fuir & les diſperſe. On dit que les Auteurs de cette invention s'apprêtent à la communiquer aux peuples voiſins, chez leſquels les Cacouacs font des excurſions. Par-là ceux-ci ceſſeront d'être redoutables. Ils borneront leur gloire à faire priſonniers quelques malheureux étrangers qui, en ſe promenant dans leur voiſinage, n'auront pas eu la précaution de ſe munir de ſifflets.

Après avoir donné ce peu de notions ſur les principes, & ſur le gouvernement des Cacouacs, je pourrois entrer dans quelque dé-

tail ſur leurs connoiſſances, ſur leurs Arts, & en particulier ſur l'eſpéce de magie qu'ils exercent pour s'attacher à jamais les priſonniers qu'ils font. Mais comme je ne pourrois que rapporter ce que j'ai vu, j'aime mieux raconter ici en peu de mots, par quelle avanture je tombai entre leurs mains, ce qui m'arriva parmi eux, & comment j'échappai aux deſſeins qu'ils avoient formés ſur moi.

Malheureuſement j'ignorois encore l'uſage des ſifflets, lorſque dans une partie de chaſſe que je faiſois aſſez proche de la Colonie des Cacouacs, je m'écartai de mes Compagnons. Cette Nation étoit alors en campagne, & au moment

où je m'y attendois le moins, je me vis environné d'un parti de ſes guerriers. Je fus déſarmé au bruit d'une muſique Italienne *, que j'euſſe aſſez goûtée ſans la terreur qui s'empara de mes ſens. On me fit marcher par les plus beaux chemins du monde. Les guerriers m'environnoient avec un air riant dont je ne m'apperçus qu'au bout d'une demi-heure; & après que j'eus repris mes ſens; le plus âgé de la troupe, me dit: » Ne crains rien, jeune homme,

* Les Cacouacs aiment beaucoup la muſique. Il y a eu un tems où elle penſa exciter chez eux une guerre civile. Un de leurs anciens s'aviſa de ſoutenir que ce que ſes Adverſaires appelloient une *Muſique* n'en étoit point une, & peu s'en fallut que l'on ne ſe battît.

» tu ſeras libre. Connois les Ca-
» couacs : ils furent toujours les
» bienfaiteurs du genre humain.
» Ils n'ont excité dans le monde
» ni guerres civiles, ni diſcordes
» funeſtes entre les parens. Ces
» maux cruels ſont l'ouvrage de la
» Superſtition. Qui ne craint point
» un Dieu, ne ſçait ce que c'eſt que
» de troubler l'Univers « *.

Je ne ſçavois à quel propos on me tenoit un pareil diſcours, & j'ouvrois de grands yeux dans leſquels on pouvoit lire mon étonnement & ma crainte, lorſqu'en tournant la tête j'apperçus mon

* Un des Chefs Cacouacs les plus renommés a fait pluſieurs Ouvrages, & entre autres une *Hiſtoire Univerſelle* pour prouver cette importante propoſition.

fidéle domeſtique qui ſuivoit mes pas. Il m'avoit vu de loin & avoit volé. Il me fit ſigne qu'il ne m'abandonneroit point. Je fus raſſuré; j'avois une confiance entiere en ce garçon, le plus vertueux & le plus religieux des hommes. Mes parens le regardoient comme un ami : hélas ! pourquoi a-t-il vécu chez les Cacouacs ? s'il ne les avoit pas connus il me ſerviroit encore, & n'auroit pas été ſe faire pendre à Francfort où il finit l'année paſſée ſa malheureuſe carriere.

Je reviens à mon voyage : nous arrivames dès le ſoir au camp de mes nouveaux maîtres. On me fit entrer dans une tente parfumée. J'apperçus un lit de roſes dont l'odeur

l'odeur, quoiqu'agréable, ne laiſſoit pas de porter à la tête. J'étois las; je me couchai ſur ce lit : on me ſervit à manger; & lorſqu'enſuite je voulus repoſer, j'apperçus aux deux côtés de mon chevet deux caſſolettes d'argent. Il en ſortoit une petite fumée d'encens dont il fallut bien m'accommoder. Je crus que tel étoit l'uſage de chaque habitant de la Colonie : mais on m'a dit depuis que cet honneur ne ſe faiſoit qu'aux Etrangers.

Je commençois à m'endormir, lorſque je fus réveillé par un vieillard vénérable qui portoit un livre. Il s'inclina profondément devant moi, & me dit, avec la voix la plus douce, ces paroles qui me firent trembler.

trembler. » Jeune homme prends » & lis : * ſi tu peux aller juſqu'à » la fin de cet ouvrage, tu ne feras » pas incapable d'en entendre un » meilleur. Un plus habile † t'ap- » prendra à connoître les forces de » la Nature ; il me ſuffira de t'avoir » fait eſſayer les tiennes : adieu ». Le vieillard ſe retira dans l'inſtant; & ſans le livre qui reſta ſur mon lit, j'aurois regardé ſa viſite comme une viſion.

Je ne comprenois rien à ce qui ſe paſſoit. J'étois priſonnier & je

* *Interprêtation de la Nature*, Avertiſſement.

† Ce mot, *un plus habile*, chez les Cacouacs ne déſigne point leurs Docteurs. C'eſt un titre commun qu'ils ſe donnent tous les uns aux autres, & que chacun en particulier ſe flatte de mériter à l'excluſion de tous.

n'en

n'en pouvois douter. Cependant, au lieu d'un cachot obſcur auquel je m'étois attendu, je me voyois couché ſur des roſes, entouré de parfums, & un livre à la main; je paſſai une partie de la nuit à le lire. Je ne l'entendis point. Je dormis tranquillement. Je lus encore à mon réveil, & je n'entendis pas mieux. Mais je ſentis commencer en moi une révolution dont je ne pouvois deviner la cauſe. Mon imagination s'échauffoit, mon poulx s'élevoit, & ma reſpiration devenoit plus forte. Il me ſembloit que dans un moment d'yvreſſe la faculté de ſentir s'emparât peu à peu de mon ame toute entiere, & que la faculté de raiſonner

ner

ner s'éteignît dans la même proportion. Je me levai; je me promenois à grands pas dans ma tente, & je remarquois avec ſurpriſe, que lorſque j'approchois des deux caſſolettes, je ne pouvois plus même réfléchir ſur mon état. » Ah Dieu!
» (m'écriai je en m'éloignant,
» & jettant le livre que je n'avois
» point encore quitté) je ſuis ici
» chez des Enchanteurs. Jamais les
» poiſons de Circé n'eurent un effet
» plus prompt. Quel eſt le ſort qui
» m'attend? dois-je donc éprou-
» ver celui des Compagnons d'U-
» liſſe « ?

» Non mon fils (s'écria le vieillard qui m'avoit apparu la veille, & qui entra dans ma tente au moment

ment que j'achevois ces mots)
» Non mon fils, tu ne feras point
» changé en bête. Nous voulons
» au contraire t'élever au rang des
» Sages. Ne crains rien de cette
» efpéce de transformation que tu
» éprouves. Cette fermentation
» fourde des molecules organi-
» ques qui compofent ton être,
» t'annonce la victoire que la ma-
» tiere vivante doit bientôt rem-
» porter fur la matiere morte. Tu es
» fous la main de la Nature, laiffe-
» toi conduire à fon impulfion «.

J'avois lu la plûpart de ces mots dans le livre que j'avois jetté par terre, &, à la clarté dont ils me parurent dans la bouche du vieillard, je crus qu'avec un peu plus

plus d'attention je pourrois un jour les entendre dans le livre myſtérieux. » Ah! mon pere, m'é-
» criai-je, votre voix me raſſure,
» elle eſt pour mon ame ce qu'un
» vent doux & rafraichiſſant eſt à
» nos corps après les brûlantes ar-
» deurs de la canicule. Je me con-
» fie à vos ſoins : que mon être
» n'eſſuie aucune dégradation. O
» Nature! ô ma mere je m'aban-
» donne à toi «.

Je dois obſerver pour la fidélité de l'hiſtoire que lorſque je diſois de ſi belles choſes, mon vieillard me tenoit par la main, & m'avoit conduit peu à peu juſqu'auprès des caſſolettes; il s'aſſit avec moi ſur mon lit, & m'annonça que

dans

dans un moment j'allois connoître les Principaux de la Colonie.

Un inſtant après les rideaux de ma tente furent relevés, & je vis entrer une nombreuſe compagnie de Cacouacs, hommes & femmes. Il n'y eut perſonne qui ne m'embraſſât avec tendreſſe ; point de bouche qui ne louât, & ma figure, & mon eſprit, & les rares connoiſſances que j'avois acquiſes, & celles même que j'étois capable d'acquérir. Le vieillard me préſentoit les Dames. Je n'avois eu juſques-là qu'une idée de moi aſſez commune. J'étois étonné, j'étois enchanté de l'impreſſion que je faiſois ſur ce peuple. Toutes mes défiances, toutes mes craintes ſe diſſipoient :

diſſipoient : mais plus je trouvois de charmes dans cette opinion flatteuſe que je commençois à prendre de mon rare mérite, plus j'affectois un air calme, modeſte, timide, bien différent des mouvemens que je ſentois dans mon ame; car mon yvreſſe n'étoit point ceſſée.

Lorſque l'on fut las de me louer; (car pour moi je ne me laſſois point d'entendre mon éloge) on fit entrer des Joueurs d'inſtrumens : la muſique fut biſare, mais vive & animée. Une femme l'interrompit en me diſant : » Jeune-homme, que » penſez vous de ces ſons ? n'ont- » ils pas créé en vous des ſenſa- » tions délicieuſes ? n'ont-ils pas

» même généralisé vos idées ? à
» combien de sciences la musique
» ne nous conduiroit-elle pas ? ô
» mon fils ! tout se tient dans la
» Nature : tout est lié par une chaî-
» ne éternelle ; mais rien ne l'est
» plus essentiellement aux sensa-
» sions du Plaisir que la connois-
» sance de la Vérité «.

Alors tous les Cacouacs commencerent à parler à la fois. Le vieillard fit signe que l'on se tût ; &, pour me donner lieu de faire briller mon esprit, il proposa lui-même quelques questions sur lesquelles on étoit bien aise d'avoir mon sentiment. Il demanda, par exemple, *si la matiere morte* * *se*

* *Interprêtation de la Nature*, pag. 201.

com-

combine avec la matiere vivante? Comment ſe fait cette combinaiſon? Quel en eſt réſultat?

Ici je m'apperçus qu'il avoit jetté quelques paſtilles dans la caſſolette qui touchoit à mon bras gauche. Je me ſentis tranſporté : je dis des choſes admirables, & dont j'ai totalement perdu le ſouvenir. Elles exciterent un applaudiſſement univerſel, & ſi bruiant qu'on fut obligé pluſieurs fois de crier *ſilence* pour entendre une autre queſtion propoſée par une femme très-jolie. Il s'agiſſoit de ſçavoir : *Si les moules * ſont les principes des formes? Ce que c'eſt qu'un moule? Si c'eſt un être réel &*

* *Ibid*, pag. 199.

préexiſtent, ou ſi ce n'eſt que les limites intelligibles d'une molecule vivante unie à de la matiere morte ou vivante; limites déterminées par le rapport de l'Energie en tout ſens, aux réſiſtances en tout ſens.

Etrange effet de la caſſolette! Je commençois à entendre à merveille tout cela; &, lorſque mon tour fut venu de parler, à peine eus-je dit quatre mots que toutes les femmes s'écrierent: » Il a trou-» vé le nœud de la difficulté: illuſ-» tre Interprête de la Nature, que » tardez-vous à l'initier à nos my-» ſtéres «!

On ſortit alors, & le vieillard, après m'avoir embraſſé, m'aſſura que je pouvois me regarder comme

me libre ; parcourir la Colonie & regarder les Cacouacs comme mes freres. Il ajouta qu'avant qu'il fût quatre jours, ils n'auroient plus rien de secret pour moi.

Alors, mon laquais entra pour me servir. » Valentin, lui dis-je, » il y a près de vingt-quatre heu- » res que je ne t'ai vu. Qu'es-tu de- » venu ? Ah mon cher Maître ! me » répondit-il, que j'ai appris de » choses depuis que je suis ici ! » Quelle douceur dans ces Etran- » gers ! Est-il possible que nous les » ayions regardés jusqu'ici comme » des Barbares ? Hier à peine sça- » vois-je lire. J'ai trouvé ici toutes » les sciences : je sçai déja la musi- » que, & j'apprends la morale «.

Je m'étois trouvé tant d'efprit pour raifonner fur les *Moules*, fur les *Molecules vivantes* & fur les *limites de l'Energie*, que je n'étois pas furpris de voir Valentin devenu Muficien en vingt-quatre heures. Je l'envoyai faire de ma part des complimens aux Cacouacs les plus diftingués. Je fortis l'après-midi. J'allai aux lieux où fe tenoit la bonne compagnie ; par-tout on fe levoit pour me faire honneur. On n'étoit occupé que du jeune Etranger qui avoit parlé avec tant de raifon & d'éloquence. Je continuai à briller ; les idées m'étoient venues : mais, fi quelquefois elles me manquoient, j'avois de grands mots à mettre à leur place, & j'obfer-

j'obſervois que c'étoit alors que l'on applaudiſſoit le plus vivement. Dès le ſoir on m'envoya deux *Odes* à ma louange, & quelques Poëtes Cacouacs me firent demander l'honneur d'aſſiſter le lendemain à ma toilette.

Je paſſai ainſi trois jours à converſer avec les Cacouacs, à lire leurs écrits, à m'inſtruire de leurs mœurs, enfin à me former une idée juſte de cette Nation. J'ai dit plus haut tout ce qui m'en eſt reſté.

Le quatriéme jour, dès le lever du ſoleil, le vieillard qui m'avoit rendu viſite tous les matins, ſe préſenta à la porte de ma tente. Il étoit vétu d'une étoffe groſſiere.

Ses cheveux étoient mal peignés; & ses mains crasseuses. Deux jeunes Cacouacs qui l'accompagnoient étoient vétus & parés à peu près de la même maniere. Il m'appella; je sortis de ma tente, pour le prier de vouloir bien attendre que j'eusse achevé de me faire habiller. » Mon fils, me dit-il, » le tems de ta préparation est » achevé. Tu vas goûter les plaisirs les plus dignes de l'homme. » Tu vas devenir un véritable Ca- » couac. Tu connoîtras la Nature. » Ses trésors vont s'ouvrir à ta vue. » Songes désormais à soutenir la » gloire de notre Nom. Elle sera » la tienne propre. Elle n'est fon- » dée ni sur l'élévation des Dignités,

» tés, ni ſur le faſte de l'opulen-
» ce. Laiſſe là le ſoin de ta paru-
» re. Que tout ton extérieur affi-
» che la modeſtie, la ſimplicité,
» la pauvreté même. La ſingula-
» rité de ton habillement, & juſ-
» qu'à l'épaiſſeur de la ſemele de
» tes ſouliers doivent annoncer que
» tu n'es point un être ordinaire.
» Si les imaginations ſont une fois
» frappées de l'idée de ton mérite,
» tu ne peux trop affecter de dé-
« daigner les bien-ſéances com-
» munes. Caches-toi alors pour
» être mieux découvert. Il faut fuir
» les hommes ſi l'on veut en être
» recherché. Ils ſont ſi fort ac-
» coutumés à mépriſer ceux qui
» leur reſſemblent, qu'un vrai Ca-

couac

» couac ne doit reſſembler qu'à
» lui-même «.

Quand le vieillard ne m'auroit pas dit tout cela, ſon extérieur dégoûtant eût ſuffi pour m'apprendre qu'il alloit être queſtion des plus grandes choſes. Après l'avoir écouté j'eus bientôt fini ma toilette ; & pour ſurpaſſer s'il ſe pouvoit mon guide, je dis à Valentin que je ne ſerois raſé de huit jours. Je pris ſon habit qui étoit d'un drap fort épais, & j'envoyai chercher une perruque brune qui avoit au moins dix ans. Chauſſé avec de gros bas de laine, je pris un bâton à la main, & je parus aux yeux du vieillard dans la douce eſpérance de n'être plus déformais

ſormais occupé que de mes qualités intérieures, & avec le plaiſir d'imaginer que les hommages dont je ſerois l'objet, ne s'adreſſeroient uniquement qu'à la ſupériorité de mes talens, & à la ſublimité de mes connoiſſances.

Les deux Acolythes qui ſuivoient mon vénérable Cacouac entrerent dans ma tente après que j'en fus ſorti; ils prirent les deux caſſolettes, y mirent des paſtilles, & marcherent gravement à côté de nous. Les rues du camp étoient remplies d'une foule de peuple qui nous admiroit. Les femmes nous ſuivoient des yeux, les hommes ſe proſternoient pour nous ſaluer. Nous marchames lentement

pour

pour nous laiſſer voir ; & nous arrivames après une demi-heure à l'arſenal des Cacouacs, ou plutôt au magaſin de toutes leurs richeſſes.

C'étoit une vaſte & magnifique tente de ſatin brodé, partagée en deux appartemens ; ou plutôt c'étoient deux tentes réunies qui ne compoſoient qu'un ſeul corps, & qui communiquoient l'une dans l'autre. Les rideaux intérieurs de la premiere étoient de couleur d'azur ; on y voyoit en broderie, & ſous des figures allégoriques, les Sciences, les Arts, les Plaiſirs, les Amours. La Géométrie y étoit repréſentée en Reine portant ſa tête dans les Cieux, & meſurant de

de ſon compas un monde que la Phyſique conſtruiſoit auprès d'elle: celle-ci paroiſſoit jetter dans le vuide des noyaux de verre qu'une foule de Génies venoient enſuite couvrir d'eau & de pouſſière. Plus loin on voyoit la Morale aſſiſe aux pieds de la Nature; elle avoit la tête non chalamment panchée ſur des pavots; des régles de toute eſpéce, & les meſures de tous les Pays étoient pêle mêle ſur ſes genoux; d'une main elle appelloit les Plaiſirs, & de l'autre elle montroit à l'Amour mille fleurs qu'elle l'invitoit à parcourir. Celui-ci, dans un autre endroit, briſoit les chaînes de l'Hymen, & lui attachoit des aîles; il paroiſſoit ſourire

rire en voyant des animaux ſe caresser; & ſous ſes pieds on voyoit écrit en lettres, couleur de feu, *Il n'y a de bon que le Phyſique* *. Sur un autre rideau on voyoit grouper enſemble la Muſique, la Danſe, la Tragédie. La premiere avoit dans la phyſionomie quelque choſe de fier & de bruſque. La Danſe & la Tragédie paroiſſoient occupées à ſe donner mutuellement

* *Voyez* dans l'Ouvrage d'un Cacouac très-verſé dans l'*Hiſtoire Naturelle*, cette magnifique & très-Poëtique deſcription de l'Amour, qui commence par ces mots, *Amour, Déſir inné, Ame de la Nature*, &c. &c. Et après laquelle, pour la plus grande union des ménages, on conclut judicieuſement qu'il eſt utile, & même agréable à un mari de coucher avec ſa femme; mais que c'eſt pour lui un malheur de l'aimer, & qu'il vaudroit bien mieux s'en tenir à l'appétit des bêtes.

des leçons. La premiere exécutoit une action théâtrale. La feconde apprenoit de la danfe, le gefte des mains, & le mouvement de la tête. » Tant il eft vrai, difois-je en » moi-même, que les Cacouacs fe » font un devoir de faire entrer » par les fens les vérités les plus » fublimes, & de toujours plaire » en inftruifant «.

J'admirai d'abord cette variété de figures, dont l'élégance me charmoit. Mon guide avoit pendant ce tems-là les regards fixés fur une table longue, couverte d'inftrumens de Mathématiques, de Globes & de différens papiers qu'il me paroiffoit parcourir des yeux avec l'attention & la com-

plaifance

plaiſance d'un pere de famille qui fait la revüe de ſes richeſſes. Les deux jeunes gens m'avertirent de faire d'abord le tour de cette table. Ils doublerent la doſe de l'encens, & marcherent à mes côtés. J'étois environné d'une fumée odoriferante à travers laquelle je ne laiſſois pas d'appercevoir pluſieurs projets d'ouvrages qui vraiſemblablement devoient exercer les talens des laborieux Cacouacs qui, trois fois par ſemaine s'aſſembloient dans cette ſalle. C'étoit là, me dit-on, le foyer où devoient ſe réunir tous les rayons du feu élémentaire : c'étoit auſſi là le centre d'où ils devoient enſuite ſe réfléchir pour éclairer l'Univers.

nivers. Je lus en passant quelques-uns de ces papiers merveilleux. Je trouvai écrit sur l'un, *Système d'Histoire Universelle, sur lequel l'Auteur arrangera les faits, & où il se proposera uniquement d'établir, que l'Homme est un animal sot & malfaisant; que presque tous les Princes ont été des vauriens, & les hommes d'Etat des fripons.* J'en vis un dont le titre étoit : *Nouvelle fabrique d'un Monde à la Comete.* Sur un autre je lus ces mots: *Traité des Régnes animal & végétal, & du développement successif de leurs elémens éternels* * *dans lequel on se proposera de prouver qu'il est possi-*

* Voyez *les Pensées sur l'Interprêtation de la Nature*, pag. 191.

ble que l'Embriyon formé de ces Elémens ait passé par une infinité d'organisations, & ait eu par succession du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée, de la réflexion, de la conscience, des sentimens, des passions, des signes, des gestes, des sons articulés, une langue, des loix, des Sciences & des Arts.

Ce dernier titre me fit peine. J'adressai la parole au vieillard, & je lui dis : » Mon pere, je con-
» çois à merveille comment un elé-
» ment matériel vient, à force de
» mouvement & d'organisations,
» jusqu'à acquérir une *Conscience*,
» & même une *Conscience* timorée.
» Mais en démontrant tout cela
possible,

» poſſible, il me ſemble auſſi que » l'on démontrera poſſible qu'il n'y » a point de Dieu, ou ce qui revient » au même qu'il n'y en a point d'au- » tre que cette matiere élémentai- » re, éternelle & éternellement en » mouvement. Or, l'exiſtence d'un » Dieu, cette Vérité de mon pays » eſt une Vérité précieuſe à bien » d'autres Nations. Vous allez » allarmer l'Univers, & moi-mê- » me je ſens, que je ne puis déra- » ciner de mon ame l'idée que j'ai » toujours eue d'une Divinité in- » telligente & bienfaiſante «.

Le vieux Cacouac fronça le ſourcil, & me répondit gravement. » Jeune homme réfléchis avant » d'interroger tes Maîtres. Nos

» Sages ne démontreront que la
» possibilité, & non le fait. Mais
» quand tu seras rempli de nos lu-
» mieres, tu verras que l'objection
» que tu viens de me faire, est la
» seule que le Vulgaire ignorant
» puisse opposer à cette sublime
» hypothése : * au reste nous ne
» prétendons point t'arracher sur
» le champ toutes les erreurs de
» ton enfance ; elles doivent tom-
» ber d'elles-mêmes, comme la dé-
» pouille du serpent le quitte au
» Printems. Continues de lire, peut
» être trouveras-tu des choses qui
» surpasseront moins ta foible por-
» tée «. Dans ce moment mes deux
guides éclaterent de rire, d'une

* *Ibid* pag. 153, 154, & suiv.

façon

façon aſſez inſultante pour moi.

Cet air railleur, & le ton de ſupériorité qu'avoit pris le vieillard m'humilierent un peu ; mais la caſſolette me calma. Je continuai de parcourir la table, & je vis tout au bout dans un coin une autre feuille ſur laquelle je lus : *Plan d'une Religion univerſelle à l'uſage de ceux qui ne peuvent s'en paſſer, & dans laquelle on pourra admettre une Divinité, à condition qu'elle ne ſe mêlera de rien.* Je dois l'avouer ici, la fumée du parfum m'avoit tellement monté à la tête que je trouvai cette merveilleuſe idée, la plus ſatisfaiſante de toutes. Le vieillard s'apperçut de l'approbation que je donnois à ce que j'avois

 lû,

lû, & dit tout haut : » Mon fils,
» récueillez en vous-même toutes
» les facultés de votre ame. Que
» vos *fenſations qui ſont le moule*
» *de toutes vos idées* * s'anéantiſ-
» ſent un moment pour faire place
» à la grande & vigoureuſe ſenſa-
» tion qui va renouveller votre
» être «. Il dit, &, me prenant d'u-
ne main, il ſouleve de l'autre le
voile qui ſéparoit la tente où nous
étions, d'avec celle où il me con-
duiſoit. Nos deux compagnons
reſterent derriere nous. Le vieil-
lard & moi nous entrames ſeuls.
Il s'arrête & me laiſſe obſerver un
moment cette ſeconde enceinte.

Elle étoit de ſatin blanc & ſans

* *Lettre ſur les Aveugles*, pag. 58.

broderi e

broderie. La terre y étoit jonchée des débris d'une foule de livres qui avoient été mis en piéces. C'étoit, me dit-il, les dépouilles des erreurs & des préjugés vaincus. J'y lûs des noms que le monde entier étoit accoutumé à respecter ; les Histoires les plus anciennes & les plus authentiques, les Philosophes les plus renommés. Je soupirai malgré moi d'avoir appris tant de choses qu'il me falloit oublier.

C'étoit sur de pareils trophées que s'élevoit une table quarrée couverte d'un tapis de velours cramoisi ; aux quatre coins fumoit dans des cassolettes d'or un parfum plus agréable encore que ce-

lui dont j'avois jusques-là respiré l'odeur.

Sur cette table, & au milieu des cassolettes étoient rangés sept coffres d'un pied de long sur un demi pied de large, & sur un pouce & demi d'épaisseur. Ils étoient revétus d'un maroquin bleu, & ne paroissoient distingués l'un de l'autre que par les sept premieres lettres de l'alphabet, que l'on y voyoit formées par des lignes de petits clouds de diamant. Chaque coffre avoit sa lettre qui lui paroissoit servir d'étiquette. J'admirois & j'attendois l'explication de ces Symboles mystérieux, lorsque le vieillard rompit le silence par ces mots.

» O nature ! ô mere féconde des
» verités, des vertus & des plaiſirs.
» Il eſt tems que tu régnes ſur l'hom-
« me, comme ſur tout ce qui vit &
» qui végéte. Il eſt le ſeul qui ait
» voulu ſecouer ton joug & mécon-
» noître ton empire. Il a eu l'or-
» gueil de ſe croire l'objet de tes
» complaiſances, & il s'eſt écarté
» de ton but. Acheves, ô Nature,
» de perfectionner ces monumens
» élevés à ta gloire. Continues d'il-
» luminer les Sages qui doivent re-
» nouveller l'univers. Que leurs
» travaux célébres réuniſſent ici les
» vérités de tous les lieux, de tous
» les âges & de tous les tempéra-
« mens. Que leur nom ſoit éter-
» nel comme toi, & que par leurs

ſoins

» foins bienfaifans les hommes
» méritent un jour de te connoître
» & de parvenir au bonheur dont
» tu vas faire jouir cet étranger «.

Lorfqu'il prononçoit ces paroles fes yeux étoient enflammés, fon vifage fe troubloit & fa voix avoit je ne fçai quoi de rauque & de majeftueux. A peine eut-il fini, qu'il monte fur l'eftrade qui foutenoit la table; il m'appelle, je le fuis avec une confiance mêlée de vénération & de crainte. Il ouvre alors avec refpect deux ou trois des coffres que j'avois devant les yeux. J'y obfervois avec furprife un affemblage confus des matiéres les plus hétérogènes; de la poudre d'or mêlée avec la limaille du

fer & les ſcories du plomb ; des diamans à-demi cachés dans des monceaux de cendres ; les ſels des plantes les plus ſalutaires confondus avec les poiſons les plus funeſtes. Je diſois en moi-même, » Ce ſont-là ſans doute les réſul-» tats du mêlange de tous les élé-» mens. Je vas voir ici la matiére » vivante, les molécules organi-» ques, les moules & les limites » de l'énergie«. Je n'eus pas le tems de réfléchir davantage. Le Cacouac, après m'avoir regardé fixement, ſe baiſſe ſur le petit coffre qui étoit vis-à-vis de moi, & me ſouffle dans les yeux la poudre qui devoit m'élever à la perfection qui m'étoit promiſe.

Je

Je ne ſçai s'il me ſera poſſible d'exprimer ce qui ſe paſſa en moi-même, & je ne puis le rendre que par des images imparfaites. Je perdis pendant quelques momens l'uſage de la vûe, &, dans cet intervalle, il me ſembla que tout ce qui me reſtoit encore de mes vieilles idées ſe détachoit de mon cerveau. Je ſentois le cahos ſe former & ſe débrouiller dans ma tête, & mon ame brûler d'un feu que je n'avois point encore éprouvé : l'idée principale, celle qui me parut remplacer d'abord toutes les autres, fut celle de ma propre excellence. Elle étoit comme le fonds du tableau & ce fonds étoit vaſte ; car il me ſembloit que mon eſprit s'étendît

tendît en ſurface à l'infini, & que les objets s'y peigniſſent avec une rapidité dont j'étois étonné. Je crus que toutes les Sciences venoient s'y ranger dans l'ordre qu'elles devoient tenir entre elles; à meſure qu'elles ſe plaçoient mon trouble diminuoit, je me trouvois pénétré de reconnoiſſance pour la Nature qui m'avoit fait un être beaucoup plus parfait que mes ſemblables; je me fuſſe cru élevé au-deſſus de l'Humanité même, ſans le fonds de bonté que je retrouvois dans mon propre cœur, & cette pitié généreuſe que je me ſentois encore pour le reſte du genre humain: enfin j'ouvris les yeux.

Quel

Quel fut alors mon étonnement de ne plus voir ni la table, ni les petits coffres, ni la tente où tout s'étoit paſſé, & d'appercevoir ſeulement mon guide, dont la taille me paroiſſoit augmentée de plus de ſoixante pieds? cependant ma tête étoit vis-a-vis de la ſienne. Je m'enviſage moi-même, j'ai peine à en croire mes yeux, je me trouve d'une grandeur giganteſque; & je me ſens la légèreté d'une plume. Je porte mes regards de côté & d'autre, je retrouve tous les Cacouacs que j'avois vu la veille. Je diſcerne leurs traits, j'entends leurs voix, ils viennent me féliciter. Hommes & femmes, tout me paroiſſoit avoir crû dans la même propor-

porportion ; cependant à peine touchions-nous la terre ; le moindre mouvement, un ſaut léger portoit nôtre tête juſqu'aux nuës.

» Tu vois, s'écria le vieillard, » l'effet de l'étude de la Nature. » C'eſt celle qui nous éleve au-« deſſus du Vulgaire ; c'eſt elle » qui met l'Univers aux pieds des » Sages. Ne t'informe point ſi cet» te grandeur eſt réelle ou imagi» naire ; il ſuffit pour ton bonheur » que tu te croyes grand, & pour » ta gloire que les autres ayent de » toi la même opinion. Tu détrui» ras les préjugés; tu feras la guer» re aux erreurs ; tu extermineras » tous les principes que les foibles » humains ſe ſont formés, ou ont

cru

» cru trouver dans leur cœur. Ton » devoir eſt déſormais de leur prou- » ver qu'ils ont été dupes ; affer- » mis-toi dans le mépris qu'ils » méritent. Ils t'en eſtimeront da- » vantage. Tu peux planer dans « les Airs. Conſidéres l'Univers » du haut de ta grandeur, & ne » te rabaiſſes jamais que pour » fondre ſur les erreurs, comme » l'aigle fond ſur ſa proye «. Il dit, & s'éloigne de moi.

Je levai les yeux, mes regards s'étendoient ſur un vaſte horizon proportionné à ma taille. Je m'é- lançai dans les airs, rien n'échap- poit à ma vue. J'appercevois des Etats entiers, & les Sociétés hu- maines étoient pour moi de miſé-

rables

rables fourmilieres. Que voyois-je en effet ? Des Rois qui commandoient à des peuples, & usurpoient sur leurs sujets ces droits que s'arrogeoient les premiers peres de famille sur leurs enfans. Je disois avec emphase » Qui a don-
» né à cet individu l'autorité qu'il
» exerce sur tant de millions d'hom-
» mes ? Où est le titre de cette con-
» vention ? Il doit cependant exi-
» ster, ou * leur droit seroit ima-
» ginaire. Comment ces malheu-
» reux animaux que l'on attache

* Voyez Locke, *du Gouvernement Civil*; le mot, *Autorité*, *Dict. Encycloped* premier vol. avant l'Arrêt du Conseil qui le supprime. *Discours sur l'inégalité des Conditions*, pag. 156, 157, 158, 159 & suiv.

» au joug, ont-ils oublié que leur
» liberté eſt impreſcriptible com-
» me celle des lions ? Aveugle &
» miſérable genre humain tu te
» vantes d'être deſtiné à la Socié-
» té, & tu n'eſt né que pour l'eſ-
» clavage *.

Plus loin, je voyois des Souverains qui, après des guerres longues & cruelles, faiſoient des Traités, & s'occupoient du ſoin de rétablir la paix ! » O Nature ! m'é-
» criois-je, comment tes enfans
» ſe ſont-ils éloignés ſi follement
» de l'état heureux où tu les avois
» placés ? Mere bienfaiſante, en
» faiſant l'homme Sauvage, *tu avois*

* *Diſcours ſur l'inégalité des Conditions*, pag. 147 & 148.

» *écarté de lui toutes les miſéres*
» *dont il eſt ſuſceptible ;* il a voulu
» vivre avec ſes ſemblables, & il
» eſt devenu malheureux. *C'eſt la*
» *Société qui porte néceſſairement*
» *les hommes à s'entrehaïr* *. *La rai-*
» *ſon de chaque particulier lui dicte*
» *des maximes directement contrai-*
» *res à celles que la raiſon publique*
» *prêche au corps de la Société...*
» *Dans cet état de choſes, les hom-*
» *mes ſont forcés de ſe careſſer & de*
» *ſe détruire mutuellement, ils naiſ-*
» *ſent ennemis par devoir & four-*
» *bes par intérêt ; la raiſon publique*
» de l'Univers les porte à faire des
» Traités ; la raiſon particulière de
» chaque état les porte à les violer«.

* *Diſcours ſur l'inégalité des Conditions*, note 7.

Il n'eſt pas néceſſaire que j'avertiſſe ici que j'étois alors *ſous le charme*, * & dans le plus fort du délire. Cette idée qui m'a ſouvent humilié depuis m'empêchera de rendre un compte détaillé de tout ce qui m'arriva dans cet état de folie. Il feroit peu décent d'entretenir ici mon Lecteur de cent viſions ridicules que je ne me rappelle aujourd'hui, que comme on ſe retrace un rêve long & fatigant.

Si, pendant tout le tems qu'il a duré, je n'ai commercé qu'avec des Cacouacs, je n'ai point ici d'excuſes à demander; car ſi mes réflexions étoient abſurdes & mes

* *Entretiens* à la ſuite du *Fils Naturel.*

expreſſions

expreſſions inſolentes, elles ne cédoient rien à celles qui étoient tous les jours dans la bouche des principaux de la Colonie. Mais ſi ces Enchanteurs m'ont réellement conduit ailleurs, ſi j'ai malheureuſement parlé devant quelqu'homme ſenſé, ou devant quelqu'honnête Citoyen, je ne craindrai point de leur demander ici pardon de toutes les impertinences que je puis avoir dites en leur préſence.

Si, par exemple, j'avois mis les Princes qui n'ont point adopté les idées des Cacouacs dans la claſſe du *Vulgaire des Rois*; * ſi j'avois débité que ce n'eſt qu'aux Cacouacs qu'eſt dû l'hommage du

* Expreſſion Familiere aux Cacouacs.

genre humain, par cette raiſon admirable que *c'eſt à celui qui connoît l'Univers, & non à celui qui le défigure, que les hommes doivent leurs reſpects* *; ſi en partant de-là j'avois placé mes nouveaux amis au-deſſus même des Souverains, ſi j'avois aſſuré que ce que les hommes ont toujours eu de plus ſacré, n'eſt qu'un amas de préjugés & de ſuperſtitions qui devoit faire place à la lumiere que nous étions deſtinés à répandre, je reconnoîtrois humblement qu'en répétant tous ces diſcours ſi familiers à mes Confréres, j'ai dit autant de ſottiſes qui auroient mérité une punition réelle, ſi l'on n'eût

* *Mélange de Littérature, d'Hiſtoire &c.* Ch. 33.

eu aucun égard à l'aliénation de mon eſprit.

Après cette déclaration modeſte, je ne craindrai point d'avouer que tant que dura mon yvreſſe magique je ne penſai ni à mes parens, ni à mes amis, ni à mes anciens Concitoyens. Abſolument indifférent ſur les liens qui m'avoient autrefois attaché à ma Patrie, je n'en connoiſſois plus d'autre pour moi que l'Univers entier. Je me croyois bonnement deſtiné à l'éclairer, à le conduire, à le réformer; j'avois totalement oublié tous mes devoirs particuliers, & je n'enviſageois plus que ce devoir général. Je ne pouvois être aſſez étonné que les Cacouacs n'euſſent point

encore été chargés de l'administration d'aucun Etat. J'espérois même que le genre humain, connoissant un jour ses besoins, & abdiquant ses préjugés, viendroit prier cette Nation bienfaisante de rétablir dans l'Univers la liberté, & l'égalité que tant de loix injustes en avoient bannies.

Mon tems se partageoit entre les plaisirs de toute espéce & les entretiens brillans que j'avois avec les plus habiles Cacouacs. Souvent je voyageois avec eux; il me sembloit que notre agilité prodigieuse égalant en quelque façon la vivacité des mouvemens de notre ame, nous nous transportassions en un moment dans les pays les

moins

moins connus de l'Univers. C'étoit là que nous découvrions mille petits faits ignorés du reſte des hommes, & par leſquels nous eſpérions détruire un jour la créance univerſelle accordée aux grands événemens que toute la terre atteſte; car nous ambitionnions ſurtout la gloire de détruire.

C'étoit dans ce génereux deſſein que nous avions ſoin de recueillir préciſément ce qu'il y avoit de plus ridicule dans quelques uſages ou dans quelques maximes de certains peuples. Nous commencions par chercher à concilier de la faveur & du reſpect aux erreurs les plus groſſiéres: nous voulions les faire regarder comme auſſi ſolidement

ment appuyées que les principes dont la Vérité, ou eſt reconnue par tous les hommes, ou eſt atteſtée par les monumens les plus authentiques. C'étoit à côté de ces grandes maximes que nous mettions une foule de contes apochryphes & dignes de mépris : nous en conſtruiſions une eſpéce d'édifice que nous ſavions bien qu'il nous ſeroit facile de renverſer, perſuadés en même-tems qu'il entraîneroit par ſa chûte la ruine des principes ſur leſquels les hommes de tous les tems & de tous les lieux ont poſé les fondemens de leur Société. Une noble entrepriſe charmoit ſurtout notre ambition, c'étoit de faire tomber à la fois toutes les

Reli-

Religions de l'Univers. La véritable nous embaraſſoit beaucoup ; mais nous nous flations de la faire perdre de vûe dans la foule des ſuperſtitions qui caractériſoient toutes les autres. Dans cet illuſtre projet les Cacouacs ne ſe croioient point encore aſſez ſurs de leur magie, & ils étoient bonnement convenus d'employer le menſonge & la mauvaiſe-foi. Comme j'ai dit plus haut qu'ils me paroiſſoient perſuadés de leur ſyſtême, leur conduite ne laiſſoit pas de me ſurprendre ; car malgré l'enchantement je n'ai jamais pu comprendre que l'on fût obligé de mentir hardiment, pour détruire des erreurs.

Quoiqu'il en ſoit, les rolles étoient partagés entre les principaux Cacouacs ; chacun avoit ſon travail qui lui étoit aſſigné, & tous devoient concourir au but général. Le Vulgaire n'étoit deſtiné qu'à applaudir, & à débiter les grandes phraſes de ſes maîtres : pour les Illuſtres de la Colonie, voici à peu près comment ils avoient diſtribué entre eux l'uſage qu'ils devoient faire de leurs talents.

L'un s'étoit propoſé de démontrer à l'Univers que rien n'eſt moins néceſſaire que l'exiſtence d'un Dieu, & qu'abſolument parlant le monde pouvoit très-bien ſe paſſer d'un être Créateur & Conſervateur.

vateur. Il ne falloit pour cela que des élémens éternels & du mouvement, l'un & l'autre néceſſaires. Cela une fois ſuppoſé, ce qui n'étoit pas plus difficile que de ſuppoſer un Dieu, le monde alloit tout ſeul; la circulation du ſang dans un ciron, le développement des germes dans une plante, & les remords qui tourmentent le ſcélérat avoient abſolument la même cauſe. Ce n'eſt pas qu'il ne fût poſſible qu'il exiſtât un Dieu, mais ce n'étoit pas la faute de l'Homme s'il n'avoit aucune preuve certaine de ſon action & de ſon influence.

Quelqu'imbécile eût pu trouver étonnant qu'un mouvement aveugle eût produit tant de merveilles

&

& tant d'arrangemens auſſi ſenſés ; qu'il eût, par exemple, placé des dents ſur le paſſage des alimens, qu'il eût mis les yeux de l'Homme au-deſſous de ſon front & non à ſes talons, ſes mains au bout de ſes bras & non à ſon oreille. Auſſi un autre Cacouac étoit chargé de mettre en paralléle, avec ces preuves d'une intelligence ſupérieure, tous les maux qui affligent l'Homme & tant d'effets ſinguliers dont il n'apperçoit point la deſtination. De ce que l'on ne conçoit pas tous les ouvrages de la ſageſſe Divine, il devoit conclure habilement qu'elle n'exiſte pas.

Le travail d'un autre avoit pour objet de trouver dans l'hiſtoire des

preuves

preuves de ce ſyſtême ſi utile : il recueilloit des faits & prouvoit que le hazard le plus aveugle avoit conduit tous les événemens. Il avoit fait une liſte magnifique de tous les ſcélérats qui avoient vécu dans la proſpérité & qui étoient morts tranquilles. Il leur oppoſoit le catalogue d'une foule de bons Rois qui avoient été infortunés, & de gens de bien qui avoient péri de miſère. S'il avoit à parler des guerres entrepriſes par un Souverain, il ſçavoit obſerver judicieuſement que la ſeule qu'il eût eu de juſtes raiſons de ſoutenir avoit été la ſeule malheureuſe : * on eût

* *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale.* Le même Auteur, pour prouver que le monde *eſt gouverné par une*

peut-être objecté que tout devoit être compensé dans un aurre vie. Mais notre sçavant Cacouac avoit réponse à tout ; l'ame des bêtes qu'il ne connoissoit point devoit lui fournir des preuves sans réplique de la matérialité de la sienne propre. Il devoit convaincre tous les hommes qu'ils n'étoient que des pures machines, qu'un enfant & un petit chien se ressembloient à merveille, * & qu'entre une taupe & Archiméde, il n'y avoit

fatalité aveugle : remarque judicieusement que *l'Empire Ottoman qui avoit pu attaquer l'Empire d'Allemagne pendant la longue guerre de* 1701, *attendit la conclusion totale de la paix pour faire la guerre contre les Chrétiens.*

* *Voyez* le même Auteur, *Mêlange de Littérature de Philosophie & d'Histoire.*

d'autre

d'autre différence que celle du plus ou du moins de finesse des organes.

Ce même Cacouac (car c'étoit un homme universel, & le plus laborieux de tous) avoit promis à sa Nation, que s'il ne pouvoit détruire l'idée de la Divinité, il anéantiroit du moins les preuves de la Révélation. Pour réussir dans ce dernier projet, il avoit une méthode admirable. Il ramassoit les contes des Indiens, les Fables anciennes & modernes, les absurdités du Mahométisme ; tout lui étoit bon. Il affectoit de donner un air de raison à toutes ces folies qu'il plaçoit gravement à côté de la Réligion Chrétienne, sur laquel-

le il cherchoit à jetter le ridicule *. Il ne lui en coutoit rien pour prêter à celle-ci beaucoup d'absurdités; car je l'ai dit, on étoit convenu dans la Colonie que l'on pourroit mentir. Restoit à détruire les preuves de fait : notre vénérable les nioit toutes, & cela lui suffisoit. Les titres les plus authentiques, les histoires les plus anciennes, les monumens les plus incontestables échappés à la ruine des tems, tout devoit être brûlé, oublié, compté pour rien.

* Je ne sçai ou l'on lit qu'en Egypte un fou s'avisa un jour d'amasser autour de la plus belle des pyramides une prodigieuse quantité de fagots; il y mit ensuite le feu : quand ils furent réduits en cendre, il se frotoit les yeux, & étoit tout surpris de voir encor la pyramide.

Cette religion qui a triomphé de toutes les autres, s'étoit établie comme toutes les Sectes de Philosophie, ſans la moindre contradiction. Déce & le ſage Diocletien avoient favoriſé ſes progrès. L'illuſtre Cacouac, ne doutoit point que tout l'Univers ne dût l'en croire ſur ſa parole, & qu'un Sage qui avoit ſi bien prouvé qu'un grain de matiere peut ſe rappeller le paſſé & prévoir l'avenir, ne dût anéantir par ſon ſouffle tout-puiſſant les faits les plus certains.

Un autre ſe joignoit à cet infatigable ouvrier. Il faiſoit jour & nuit des expériences pour prouver que les loix du mouvement ne s'accordent point avec la Religion

révélée. Il n'avoit garde d'appeller des témoins pour obſerver ſes travaux. Mais il diſoit : » Une re-
» ligion appuyée ſur des faits ne
» tiendra jamais contre mes dé-
» couvertes. Les hommes ont beau
» dire, *J'ai vu ;* je ne dois point
» les croire, ſi ce qu'ils ont vu eſt
» inconciliable avec les réſultats
» que me fournit la Chimie ; car
» mon alembic eſt une machine
» plus ſûre que leurs yeux «.

Je ne finirois point, ſi je voulois rapporter en détail toutes les occupations des Principaux de cette Nation, & j'aurois trop à rougir, ſi j'avouois ici les miennes. J'obſerverai ſeulement que la preuve la plus forte que je puiſſe donner

de

de la magie qui m'avoit aliéné l'eſprit, eſt que pendant plus de ſix mois je crus tout ce que me dirent les Cacouacs, je ſuivis leurs uſages, & j'adoptai leurs mœurs.

Cependant, ſoit que le vieillard, qui n'avoit ouvert que deux ou trois coffres, ne m'eût point ſoufflé aſſez de poudre dans les yeux, ſoit que mon ame fût d'une autre trempe que celle des Cacouacs, au bout de ſix mois je ſentis quelque vuide au fonds de moi. Peut-être le charme commençoit-il à ſe diſſiper de lui-même. Il me ſembloit que mon eſprit augmentant en ſurface, eût laiſſé évaporer la ſubſtance qui eût dû y

entretenir pour toujours la chaleur & la vie. » Il y a long-tems, » me dis-je un jour a moi même, » que je ſuis devenu Cacouac, J'ai » perdu des Vérités qui m'avoient » autrefois conſolé, qui m'avoient » ſoutenu, qui m'avoient paru être » le lien de toutes le Sociétés, & » gravées dans mon cœur comme » dans celui de tous les hommes. » Je me trompe; ces Vérités étoient » autant de préjugés de mon en» fance. C'étoient des contes de » ma nourrice. Mais où donc eſt» elle cette Vérité dont le nom » retentit chaque jour à mon oreil» le ? Ce n'eſt ici qu'un mot vuide » de ſens. C'eſt une ombre que je » veux ſaiſir, & qui m'échappe :

» on m'a tout ôté ; qu'a t'on mis » à la place. Je croyois des My- » ſtères atteſtés par le monde en- » tier ; on y a ſubſtitué d'autres » Myſtères beaucoup plus incom- » préhenſibles, & dont je n'ai pour » garant que la foi des Cacouacs » qui m'ont enlevé à mes parens «. A peine eus-je fait cette réflexion, qu'il me ſembla que je décroiſſois de quinze pieds, & que le même changement ſe faiſoit dans tous ceux qui m'environnoient.

Ce Phénomène me ſurprit étrangement. Il augmenta ma défiance. Je voulus voir tous les Cacouacs en particulier, & leur demander quelque Vérité qui fût à mon uſage, & me tenir lieu de quelque

chofe. J'ai dit en commençant qu'ils en étaloient de toutes les efpèces : mais lorfqu'il fut queftion de choifir ce qui me convenoit, je ne trouvai qu'embarras, difficultés, incertitude. Ce que l'un me donnoit pour une Vérité, l'autre le critiquoit comme une abfurdité ridicule. Les Cacouacs fe difputoient avec chaleur & même avec aigreur dès qu'il s'agiffoit de convenir de quelque chofe, & je voyois avec quelque honte & même avec un peu de chagrin, que depuis qu'ils m'avoient naturalifé, ils ne s'étoient encore accordés que fur la néceffité de tout anéantir. Lorfque j'eus fait cette trifte expérience je trouvai

encore

encore ma taille dimniuée de quinze pieds, il ne m'en reſtoit plus que trente de ſoixante que j'avois auparavant. Je réſolus en moi-même de m'échapper un jour & de voyager ſeul ; bien réſolu de revenir au camp, ſi je ne trouvois pas mieux ; car au défaut de Vérité j'y avois au moins des plaiſirs.

J'avois formé cette réſolution lorſque les Aléthophiles, cette petite Nation dont j'ai parlé plus haut, déclarerent la guerre aux Cacouacs par un Hérault d'armes qui me parut un Pygmée. On reçut ce Député avec de grands éclats de rire ; on le menaça de le donner aux enfans pour leur ſervir de poupée ; & cependant

on

on donna des ordres pour que chacun prît les armes.

Je n'avois pas une paſſion bien violente de me battre pour un peuple dont j'avois quelque ſujet de me défier, & dont je me dégoûtois peu à peu. Lorſque nos troupes furent aſſemblées, je m'y trouvai à peu près comme un Saxon dans celles du Roi de Pruſſe. Cependant, le combat me paroiſſoit devoir être ſi inégal, que je ne craignois point le danger, & que je doutois encore moins de la victoire.

Nous ſortîmes du camp ; nous nous rangeâmes en bataille, & nous ne fumes pas long-tems ſans appercevoir un détachement des Alétho-

Aléthophiles qui marchoit à nous. Notre armée s'ébranla, & l'ennemi nous attendit avec une sécurité dont je fus effrayé pour lui. Nos trompettes faisoient un fracas épouvantable. Les ennemis nous répondirent par leurs cris; ils garderent ensuite le silence le plus profond. Mais à peine étions-nous à leur portée que leur détachement se dispersa. Nous crumes qu'ils alloient prendre la fuite, & les Caçouacs crierent victoire. Mais ce dispersement des Aléthophiles étoit une preuve de leur confiance. Ils se répandirent dans la campagne, nous environnerent & tirerent tous à la fois ce petit instrument dont j'ai déja fait mention,

tion. Un ſifflement univerſel & fort aigu vint frapper nos oreilles.

Je n'oublierai jamais ce moment; en un clin d'œil il me ſembla que tous les Cacouacs, & moi-même nous tombaſſions de vingt-cinq pieds de haut. Je me vis plus petit même, que ces ſoldats qui un inſtant auparavant étoient l'objet de notre mépris & de ma pitié. Ce n'eſt pas tout, notre armée ſe débanda en même tems. Tous les Cacouacs ſe mettent à fuïr, les uns vers le camp, les autres dans la campagne. Je courois moins vîte qu'eux. Il ſembloit que l'étonnement m'eût ôté toute mon activité. Je fus bientôt atteint par deux Aléthophiles, qui me firent leur priſon-

prisonnier. » Jeune Etranger, me
» dirent-ils, nous n'en voulons ni
» à ta vie, ni à tes biens. Il y a
» trop long-tems que tu es la dupe
» de l'illusion, il n'est pas juste que
» tu en sois un jour la victime. Suis-
» nous; nous te rendrons à ta Pa-
» trie, à tes amis, à tes devoirs.

Hélas! je me sentis alors si
honteux de tout ce qui m'étoit
arrivé, que je répondis, en détour-
nant les yeux. » Qui que vous
» soyez, je vous regarde comme
» mes libérateurs; je suis prêt à me
» laisser conduire. Permettez-moi
» seulement de rentrer dans le
» camp pour y reprendre les effets
» que j'y ai laissés, & pour y de-
» mander des nouvelles d'un fidé-
le

» le domeſtique qui eſt ſans dou-
» te encore au pouvoir de ces
» Enchanteurs.

A ce mot d'*Enchanteur*, un des deux ſoldats ſe mit à rire : » Plai-
» ſant enchantement, me dit-il,
» qu'il eſt ſi facile de détruire! Au
» reſte, ſi tu crains ſi fort la magie
» des Cacouacs, nous ne voulons
» pas que tu retombes dans leurs
» piéges, & nous t'accompagne-
» rons juſqu'à leur camp : prends
» ce ſifflet & ne crains rien «.

Nous marchâmes, & dans le chemin mes nouveaux guides m'apprirent la Nature du charme que j'avois éprouvé. Ils le connoiſſoient mieux que perſonne, & c'eſt pour cela qu'ils avoient trouvé le

moyen

moyen de le lever. Une chos
m'embarrassoit seulement, c'é
toient les voyages que j'avois cru
faire dans je ne sçai combien de
pays inconnus. J'appris que ces
voyages n'avoient rien de réel
que les Cacouacs qui étoient tou
jours resté les mêmes pendant tou
le tems que je m'étois cru un pro
dige, avoient le talent de fair
ainsi voyager leurs prisonniers, a
moyen de certaines feuilles qu'il
leur mettoient devant les yeux
& sur lesquels on avoit gravé tou
ce que je croyois avoir vu dans le
différentes parties du monde.

Au bout d'un quart d'heure nou
arrivames au camp. Nous le trou
vames désert, soit que la peur eû
empêch

empêché les Cacouacs d'y rentrer, ſoit que voyant de loin deux Aléthophiles, ils craigniſſent encor quelque coup de ſifflet & ſe fuſſent cachés. J'apperçus bientôt ma tente, nous y entrâmes. Les caſſolettes ne fumoient plus. Les roſes étoient flétries. Le livre étoit dans la boue & rongé des vers. Je cherchai mes petits meubles & mon argent, je ne trouvai rien : je cherchai encore. Enfin j'apperçus ſur ma table une lettre à mon adreſſe. Elle étoit de l'écriture de Valentin. Je l'ouvris, & voici ce que j'y lus ;

MON CHER MAÎTRE,

» Tous les êtres vivans ſont
» égaux par la Nature, & ont le
» droit aux mêmes biens; c'eſt par
» une convention libre que les
» hommes ſe ſont obligés à ne ſe
» point dépouiller les uns les au-
» tres. La juſtice n'eſt fondée que
» ſur l'intérêt; le grand & l'unique
» mobile de nos actions eſt l'amour
» de ſoi-même; & la loi fondamen-
» tale de la Société eſt * de faire
« ſon propre bien avec le moindre
» mal d'autrui qu'il eſt poſſible.
» Or, Mon cher Maître, j'ai be-
» ſoin de votre argent : en l'em-

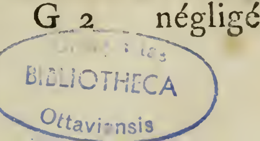
* Toutes ces Maximes ſont tirées des Ouvrages des Cacouacs, & la derniere eſt priſe mot à mot dans *le Diſcours ſur l'inégalité des conditions.*

» portant avec moi je ne vous fais
» précifément que le tort infépara-
» ble de mon bien-être. Je vous le
» vole en votre abfence ; j'aurois
» pu le ravir en vous égorgeant.
» Mais un véritable Cacouac ne
» fait jamais de mal à fes sembla-
» bles que lorfqu'il y eft forcé pour
» fon propre bien. Au furplus com-
» me je veux être jufte, je renonce
» très-librement à tous les avan-
» tages qui pouvoient me revenir
» de la convention, fur laquelle eft
» fondée la Société : je décharge
» dès aujourd'hui le genre Humain
» de toutes les obligations qu'elle
» lui impofe envers moi. Je parts
» pour l'Allemagne ; & fi vous
» pouvez me voler ou me faire
pendre,

» pendre, je vous le permets de
» tout mon cœur. Daignez agréer
» un petit préſent que je vous fais
» en partant, & qui vaut pour le
» moins votre montre & votre ta-
» batière que j'ai cru ne point de-
» voir ſéparer de votre bourſe. Ce
» gage que je vous laiſſe de ma
» reconnoiſſance eſt un ouvrage de
» ma compoſition. Je l'ai dépoſé
» dans le Magazin des Sciences &
» des Arts. Il eſt intitulé : *Nouvelles*
» *découvertes ſur la tragédie, ou l'art*
» *de compoſer de très-belles Scènes de*
» *grimaces.* Cet écrit vous prou-
» vera que pour avoir étudié ici les
» ſciences utiles (*a*) je n'ai pas

* Valentin avoit appris à mentir chez les Cacouacs. J'ai ſçu depuis, que l'ouvrage qu'il s'at-

 négligé



» négligé pour cela les talens
» agréables. Je ſuis avec le plus
» profond reſpect, MON CHER
» MAÎTRE, votre &c. *Signé* le
Cacouac Valentin.

Je gémis lorſque je lûs cette épître ſinguliére, & je regretai ſincèrement mon pauvre valet dont j'ai depuis appris la fin malheureuſe ; plût à Dieu que mon argent & mes bijoux lui euſſent mieux ſervi ! J'embraſſai mon guide Aléthophile. J'avois le cœur ſerré & j'y ſentois naître pour les Cacouacs une haine qui ne ſe pouvoit retenir. Je marchois en ſilence, & je repaſſois avec confuſion

tribue dans cette lettre n'étoit point de lui, mais d'un des plus illuſtres de la Colonie.

ces ſyſtêmes ridicules, ces opinions abſurdes, ces maximes funeſtes, ces folies de toute eſpéce dont je m'étois ſi long-tems nourri. Mes nouveaux Maîtres me conſolèrent. » Gardes-toi de haïr ces » gens-là, me dirent-ils, ce ſe- » roit ſe mettre dans un nouveau » genre de dépendance, dont ils » ſauroient encore s'applaudir. » Vas, jeune Etranger, le mépris » public eſt le ſeul châtiment dû à » l'extravagance «. Je répondis aux Aléthophiles qu'ils étoient peu ſévères. Nous continuâmes notre route. Je ſentis pendant le reſte du voyage renaître le calme dans mon ame. Je priai mes guides de vouloir bien me laiſſer le ſifflet

qu'ils m'avoient confié, résolu de m'en servir dès que je verrois l'ombre d'un Cacouac. J'arrivai dans ma Patrie. Hélas ! je m'apperçus qu'il y avoit long-tems que j'en étois dehors. Le dirai-je ? ces Cacouacs dangereux & ridicules, ces Cacouacs que le sifflet met en fuite, je trouvai qu'on leur avoit donné le nom de *Philosophes*, & qu'on imprimoit leurs Ouvrages.



PREMIER MÉMOIRE
SUR LES CACOUACS

Inſéré dans le Mercure de France, I Vol. du Mois d'Octobre, pag. 15, ſous le titre d'

AVIS UTILE.

VERS le quarante-huitiéme degré de latitude ſeptentrionale, on a découvert nouvellement une Nation de Sauvages, plus féroce & plus redoutable que les Caraïbes ne l'ont jamais été. On les appelle *Cacouacs* (1) : ils ne portent ni fléches, ni maſſues : leurs cheveux ſont rangés avec art; leurs vêtemens brillans d'or, d'argent & de mille couleurs, les rendent ſemblables aux fleurs les plus éclatantes, ou aux oiſeaux les plus richement pannachés : ils ſemblent n'avoir d'autre

(1) Il eſt à remarquer que le mot Grec κακὸς, qui reſſemble à celui de *Cacouacs*, ſignifie *méchant*.

ſoin que de ſe parer, de ſe parfumer & de plaire : en les voyant, on ſent un penchant ſecret qui vous attire vers eux : les graces dont ils vous comblent, ſont le dernier piége qu'ils emploient.

Toutes leurs armes conſiſtent dans un venin caché ſous leur langue ; à chaque parole qu'ils prononcent, même du ton le plus doux & le plus riant, ce venin coule, s'échappe & ſe répand au loin. Par le ſecours de la magie qu'ils cultivent ſoigneuſement, ils ont l'art de le lancer à quelque diſtance que ce ſoit. Comme ils ne ſont pas moins lâches que méchans, ils n'attaquent en face que ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre : le plus ſouvent ils lancent leur poiſon par derriere.

Parmi les malheureux qui en ſont atteints, il y en a qui périſſent ſubitement : d'autres conſervent la vie, mais leurs plaies ſont incurables, & ne ſe referment jamais ; tout l'art de la médecine ne peut rien contr'elles : d'ailleurs on les prend ſouvent pour être naturelles. Ceux qui en ſont frappés deviennent des objets d'horreur, de mépris, & le plus ſouvent d'une dériſion qui n'eſt pas moins cruelle : tout

le monde les fuit ; leurs meilleurs amis rougissent de les connoître & de prendre leur défense.

Les Cacouacs ne respectent aucune liaison de société, de parenté, d'amitié, ni même d'amour : ils traitent tous les hommes avec la même perfidie ; on remarque seulement en eux un plaisir un peu plus vif à répandre leur poison sur ceux dont ils ont éprouvé l'amitié ou les bienfaits ; en ce cas, ils ont pourtant soin de l'assaisonner du suc de quelques fleurs ; car, malgré leur cruauté, ils ne perdent jamais de vue l'envie de plaire, d'amuser & de séduire.

Ils paroissent d'abord les plus sociables de tous les hommes ; ils les recherchent & veulent en être recherchés : mais tout ce qu'ils en font, n'est que dans le dessein d'exercer leur méchanceté, qui ne peut avoir aucune prise sur ceux qui ont le bonheur de n'être pas connus d'eux. Plus vous les voyez affecter de graces, de gaieté, de vivacité, plus vous devez vous en défier ; c'est ordinairement - là l'instant qu'ils choisissent pour darder leur venin : vous vous livrez à l'enjouement qu'ils vous inspirent, & vous êtes tout-

étonnés de l'abondance du poiſon qui s'eſt inſinué dans vos oreilles, & qui vous a porté à la tête les idées les plus ſiniſtres & les plus cruelles. Malheur à ceux qui ſe plaiſent à les voir & à les entendre ! Quelques précautions qu'ils prennent, quelques proteſtations que les Cacouacs leur faſſent de les épargner, ils n'ont pas plutôt le dos tourné qu'ils éprouvent leur rage.

Cependant ces Barbares, tout Barbares qu'ils ſont, ſe craignent mutuellement, & ne s'attaquent guere entr'eux : mais quand ils rencontrent quelqu'un qui n'eſt pas initié dans les myſteres de leur magie, ils le pourſuivent impitoyablement : du reſte, parce qu'ils déteſtent toute vertu, ils n'en admettent aucune ſur la terre, & affectent de croire tous les hommes pervers : il ſuffit d'être modeſte, honnête, bienfaiſant pour être en butte à leurs traits.

On exhorte ceux qui voyageront vers cette contrée, à ſe munir de bonnes armes offenſives. On a obſervé que ces Sauvages les craignent beaucoup : à leur ſimple vue, ils ceſſent de rire & de faire rire ; ce qui eſt un ſigne aſſuré qu'ils ſont

forcés de retenir leur venin : il reflue alors ſur eux, même avec tant de violence, qu'ils périroient bientôt, s'ils ne s'échappoient promptement pour aller chercher des objets ſur leſquels ils puiſſent les dégorger : c'eſt-là leur unique occupation. On les voit courir çà & là, & roder ſans ceſſe dans cette vue.

Les hommes les plus barbares que l'on ait découverts juſqu'ici, ne ſont point ſans quelques qualités morales ; les inſectes les plus déplaiſans, les reptiles les plus venimeux, ont quelques propriétés utiles. Il n'en eſt pas de même des Cacouacs : toute leur ſubſtance n'eſt que venin & corruption ; la ſource en eſt intariſſable & coule toujours. Ce ſont peut-être les ſeuls êtres dans la nature qui faſſent le mal préciſément pour le plaiſir de faire du mal.

On a des avis ſûrs que quelques-uns de ces monſtres ſont venus en Europe ; ils ſe ſont appliqués à contrefaire le ton de la bonne compagnie, pour s'y introduire & s'y mieux cacher : on les rencontre dans les cercles les plus agréables. Ils recherchent particuliérement la ſociété des femmes qu'ils affectent d'aimer ; mais c'eſt

contr'elles qu'ils exhalent leur venin de préférence. Il ſeroit difficile de fixer des indices certains pour les reconnoître : on conſeille ſeulement de ſe défier des gens qui plaiſantent ſurtout ; on découvre tôt ou tard que ce ſont des Cacouacs.

FIN.

1741.

MELANIDE,

COMEDIE NOUVELLE

De Monſieur DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoiſe.

EN CINQ ACTES EN VERS.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe au mois de Mai 1741.

Le prix eſt de 30 ſols.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

MÉLANIDE,

COMÉDIE

En cinq Actes, en Vers.

ACTEURS.

DORISE'E, veuve. — *Mlle de la Motte.*

ROSALIE, fille de Doriſée. — *Mlle Grandval.*

THE'ODON, beau-frere de Doriſée. — *M. Montmeny.*

LE MARQUIS D'ORVIGNY, amant de Roſalie. — *M. Sarazin.*

ME'LANIDE, amie de Doriſée. — *Mlle Gauſſin.*

D'ARVIANE, amant de Roſalie. — *M. Grandval.*

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans un Hôtel.





MÉLANIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISE'E, MELANIDE.

ME'LANIDE.

J'AURAI fait à Paris un voyage inutile.

DORISE'E.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-tems,
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

MELANIDE.

Ils étoient ignorés ; & le ſecret conſole.
Je ne crains que l'éclat.

DORISE'E.

Quelle crainte frivole !
N'étes-vous pas ici comme au fond d'un deſert ?
Aucun de vos ſecrets n'y ſera découvert.

ME'LANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en ſerois déſolée.

DORISE'E.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre iſolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à ſon tour;
Ainſi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre apartement reculé, ſolitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous ſouſtraire,
Il vous eſt fort aiſé, ſi vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille, & Théodon,
Je vous l'ai toujours dit, ma chére Mélanide,
Comptez que mon beau-frére eſt un ami ſolide,
Un homme eſſentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas ! Je deviendrois bien à plaindre ſans lui,
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à ſon expérience.

ME'LANIDE.

J'ai ſuivi ſes conſeils, mais ſans trop eſpérer
Que ſes ſoins généreux puiſſent rien opérer,

Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

DORISE'E.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! Vous méritez trop, pour espérer si peu.
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu
Qui, depuis quelque tems, m'embarrasse & me pése.

ME'LANIDE.

D'où vient?

DORISE'E.

C'est que je crains...

ME'LANIDE.

Quoi?

DORISE'E.

Qu'il ne vous déplaise.

ME'LANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISE'E.

Oui, sans doute. Apprenez
Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible,
Ma fille en est la cause.

ME'LANIDE.

Ah! Seroit-il possible?

DORISE'E.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au mien,
Je voudrois la pourvoir; & vous concevez bien

Le ſujet douloureux de mes peines ſecrettes.
Eſt-ce avec peu de bien, des procès & des dettes;
Que je puis, à mon gré, lui choiſir un époux ?
Je crois que le plus ſûr, s'il n'eſt pas des plus doux;
Seroit de ne penſer qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voiſinage,
Il ſeroit un parti qui raſſemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire, faveur, emplois, opulence, nobleſſe,
Tout s'y trouve, excepté la premiére jeuneſſe.

M E' L A N I D E.

Eſt-ce un homme de guerre ?

D O R I S E' E.

Oui ; mais très-eſtimé.

M E' L A N I D E.

Aime-t-il Roſalie ?

D O R I S E' E.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il en eſt la conquête :
Mais je crois entrevoir l'obſtacle qui l'arrête ;
Et, s'il n'a pas encor oſé ſe propoſer,
J'ai lieu de ſoupçonner qu'il craint de s'expoſer...

M E' L A N I D E.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux faire.

D O R I S E' E.

Vous me conſeillez donc de ſuivre cette affaire ?

MÉLANIDE.

Quoi! C'eſt un avantage; & vous vous conſultez?

DORISÉE.

Il eſt vrai que j'y vois quelques difficultés.

MELANIDE.

Quelles difficultés?

DORISÉE.

Sur-tout il en eſt une;
Si je pourſuis le bien que m'offre la fortune,
Monſieur votre neveu ſera déſeſpéré;
A tout autre parti je l'aurois préféré.
Car enfin, ſon amour, dont il n'eſt pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'eſt fait aſſez connoître.
Cet heureux mariage eût reſſerré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre:
Mais vous connoiſſez trop mon état & le vôtre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour nous:
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

MÉLANIDE.

D'Arviane, ſans doute, a grand tort de préten-
dre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il oſe s'en flatter, je ne ſais pas pourquoi.
Il manque de fortune; &, comme il n'a que moi
Sur qui puiſſe rouler toute ſon eſpérance,
Il pourſuit un bonheur hors de toute apparence.

Mais d'un enchantement, plus fort que mes discours,
Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.
N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance.
Et, comme son amour & sur-tout sa présence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment?

MÉLANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.
N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle?
Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,
Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t-il s'y résoudre?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéïsse.

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah! Vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que personne ose vous en blâmer;

Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

MÉLANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISÉE.

Quel est-il ?

MÉLANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage, & beaucoup de droiture;
Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.

MÉLANIDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,
A partir dès demain je saurai le contraindre;
Et je vais de ce pas...

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

D'ARVIANE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joïe en eſt extrême;
Le ſujet qui m'améne eſt ſans doute le même;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MÉLANIDE.

Vous avez dû ſonger à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

MÉLANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me preſſe encore; & je compte...

MÉLANIDE.

Au contraire;
Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé,
Qu'on m'a fait eſpérer, je m'étois arrangé.

MÉ'LANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, ſi vous voulez me plaire.
Faut-il, ſur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement?
Puiſqu'on penſe de vous avantageuſement,
Conſervez ce bonheur ſans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander ſans ſcrupule & ſans crainte,
Que l'on me renouvelle un malheureux congé?
Eſt-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

ME'LANIDE.

D'accord: mais le plus ſage eſt celui qui s'en paſſe.
Hé! Peut-on, ſans rougir, aller demander grace,
Quand il eſt queſtion de remplir ſon devoir?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir?
Vous n'oſez me le dire; & j'entens ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'eſclavage.
Dans ma profeſſion, il eſt quelques loiſirs
Que la gloire permet de prêter aux plaiſirs:
Quand il en ſera tems, je pourrai m'y ſouſtraire.
Je ne ſais point manquer où je ſuis néceſſaire.

ME'LANIDE.

J'ai vû que votre ardeur & votre activité
Ne ſe meſuroient pas ſur la néceſſité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zéle.
Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modéle;

Ah! Vos devoirs, pour vous, auroient le même appas:
Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas.
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux.
Hélas! C'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaîne importune,
Eh, comment voulez-vous aller à la fortune?
Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

D'ARVIANE.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort?
Est-il si différent de celui de tant d'autres?

MÉLANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

Quels discours sont les vôtres!
Mon sort n'est pas des plus heureux, sans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés, à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bien-tôt après fini leurs tristes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autres secours
Que vos seules bontés, avec quelque naissance:
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance,

Pris des ſoins que le tem n'a pû diminuer;
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma ſituation ne ſera point affreuſe.

MÉLANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuſe:
Mais, par un contre-tems qu'on éprouve toujours,
La Prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort ſi manifeſte,
N'eſt pas le ſeul écueil qui vous ſera funeſte:
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'eſprit un feu ſéditieux
Qui prend de plus en plus ſur votre caractére.
Le plus léger obſtacle auſſi-tôt vous altére;
Vous ne ſupportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de diſſimuler, ou de ſouffrir en paix
Les contrariétés dont la vie eſt ſemée?
La moindre, dans votre ame aiſément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut, dans le monde, avoir quelque bonheur,
Il faut légérement gliſſer ſur bien des choſes:
On y trouve bien plus d'épines que de roſes.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Où, loin de tout commerce, aller ſe renfermer.
Ce diſcours vous ennuie?

DARVIANE.

En quoi donc?

MÉLANIDE.

J'en ſoupire.
Mais tels ſont les avis que l'amitié m'inſpire
A la veille du jour où vous m'allez quitter ;
Par tout où vous ſerez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ ?

MÉLANIDE.

N'y formez point d'obſtacle.
Le cœur d'un galant homme eſt ſon plus ſûr oracle :
Interrogez-le vôtre, & ſuivez ſon conſeil.

SCENE III.

D'ARVIANE *ſeul.*

OH, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil ;
C'eſt me tyranniſer d'une façon cruelle.
Je veux bien lui paſſer ſes leçons & ſon zéle.
Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ ! L'ordre eſt trop inhumain.
C'eſt une cruauté qui n'eut jamais d'égale ;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale ?
Il faut paiſiblement digérer ce poiſon ?
Non, malgré ma douceur, j'enrage ; & j'ai raiſon.

SCENE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE *allant au-devant de Rosalie.*

AH, Rosalie!

ROSALIE.

Eh bien? Quel sujet vous agite?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte; on veux que je vous quitte;

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

D'ARVIANE.

Et vous aussi, cruelle, & vous m'y condamnez!
Quoi, vous me prescrivez ce départ inutile?
Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,
Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,
Et perdre des momens consacrés à vous voir?
Vous le savez; pour peu que la gloire m'appelle;
Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
Que dis-je? Pardonnez; ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.

Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne
D'user de tous les droits que votre amour me donne.
On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas;
Comme si je pouvois disposer de vos pas,
Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh! Qui peut mieux que vous décider de ma vie?
Ah! Du moins, convenez, enfin de bonne foi,
De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire.
Hélas! Je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi, toujours ce départ?
Vous l'avez résolu?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'aprête.

D'ARVIANE.

Voyons..

ROSALIE.

ROSALIE.

Ma mere . . .

D'ARVIANE.

Eh bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, ſans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre ?

ROSALIE.

Et j'éxécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez ſagement
De vous prêter de même à cet arrangement,
D'avoir l'attention d'éviter ma préſence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pouſſer la complaiſance,
Et, pour l'amour de vous, ceſſer de vous aimer !

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer !

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois ?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être ſenſible;
Et de ne pas avoir cet air toujours paiſible
Qui montre que pour vous tout eſt indifférent !
Ah ! Je n'en connois pas de plus déſeſpérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne ſuis pas jaloux d'un ſi triſte avantage :
Si pour vous c'en eſt un ; quant à moi, je le fuis.
Plus je ſens vivement, plus je ſens que je ſuis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.
Et quoique vous puiſſiez dire pour ſa défenſe,
L'inſenſibilité ne ſauroit être un bien.
Quoi ! Jamais n'être ému, n'être affecté de rien ;
Reſter au même point tout le tems de ſa vie,
Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie ;
Borner, ou pour mieux dire, anéantir ſon goût ;
Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que ſous la même forme ;
N'avoir qu'un ſentiment, qu'un plaiſir uniforme ;
Etre toujours ſoi-même ? Y peut-on réſiſter ?
Eſt-ce là vivre ? Non. C'eſt à peine éxiſter.

ROSALIE.

Ainſi votre bonheur eſt grand ?

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.

Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître

Qu'il le faut... Mais quel est l'état où je vous vois?

Vous ne me quittez pas pour la premiére fois,

Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude!

D'ARVIANE.

Hélas! Je vous laissois dans une solitude,

Où vos charmes naissans, par moi seul adorés,

De tout ce qui respire étoient presque ignorés.

A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.

Grands dieux! Que ce départ est différent des autres!

Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés

On se plaît à semer le bruit de vos beautés.

Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde?

Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui sont-ils?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh! ce sont

Tous ceux qui vous ont vûë, & ceux qui vous verront.

Paroîtrez-vous toujours ſurpriſe d'être aimée ?
Ou n'y ſeriez-vous pas encore accoûtumée ?
Vous feignez d'ignorer quel eſt votre pouvoir;
On ne fait point d'amant ſans s'en appercevoir.
Le Marquis d'Orvigny n'eſt pas ſous votre empire ?

ROSALIE.

Et quand cela ſeroit, qu'auriez-vous à me dire ?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépens d'une mére,
Et d'un oncle, qui m'a toujours ſervi de pére.
Il m'aime : & vous ſavez que je puis eſpérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore ?
A l'égard du Marquis ; s'il m'aime, je l'ignore :
Tout ce que j'en puis dire, eſt qu'il eſt fort diſcret.

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bien-tôt avoüer ſon ſecret ?

ROSALIE.

Je ne prétens lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le ſilence.

Apprenez que vos yeux en ſavent plus que vous.
Vous leur laiſſez parler un langage ſi doux ;
Ils ſavent regarder d'une façon ſi tendre,
Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre ;
Chacun de vos regards paroît un ſentiment,
Qui ſemble autoriſer les déſirs d'un amant ;
Et dès qu'ils ſont formés, l'eſpoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet eſpoir, qui fait que l'on m'adore ?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis ſous votre loi,
Vous n'avez jamais ſû déſeſpérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à ſouffrir un ſi dur eſclavage ?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut ceſſer de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? Oſez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas, quand on ſe laiſſe aimer ?

ROSALIE.

Ainſi vous m'apprenez, d'une façon diſcrette,
Que naturellement je ſuis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah ! Si vous vouliez l'être, il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! N'eſt-ce point auſſi que vous ſeriez jaloux ?

D'ARVIANE.

Qui ſuis-je donc pour être exemt de jalouſie ?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénéſie,
N'eſt qu'un ſentiment vif, & toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il ſembloit que, pour vous, l'amour & la raiſon
Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur ſaiſon ;
A vos fauſſes terreurs tout ſervoit de matiére ;
Vous vouliez occuper mon ame toute entiére.
Chez vous l'inquiétude eſt dans ſon élément :
On n'a jamais été plus injuſte en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma penſée,
Hélas ! Combien de fois m'avez-vous offenſée ?
L'amour dans votre cœur eſt toujours en courroux.

D'ARVIANE.

Ah ! Vous me trahirez, je le ſais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laiſſons-là le reproche.
Monſieur, en attendant que le tems nous rapproche ;
Il faut vous éloigner ; il faut nous ſéparer.
Votre départ m'importe ; allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah! Seroit-il poſſible?
Oſerois-je expliquer?...

ROSALIE.

Finiſſons l'entretien;
Il n'a que trop duré: je n'écoute plus rien.

SCENE V.

D'ARVIANE *ſeul.*

C'En eſt fait; aux chagrins je ne ſuis plus en proie.
Non jamais je ne fus ſi tranſporté de joie.
L'abſence eſt donc un bien?... Sans elle, aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur eſt épris?
Il falloit me bannir pour ſavoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur ſuprême?
Que dis-je? S'il eſt vrai, je l'apprens un peu tard.
Pour la premiére fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vû que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce eſpérance!
Pourquoi m'aimeroit-elle? Eſt-ce une trahiſon?
Auroit-elle employé cet aimable poiſon

Pour me perdre ?... Il faut voir. Ma présence fatigue ;
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :
Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THE'ODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THE'ODON.

Eh, de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoiſonné tout le cours de ma vie.

THE'ODON.

C'eſt me faire un reproche aſſez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant
Dans mon ame incertaine, & toujours combatuë,
Vous avez irrité le poiſon qui me tuë.
Sans vous, le fol eſpoir ne m'eût pas ennivré;
Et peut-être déjà ſerois-je délivré
D'un mal, qui dans le tems n'étoit pas incurable.

THE'ODON.

Mon tort eſt donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il eſt irréparable.

THÉODON.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté !
Devois-je encore aimer ? Je vous ai raconté
L'hiſtoire de ce triſte & ſecret hyménée,
Dont on me fit briſer la chaîne fortunée.
Vous ſavez quelle fut la douleur que j'en eus ;
Et, qu'ayant employé bien des ſoins ſuperflus
A chercher en tous lieux une épouſe ſi chére,
Alors pour me venger des rigueurs de mon pére ;
Je me promis du moins le reſte de mes jours
De fuir également l'hymen & les amours.
Vaine promeſſe ! Hélas ! Qu'eſt-elle devenuë ?
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenuë.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mandié l'aveu de votre amour ?
Votre cœur s'eſt ouvert ſans nulle violence :
Quand vous avez rompu ce pénible ſilence,
Vous cherchiez de l'eſpoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'eſt de quoi je me plains.

THÉODON.

J'en dois être étonné.
Car enfin je n'ai pû, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur, qui n'a rien que de très-légitime.

D'où viennent ces remords ? Votre époufe n'eft plus
Depuis affez long-tems ; & croyez au furplus,
Que, pour peu que fa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brifa votre chaîne,
Je n'aurois pas laiffé mourir un feu fi beau ;
Mais cette infortunée eft au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes fermens ; j'ai vaincu mes fcrupules ;
Et c'eft pour me couvrir des plus grands ridicules.

THE'ODON.

Quels font donc ces travers fi grands & fi fâcheux ?

LE MARQUIS.

C'eft l'amour à mon âge, & l'amour malheureux.
Je vais fervir à tous de fable & de rifée.

THE'ODON.

Eh ! Par où cette crainte eft-elle autorifée ?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé ?
D'Arviane l'adore ; il doit en être aimé.
Et n'eft-ce pas à moi la plus grande folie
D'ofer lui difputer le cœur de Rofalie ?
Il l'aime ; il lui convient ; ils font dans leurs beaux jours ;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence !
Je fens trop que l'amour lui doit la préférence.

Entre nous, en effet, le choix n'eſt pas égal.

THÉODON.

Il eſt rare d'aimer ſans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais, du moins, il eût fallu m'inſtruire.

THÉODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'eſt point de rival qui ne ſoit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THÉODON.

Il part demain, & perd toute eſpérance.

LE MARQUIS.

Vous me débaraſſez d'un poids bien importun,
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoûte encore un
Qui va me rabaiſſer à mes yeux comme aux vôtres.
Mes ardeurs ne ſauroient ſe comparer à d'autres.
Je ſens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiére beauté dont je fus ſi charmé.
Ce déplorable amour que j'ai pour Roſalie
Va juſqu'à la fureur; oui c'eſt fait de ma vie;
J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux ſuccès;
Je n'éxagére point un ſi cruel excès.

Et vous, ſi vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué; ſauvez-moi du naufrage.
Vous connoiſſez mon rang, ma naiſſance, mon bien;
Parlez à votre ſœur, & ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Roſalie,
Sacrifiez-lui tout; j'oſe vous l'ordonner:
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THE'ODON.

Je verrai Doriſée.

LE MARQUIS.

Oui, reglez avec elle.

THE'ODON.

Je compte vous porter une heureuſe nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

THE'ODON.

Vous pouvez eſpérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc reſpirer.

SCENE II.

THE'ODON *seul.*

CEtte affaire n'eſt pas difficile à conclure ;
Et voilà pour ma niéce une heureuſe aventure;
J'imagine pourtant que ce choix-là n'eſt pas
Celui qui pour ſon cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle ſache
Le triſte & malheureux ſecret que je lui cache.
Tous mes retardemens ne pourroient empécher . . .

SCENE III.

ME'LANIDE, THE'ODON.

THE'ODON.

A Votre appartement je vous allois chercher.

ME'LANIDE.

J'étois chez Doriſée, où nous parlions enſemble :
Je la quitte toujours quand le monde s'aſſemble.

THE'ODON.

Vous le fuyez ?

ME'LANIDE.

Beaucoup.

THE'ODON.

Je ne vous comprens pas.
Peut-on ne pas l'aimer, quand on a tant d'appas ;
Lorſqu'on eſt, comme vous, ſi ſûre de lui plaire ;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent ſe jetter à grand bruit,
Et ſuivre avec fureur le monde qui les fuit ?

ME'LANIDE.

N'auriez-vous point, Monſieur, quelque choſe à m'apprendre ?

THE'ODON.

Je ne ſais que vous dire, & quel compte vous rendre.
Un ſi fâcheux détail doit vous être épargné.

ME'LANIDE.

Non, non, parlez.

THE'ODON.

Je ſuis tout-à-fait indigné.

ME'LANIDE.

Eh, de quoi donc, Monſieur ?

THE'ODON.

Dites-moi, je vous prie ;
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le ſang vous lie,
Pour qu'ils ſe ſoient ainſi contre vous déchainés ?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉ'LANIDE.

Peut-être ont-ils raison, du moins aux yeux du
monde :
C'eſt ce qui cauſe ici ma retraite profonde.

THE'ODON.

Vos biens ſont dans leurs mains ſans eſpoir de retour.
Ne nous en flattons point : je n'y vois aucun jour.
Ils ſe trouvent armés d'un titre inconteſtable.

ME'LANIDE.

Suis-je deshéritée ?

THE'ODON.

Il eſt trop véritable.

ME'LANIDE.

Quoi, mon pére & ma mére ont eu cette rigueur ?
Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur ?

THE'ODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

ME'LANIDE.

Ah, ciel!

THE'ODON.

Que votre ſort eſt digne de pitié !

ME'LANIDE.

Ils ne m'ont donc laiſſé que leur inimitié ?
De toutes mes douleurs c'eſt la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.

M'abandonnerez-vous à mon ſort rigoureux ?
Et mettrez-vous un terme à vos ſoins généreux ?
Je n'eſpére qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre ?

THE'ODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

ME'LANIDE.

Je vais donc... Le pourrai-je ?... Ah, quelle extrémité !
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THE'ODON.

Quelle eſt cette frayeur ?

ME'LANIDE.

Elle eſt bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre eſtime.

THE'ODON.

Non, Madame ; daignez vous raſſurer.

ME'LANIDE.

Ah, ciel !...
Il faut donc dévoiler un ſecret ſi cruel,
Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire.
C'eſt l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé cherement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
Où ſouvent le bonheur peut mieux que la ſageſſe
Sauver un jeune cœur des piéges qu'on lui dreſſe.
Sans m'en appercevoir, le mien fut obſédé.
Je plûs ; j'y fus ſenſible. A peine eus-je cédé

Que notre amour naiſſant, ſi doux, ſi plein de charmes,
En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux, ſans nulle obſcurité,
Vint s'offrir, & troubla notre ſécurité.
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre deſtinée.
Nous devinmes certains de ne point obtenir
L'heureux conſentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, & mille circonſtances,
Auroient fait rejetter nos plus vives inſtances.
Nos feux étoient ſecrets : s'ils s'étoient déclarés;
Notre perte étoit ſûre ; on nous eût ſéparés.

THE'ODON *à part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.
(*à Mélanide.*)
Continuez.

ME'LANIDE.

Je n'oſe en dire davantage.

THE'ODON.

Non, Madame ; daignez me parler ſans détour.
Quel parti prîtes-vous ?

ME'LANIDE.

Le parti de l'amour.
L'objet de ma tendreſſe employa trop de charmes.
Son affreux déſeſpoir me cauſa trop d'alarmes.

L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiſcrets,
Nous oſâmes penſer à des liens ſecrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Hélas ! Il n'en eſt point que l'amour ne franchiſſe.
Je ne pûs réſiſter au penchant le plus doux.
Sur la foi des ſermens... nous devinmes époux.
Je vois que ſans frémir vous n'avez pû m'entendre :
A ce funeſte effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux ; notre amour nous trahit ;
Ce funeſte ſecret enfin ſe découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors juſtement irritée.
Celle de mon époux ardente à nous punir,
Réſolut de me perdre & de nous déſunir.
En vain il réclama contre leur violence.
Un arrêt (qu'on dit juſte) aſſouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé ;
Au rang de ſes enfans je ne fus plus comptée ;
Dans le fond d'un déſert je me vis tranſportée,
Où depuis dix-ſept ans livrée à mes douleurs,
Aucun ſoulagement n'a ſuſpendu mes pleurs.

THE'ODON *à part.*

Quelle conformité !

ME'LANIDE.

Ce qui va vous ſurprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre

Me laiſſa dans l'horreur du plus profond oubli ?
Son amour, ſes ſermens, tout fut enſeveli...
Mais le dois-je accuſer de tant de perfidie ?
Non, le moindre ſoupçon m'auroit coûté la vie.
Ses ſoins, comme les miens, ont été ſuperflus.
Il m'a cherchée en vain ; peut-être il ne vit plus.
C'eſt pour le retrouver que mon cœur vous implore.
Tout peut ſe réparer. S'il reſpire, il m'adore
Je ſuis libre ; il doit l'être. Aidez-moi de vos ſoins.
Pour mon ſeul intérêt je vous preſſerois moins :
Il en eſt un plus cher à ma tendreſſe extrême.

THE'ODON.

N'eûtes-vous pas un fils ?

ME'LANIDE.

Hélas ! C'eſt pour lui-même
Que la plus tendre mére implore votre appui.

THE'ODON.

(*à part.*) (*haut.*) (*à part.*)
Juſtement ! Eſpérez. Sachons ſi c'eſt celui...

ME'LANIDE.

Mon époux ſeroit-il de votre connoiſſance ?

THE'ODON.

Peut-être. N'eſt-il pas d'une illuſtre naiſſance ?

ME'LANIDE.

Oui, Monſieur ; il ſervoit : il doit être avancé.

THE'ODON.

Comment ſe nommoit-il ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THEODON *avec chagrin.*

Ce n'est plus lui.

MELANIDE.

Qui donc ?

THEODON.

Je croyois le connoître.
Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être ;
Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MELANIDE.

Que dites-vous ?

THEODON.

Celui que j'avois soupçonné,
Depuis long-tems éprouve un sort pareil au vôtre.
Tout ressemble, au nom près ; mais il en porte un autre.

MELANIDE.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-t-on ?

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous ?

MELANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient souvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THE'ODON.

Vous auriez pû le voir ; vous le pouvez encore.

ME'LANIDE.

Où donc ?

THE'ODON.

Chez Dorisée. Il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pû ne le pas rencontrer ?

ME'LANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites ;
Et je n'ai jamais vû celui que vous me dites.

THE'ODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins
Que je n'épargnerai ni mes pas, ni mes soins.

ME'LANIDE.

Quel embarras pour vous !

THE'ODON.

Je m'en charge avec joie ;
Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

ME'LANIDE.

On ne sait point ici ma situation.
J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THE'ODON.

Quoi, vous n'avez jamais appris à Dorisée
La cause de vos pleurs ?

ME'LANIDE.

Non : je l'ai déguisée.

Je n'ai crû qu'à vous ſeul devoir ouvrir mon cœur.

THE'ODON.

Mon zéle me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THE'ODON *ſeul.*

D'Abord, à Doriſée allons, courons apprendre
Un bonheur, que, ſans doute, elle n'oſoit attendre.
Que je plains d'Arviane! Il ſera furieux.
Mais que faire? Il pourra quelque jour trouver mieux.
A ſon âge, on remplace aiſément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

MELANIDE, THE'ODON.

MELANIDE.

Ah, ma joie eſt extrême!
Il ſortoit; je l'ai vû.

THE'ODON.

Qui donc avez-vous vû?

MÉLANIDE.

Le Marquis d'Orvigny ... Quel bonheur imprévû!
Je m'étois miſe en lieu, d'où, ſans être apperçûë,
Je l'ai vû de mes yeux. Ils ne m'ont point déçûë:
Il ſembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi?

MÉLANIDE.

Le Marquis eſt...

THÉODON.

Qui?

MÉLANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THÉODON.

Ne vous trompez-vous point?

MÉLANIDE.

Quoi! Vous doutez encore!
Hé! Peut-on ſe méprendre à l'objet qu'on adore?
C'eſt lui-même; j'en ai des ſignes trop certains.
Mes ſens ſe ſont troublés; mes yeux ſe ſont éteints;
Mon cœur a treſſailli... Que mon ame eſt ravie!
Non, il n'eſt plus perſonne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs ſont payés. Sans mon ſaiſiſſement,
J'aurois cédé, ſans doute, à mon empreſſement...
Vous avez déploré mon infortune affreuſe.
Félicitez-moi donc.

THÉODON.

THE'ODON *d'un air embarraſſé.*

La rencontre eſt heureuſe.

MÉ'LANIDE.

Heureuſe ! J'en mourrai. Mais ne différez pas :
Vers un époux ſi cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flâme avec la ſienne.
Volez . . . Mais je vous vois un air embarraſſé !
D'où vient ce froid mortel dont vous étes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THE'ODON.

J'avouerai que ma joïe auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

ME'LANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux ?

THE'ODON.

Il ne devroit pas l'être.

ME'LANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel eſt ce contre-tems ? Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe ?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon ſort ne ſoit pas aſſuré ?

THE'ODON *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra, ſans doute, une chaîne ſi belle.
Il eſt trop vertueux pour n'être pas fidelle.

SCENE VI.

DORISE'E, ROSALIE, THEODON, ME'LANIDE.

DORISE'E *à Rosalie.*

On a ſur un Amant un pouvoir abſolu.
Il auroit obéi, ſi vous l'euſſiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me ſurprendre.

DORISE'E *à Mélanide.*

D'Arviane nous reſte, on vient de me l'apprendre.
Je penſe qu'il eſt bon de vous en avertir.

ME'LANIDE.

Il me ſemble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISE'E.

J'ai ſû qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à l'abſence;
Et que, pour vous cacher ſa déſobéïſſance,
Il doit ſe retirer chez un de ſes amis.

ME'LANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il ſeroit plus ſoumis.

DORISE'E *regardant Roſalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pû ſe rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre :

La raiſon m'en paroît aiſée à pénétrer.
Mais, laiſſons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuſe.

DORISE'E.

La prompte obéïſſance eſt la meilleure excuſe :
C'eſt la ſeule, en un mot, que je puiſſe adopter.
Ainſi, Mademoiſelle, il vous plaira d'opter.
Le Cloître eſt d'un côté, de l'autre eſt l'Hymenée.
Vous même, décidez de votre deſtinée.
Acceptez, dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'oſiez prétendre.
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager ſa fortune avec vous.
C'eſt le plus tendre Amour qui vous offre un Epoux.

ME'LANIDE *à part.*

Oh ciel! Quel coup de foudre!

DORISE'E *à Roſalie.*

En cas qu'il vous convienne;
Dictez votre réponſe, elle ſera la mienne.

ME'LANIDE *à part.*

O ciel!

DORISE'E *à Roſalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer;
(*en regardant Mélanide.*)
Madame vous dira de n'y jamais penſer.

MELANIDE *à part.*

Que vais-je devenir ?

DORISÉE *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide ...

Que vois-je ! ... Qu'avez-vous ? ... Ma chére Mélanide.

MELANIDE *en se laissant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas ! Je n'en puis plus.

THEODON.

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

(*Dorisée, Rosalie & Théodon l'emmennent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE *seule.*

Que je hais du Marquis la recherche importune !
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune ?
Ah ! Du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas ! le voici. Faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer,
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

QUe ne me fuyez-vous ? Quel eſpoir vous attire ?

D'ARVIANE.

Vous paroiſſiez avoir quelque choſe à me dire.

ROSALIE.

Je l'ai crû. Ce n'eſt rien. Ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais, il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire ?
Hé bien ? N'avez-vous point de reproche à vous faire ?

D'ARVIANE.

Le ſeul que je me faſſe eſt de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laiſſez-là votre amour ; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis & néceſſaire ?

D'ARVIANE *plus doucement.*

J'y ſonge apparemment.

ROSALIE.

On ſait tout le contraire.

D'ARVIANE *vivement.*

C'eſt me perſécuter d'une étrange façon.
Avois-je ſi grand tort de prendre du ſoupçon ?
Oui, je reſte ; & , s'il faut que je me juſtifie,
C'eſt pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je ſuis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre déſormais que je vous importune.
Mais, en ſacrifiant l'Amour à la Fortune,
Falloit-il abuſer de ma foible raiſon ?
Ne peut-on ſe quitter ſans une trahiſon ?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fauſſe tendreſſe ?
Jamais tant de noirceur ne peut ſe pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entens j'ai lieu de m'étonner.
C'eſt vous qui m'accuſez quand je ſuis offenſée !
Et ſur quoi fondez-vous cette plainte inſenſée ?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux ?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas votre eſpoir le plus doux ?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévû la ſuite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop ſéduite ?
Nos adieux ſont trop bien gravés dans mon eſprit.
Perfide ! En me quittant, vous ne m'avez pas dit :
Imaginez, pourtant, que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

ROSALIE.

Ah ! Rien n'eſt plus riſible.
L'interprétation vous égare & vous perd.
Si l'on preſſoit ainſi les mots dont on ſe ſert,
Et les expreſſions qui ſont de cette eſpéce,
Il faudroit du diſcours bannir la politeſſe.

D'ARVIANE.

Quoi, le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'eſt plus qu'un compliment ?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très-claire & très-intelligible,
Que, ſans aucun amour, on peut être ſenſible.
L'amitié véritable a ſa tendreſſe à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas là le prix d'une tendreſſe extrême.
Je cherchois de l'amour... depuis que je vous aime,
Et que vous le ſouffrez...

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

D'ARVIANE.

Je n'ai pû parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile,
Si l'eſtime inſipide & l'amitié ſtérile,
Sont les ſeuls ſentimens qui ſoient connus de vous!
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inſpirez auroient dû vous ſuffire.

D'ARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puiſqu'il faut vous le dire.
Je tiens, depuis long-tems, ce ſecret renfermé :
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'eſt répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie!
Elle a, dans votre bouche, une grace infinie.

ROSALIE.

Mais vous, qui m'accuſez, dites-moi donc comme
On parvient à pouvoir éconduire un amant.

Pour se débarasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat?
Qu'elle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat?
En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie!
La cruelle me brave encore & me défie!
C'est, un peu trop long-tems, s'être laissé trahir;
Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
Oui, je vous haïrai, je vous le certifie:
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaisir, une joye infinie.
Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez

Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre
Un cœur, qui fut toujours si soumis & si tendre!

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour ?
A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La Fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne; elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez ...

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle! Ah, vous me ravissez!

ROSALIE.

Vous étes étonnant! Quel but est donc le vôtre ?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre ?

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu ?... Mais il vaut mieux céder.
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.
Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer :
Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

SCENE III.

ROSALIE *seule.*

QUe son sort est cruel ! Du moins il peut s'en plaindre.
Et moi, par le devoir réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tendre engagement !
Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.
Dans les commencemens d'un amour plein de charmes,
Que l'esprit & le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur, qui n'est vû que dans l'éloignement !
Enfin, mon choix est fait ; il faut que je l'annonce :
Ma mére impatiente attend une réponse...

SCENE IV.

THE'ODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THE'ODON *en ramenant d'Arviane.*

R Entrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monſieur ; j'ai fait trop de ſermens

THE'ODON.

Eh bien, parjurez-vous ; c'eſt le droit des amans.
Il me faut, à la fois, ſa préſence & la vôtre.
Eh ! Pour l'amour de moi, ſouffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce ſera malgré moi, puiſque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce ſera par reſpect, puiſque vous m'en preſſez.

THE'ODON.

Je vous ſuis obligé. La complaiſance eſt rare.
Les Amans ſont entr'eux un peuple bien bizarre...
Pardonnez ; j'oubliois que je ſuis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne ; ils extravaguent tous.

THEODON.

Vous vous rendez juſtice. En tout cas, il me ſemble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre
enſemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Eſt-ce ma faute? Et peut-on me blâmer?
Je ne ſais qu'adorer; c'eſt ma façon d'aimer.
Mais, où trouver un cœur capable d'y répondre?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THEODON *à Roſalie.*

Ne répliquez-vous rien?

D'ARVIANE.

J'oſe l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monſieur! Je n'ai point à me juſtifier.

THEODON.

C'eſt la régle entre les amans: L'un ſe plaint, l'autre nie;
La querelle s'embroüille, & devient infinie.

ROSALIE *à Théodon.*

Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embaraſſer?
(*en montrant d'Arviane.*)
Ce doit être à Monſieur qu'il faut vous adreſſer.

THEODON *à d'Arviane.*

On me renvoye à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle pourſuive,
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive

D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THE'ODON *à Rosalie.*

Vous en dites autant? Et, sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché, pourtant; j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous?

THE'ODON.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah! Vous pouvez toujours nous la communiquer.

THE'ODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que, depuis très-long-tems, les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! Supposez toujours.

THE'ODON.

La supposition me paroît un peu forte.
(*à Rosalie.*)
N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute; mais n'importe;
Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein?

THÉODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
(*à part.*)
J'aſſurois tout mon bien... Ils changent de viſage!
(*haut.*)
Doriſée eût, ſans doute, accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi, ma mere?...

THÉODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit conſenti...

D'ARVIANE.

Qu'entens-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

ROSALIE *à part.*

Quel parti ſuivre?

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai ſurvivre.
(*à Roſalie.*)
Mon bonheur eſt poſſible; on daigne y concourir!
(*Il ſe jette à ſes genoux.*)
Ah, Roſalie! Hélas! Dois-je vivre, ou mourir?
Je ſens tous mes excès; ils ſont irréparables.
L'infortune & l'erreur, toujours inſéparables,
Ont cauſé le tranſport & le délire affreux,
Où vient de ſuccomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez - vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie?

Le reproche, l'insulte!...

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.
L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE *à Théodon.*

Ah! Monsieur, vous avez bien pensé.
Que rien ne vous arrête.

THE'ODON.

Eh bien, l'affaire est faite.
J'ai parlé; Dorisée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorisée y consent? Que de félicités!
(*Il baise la main de Rosalie.*) (*Il embrasse Théoon.*)
Ma chére Rosalie!.... Ah! Monsieur, permettez...

THE'ODON.

Il faut que Mélanide achéve mon ouvrage.
Allez donc au plus vîte obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais, souffrez...

THE'ODON.

Epargnez-vous ces soins.
Si vous étes contens, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THÉODON *seul.*

TRavaillons à présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente;
Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THÉODON.

LE MARQUIS.

JE vous trouve à propos.

THÉODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux?
Dites; puis-je espérer d'être bien-tôt heureux?

THE'ODON.

Il ne tiendra qu'à vous, ſi vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, ſi je le veux?

THE'ODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THE'ODON.

Tout eſt bien avancé.
Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainſi; c'eſt mon nom véritable.
Un oncle, en me laiſſant un bien conſidérable,
M'a fait prendre à la fois ſon nom & ſon bonheur.
Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur;
C'eſt à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux piéds de Roſalie.

THE'ODON.

Ne pourrois-je ſavoir à peu près en quel tems
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de ſeize ans.

THE'ODON.

Et vous étiez déja, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée,

Dont la perte a causé votre juste courroux?

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoy?...

THE'ODON.

Je n'ai point sû de vous
Comment on appelloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monsieur, à présent, laissons en paix sa cendre.
Elle & le triste fruit de mon funeste amour
Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THE'ODON.

Mélanide est son nom?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!
Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir sû?

THE'ODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connuë?

THE'ODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Est-ce long-tems avant qu'elle ait fini son sort?
En quel endroit?

THE'ODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.
Je vous ai retrouvé cette épouſe fidelle,
Toujours digne de plaire, & de vous enflammer,
Elle reſpire encore, & c'eſt pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide !

THE'ODON.

Oui : la mort n'a point tranché ſa vie.
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point ceſſé d'aimer, & d'eſpérer.

LE MARQUIS.

Ah ! De grace, un moment laiſſez-moi reſpirer.
De tous les coups du ſort ce n'eſt pas là le moindre.
Mais où falloit il donc aller pour la rejoindre ?
Qu'ai-je à me reprocher ? Où n'ai-je point erré ?
Au fond de quel déſert n'ai-je point pénétré ?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre inviſibles ?
Il eſt donc pour l'amour des lieux inacceſſibles ?
Par tout, mais vainement, j'avois porté mes pas,
Lorſque de toutes parts on m'apprit ſon trépas.

THE'ODON.

Monſieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais ſon ſilence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.

Ah ! Devoit-elle ainſi me laiſſer ſi long-tems
Déplorer des malheurs que j'ai crû trop conſtans.

THE'ODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles
Soyez ſûr que l'amour m'auroit donné des aîles.

THE'ODON.

Eh ! Ne lui faites point ce reproche indiſcret.
Ses lettres ont été ſouſtraites en ſecrét.
Avec trop de rigueur elle étoit obſervée.

LE MARQUIS.

Eh ! Comment donc, Monſieur, l'avez-vous retrouvée ?

THE'ODON.

Elle n'eſt plus en proie au courroux trop réel
D'une mére infléxible, & d'un pére cruel :
Et c'eſt depuis trois mois qu'avec leur deſtinée
Leur tyrannie affreuſe eſt enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah, Mélanide, hélas ! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur ; il eſt à Roſalie.
Ce n'eſt point ſans combats qu'il s'eſt enfin rendu.
Je l'ai trop diſputé, je l'ai trop défendu,

Pour oſer eſpérer de pouvoir le reprendre :
Il eſt trop tard.

THE'ODON.

Comment ? Et qu'oſez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THE'ODON.

Cette fatalité n'eſt autre que vous-même.
Vous craignez de céder ? Quelle foibleſſe extrême !
Mais il faut excuſer un premier mouvement ;
Vos eſprits ont été frappés trop vivement :
Vous y penſerez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez ſans contrainte ;
De reproches ſans nombre accablez-moi ſans crainte :
Les plus ſanglans de tous ſont ceux que je me fais.

THE'ODON.

Eh ! Croyez-vous par-là vos devoirs ſatisfaits ?

LE MARQUIS.

Ma reſſource eſt du moins d'être plus excuſable.

THE'ODON.

Ah, ciel ! Cette reſſource indigne & mépriſable
N'eſt pas faite pour vous. Malheur à qui s'en ſert !
Hélas ! Preſque toujours c'eſt elle qui nous perd.
Sans faire un ſeul effort, vous vous laiſſez abattre ?
De peur de triompher, vous n'oſeriez combattre ?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir ſuperflus.

THÉODON.

Ah! Vous devez ſentir qu'il en coûte bien plus
A trahir ſon devoir, qu'à vaincre ſa foibleſſe.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le bleſſe.

THÉODON.

Non : mais j'ai, comme ami, votre gloire à ſauver :
C'eſt un bien aſſez cher pour vous le conſerver.
Etouffez un amour qui n'eſt plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THÉODON.

Le mot m'eſt échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raiſons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous ſépare.
Pouvez vous à préſent revendiquer des loix
Que vous ne trouviez pas ſi juſtes autrefois?
Soyez vrai; j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous crû libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle ſi long-tems
Nourri dans votre ſein les feux les plus conſtans?

Vous

Vous n'aurez donc été fidele qu'à ſon ombre ?
Quoi, ſi-tôt qu'elle ſort de la nuit la plus ſombre,
Vous objectez l'arrét qui vous a ſéparés ?
Ce n'eſt plus lui, c'eſt vous qui la deshonorés.
Quel prix réſervez-vous à l'amour le plus tendre ?
Quelle horreur ſur vos jours eſt prête à ſe répandre ?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche ſuborneur ?

LE MARQUIS.

Cet amour exceſſif qui maîtriſe mon cœur,
N'a jamais, dans le vôtre, altéré la ſageſſe.
On cenſure aiſément, quand on eſt ſans foibleſſe.
Souvenez-vous du moins, ſi je me ſuis rendu,
Que ce n'a pas été ſans m'être défendu.
Ma réſolution incertaine & flottante
Ne pouvoit ſe fixer, ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laiſſoit en ſuſpens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
Mais qui dois-je accuſer, ſi j'en ſuis la victime ?
A qui dois-je ma perte ? À vous, qui, vers l'abîme
Preſſant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin, juſques au fond les avez entraînés.
Penſez-vous que je puiſſe, au gré de votre zéle,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle ?
Ne le préſumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit ſert d'obſtacle au retour.
Cependant, quelque ſoit cet amour ſi funeſte,
J'armerai contre lui la vertu qui me reſte.

THE'ODON.

J'en dois tout eſpérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré ;
Dans toutes vos raiſons mon eſprit eſt entré :
Mais le cœur n'eſt jamais ſi facile à convaincre :
Je ne ſais ſi le mien pourra ſe laiſſer vaincre.

THE'ODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles eſſais.

LE MARQUIS.

Je répons des efforts, & non pas du ſuccès.

SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THE'ODON.

LE VALET *au Marquis.*

MOnſieur, j'allois chez vous. Madame Doriſée
Veut vous voir un moment pour affaire preſſée.

LE MARQUIS.

(*au valet.*) (*à Théodon.*)
J'y vais. Permettez-vous ?...

THE'ODON.

J'oſe vous en prier.

SCENE VIII.

THE'ODON *seul.*

IL ne devine pas qu'on va le ſupplier
De ne plus déſormais penſer à Roſalie.
Ce que je viens de faire, eſt un coup de partie
Qui les ſauve tous quatre, & moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, ſans y penſer, le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir :
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'eſpoir,
Le Marquis, à préſent, aura bien moins de peine
A reprendre ſon cœur & ſa premiére chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THE'ODON.

D'ARVIANE.
MOnſieur, vous avez crû faire mon bonheur ?

THE'ODON.
Oui.

D'ARVIANE.
Sachez qu'il n'en eſt rien ; tout eſt évanoui.

Je ſuis au déſeſpoir.

THE'ODON.

Et quelle en eſt la cauſe ?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppoſe :
Il lui plaît d'éluder & de temporiſer.

THE'ODON.

Pourquoi ? Quelle raiſon la peut autoriſer ?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de ſecrettes.

THE'ODON.

Vous m'étonnez !

D'ARVIANE.

Ce ſont de méchantes défaites ;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THE'ODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'eſt un entêtement.
Doriſée, auſſi-tôt, ſenſible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THE'ODON.

Oui, je ſais le meſſage.

D'ARVIANE.

Et, pour que mon malheur fût plûtôt conſommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il eſt venu : jugez ſi mon bonheur s'arrange.

THE'ODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monſieur, je ſuis perdu.

THE'ODON.

Sachez vous modérer;

Attendez qu'il ſoit tems pour vous déſeſpérer.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THE'ODON, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

Telle eſt de mon refus la cauſe néceſſaire.
D'Arviane eſt outré. Mais que pouvois-je faire?
Quand j'aurois conſenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occaſion n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'hiſtoire infortunée?
Doriſée eût alors rompu cet hyménée.
Et pourquoi ſans beſoin vouloir s'humilier?
Répandre ſes malheurs, c'eſt les multiplier.

THE'ODON.

J'ai crû que mon projet vous ſeroit plus utile.
Cet hymen à préſent me paroît difficile:
Quel dommage! Il pouvoit nous rendre tous heureux.

ME'LANIDE.

Voilà tous mes ſecrets; ils ſont ſi douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THE'ODON.

Il eſt peu de malheurs auſſi grands que les vôtres.

MELANIDE.

Voyez la cruauté du ſort qui me pourſuit.
Quand tout ſemble contraire à l'ingrat qui me fuit;
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
Il faut qu'il ſe rencontre une raiſon fatale
Qui me force à laiſſer combler mon deshonneur.
Pour mon malheureux fils & pour moi quelle horreur!
Mais enfin croyez-vous qu'on ſoit aſſez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare?

THEODON.

Je le crains.

MELANIDE.

Vos efforts ſeroient infructueux!
On a tant de pouvoir ſur un cœur vertueux.
Le ſien eſt fait pour l'être; il l'étoit; j'en ſuis ſûre.
Eh! Pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure?
Vous êtes effrayant, quand l'eſpoir me ſéduit.

THEODON.

Je voudrois, en l'état où le ſort vous réduit,
Pouvoir, ſans vous tromper, diſſiper vos alarmes.
Mais, hélas! je ne puis que partager vos larmes;
Je tremble que bien-tôt, peut-être dès ce jour,
Votre Epoux ne vous ſoit arraché par l'amour.
Tout m'allarme pour vous; & rien ne me raſſure.
Peut-être en ce moment ſigne-t-il ſon parjure.

MÉ'LANIDE.

Ah ! Perfide, arrêtez ; c'eſt l'arrêt de ma mort...
Vous n'empêcherez pas un ſi cruel accord ?

THÉ'ODON.

Eh, Madame, comment ?

MÉ'LANIDE.

Votre pitié ſe laſſe ?

THÉ'ODON.

On me fait un ſecret de tout ce qui ſe paſſe.

MÉ'LANIDE.

Ainſi donc Roſalie accepteroit mon bien ?

THÉ'ODON.

C'eſt ce qui me ſurprend ; & j'apréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimére
N'ait ébloui la fille auſſi-bien que la mére.
Roſalie eſt, d'ailleurs, contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MÉ'LANIDE.

Tout ſert à me trahir.
Ah ! Monſieur, vous voyez qu'en cet état funeſte
La pitié que j'inſpire eſt tout ce qui me reſte.
Ai-je épuiſé la vôtre ? Il me ſeroit affreux...

THÉ'ODON.

Elle ſuit vos malheurs, & redouble avec eux.

MÉ'LANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuſer encore ?

THÉ'ODON.

THE'ODON.

Ah ! Votre confiance & m'oblige & m'honore ;
Diſpoſez de mon zéle.

ME'LANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer ; portez les derniers coups.
Faites-lui bien ſentir que, s'il me ſacrifie,
Mes pleurs ſeront autant de taches ſur ſa vie ;
Que le bien qu'il reprend eſt un vol qu'il me fait ;
Des plus vives couleurs peignez-lui ſon forfait :
Dites-lui, qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la ſienne ;
Que ſa honte ſera plus grande que la mienne ;
Et qu'il eſt (quelque ſoit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous ſervez que des plus douces armes ;
Juſqu'au fond de ſon cœur faites couler mes larmes :
Hélas ! Ne lui portez que des gémiſſemens,
Que de tendres douleurs & des embraſſemens.
Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne ;
Ce cœur qui lui parut un don ſi précieux.
Cet heureux tems n'eſt plus. Mais, Monſieur, faites mieux ;
Parlez-lui de ſon fils ; il ſauvera ſa mére.
Qui peut mieux reſſerrer une chaîne ſi chére ?

Qu'il regarde en pitié le fruit de ſon amour,
Quoique ce ſoit de moi qu'il ait reçû le jour.
Dans ce gage innocent de ſa tendreſſe extrême,
Je le conjure, hélas! de ne voir que lui-même.
Mon ſort ſera trop doux, ſi, pour prix de mes pleurs,
Il daigne ſur ſon fils réparer mes malheurs.

THE'ODON.

Mais voudra-t-il m'entendre? On fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre; il me fuira ſans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclatté?
J'eſpérois ſon retour; il m'en avoit flatté.

ME'LANIDE.

Toute reſſource enfin ſeroit-elle épuiſée?
Si j'allois me jetter aux pieds de Doriſée?
L'aveu de mon état ſeroit-il indiſcret?

THE'ODON.

C'eſt lui dire un peu tard ce malheureux ſecret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il ſoit, paroiſſez à ſes yeux;
Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

ME'LANIDE.

Et ſur quoi fondez-vous mon eſpoir & le vôtre?
Sur de foibles appas, que le tems & les pleurs!..

THE'ODON.

Madame, comptez mieux ſur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puiſſance extréme
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

ME'LANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aiſément.

THE'ODON.

Ne perdons point de tems, venez-y tout-à-l'heure.

ME'LANIDE.

Si je tombe à ſes pieds, il faudra que j'y meure.

THE'ODON.

Eſpérez que ſon cœur ne réſiſtera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à vos attraits ſa jeuneſſe & ſes charmes.
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous ſeconderai. Nous vous aiderons tous.

ME'LANIDE.

Je ne balance plus. Puiſſent ſous vos auſpices
La nature & l'amour nous devenir propices!
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;
J'y conduirai mon fils: je n'eſpére qu'en lui.

SCENE II.

UN VALET, THE'ODON, ME'LANIDE.

LE VALET *en donnant un billet à Mélanide.*

De la part de Madame.

ME'LANIDE.

Eh, qu'a-t-elle à me dire ?

(*au valet.*)

C'eſt aſſez.

SCENE III.

THE'ODON, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

(*Elle lit.*)

Je vous donne au plûtôt ce malheureux avis;
D'Arviane, chez moi, vient de ſe méconnoître;
Et d'inſulter vivement le Marquis.
L'outrage eſt, de ſa part, auſſi grand qu'il peut l'être.

J'en frémis. Voyez donc, & tâchez de trouver
Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.
C'eſt à moi de frémir.

THE'ODON.

Cette affaire eſt affreuſe.

ME'LANIDE.

D'Arviane!... Ah, Monſieur, que je ſuis malheureuſe!
Je crains ſa violence; elle peut aller loin.

THE'ODON.

Les momens nous ſont chers. Vous, d'abord ayez ſoin
D'arrêter d'Arviane; empêchez qu'il ne ſorte:
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire enſorte
Qu'il ne ſe paſſe rien de la part du Marquis.

ME'LANIDE.

Que ne vous dois-je pas?

THE'ODON.

Mes ſoins vous ſont acquis.

ME'LANIDE.

Si d'Arviane étoit ici, je vous ſupplie,
Daignez me l'envoyer.

THE'ODON.

Vous ſerez obéïe.

SCENE IV.

MELANIDE *seule.*

JE tremble que déja son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la derniére horreur.
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire...
Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter....
Cette attente est, pour moi, trop rude à supporter,
Il faut...

SCENE V.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MELANIDE.

QU'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à poursuivre,
Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc?

MELANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit!

Voilà donc la douceur que vous m'aviez promiſe ?

D'ARVIANE.

La ſenſibilité ne m'eſt donc pas permiſe ?

ME'LANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monſieur, il faut apprendre à ſouffrir un malheur :
Quand on ne le ſait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux eſt le vôtre ?

ME'LANIDE.

Un moment d'imprudence a ſouvent fait verſer
Des larmes, que le tems n'a pû faire ceſſer.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je ſuis pouvois-je me contraindre ?
Mais de vous-même auſſi n'oſerois-je me plaindre ?
Si vous m'aimez encore ; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
Vous aviez, dans vos mains, le bonheur de ma vie,
Je pouvois être heureux ; vous m'ôtez Roſalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préférence ?

ME'LANIDE.

Envers votre rival ſoyez plus circonſpect ;
Et ne ſortez jamais du plus profond reſpect

Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raiſon ? . . . Mais votre ordre m'étonne.
Qui, moi le reſpecter ? Ah ! retranchez ce point.

MÉLANIDE.

Je l'éxige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui faſſe auſſi des excuſes ?

MÉLANIDE.

Sans doute :
Il faut vous y réſoudre, oui, quoi qu'il vous en coûte.
Croyez que mon conſeil n'eſt pas indifférent.
Obéiſſez enfin ; ce n'eſt qu'en réparant
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame, y penſez-vous ?

MÉLANIDE.

Je ſais ce que vous êtes.

D'ARVIANE.

Ah ! C'en eſt un peu trop. Ne m'abaiſſez pas tant.
Mon rival, ſi l'on veut, eſt un homme important.
Eh ! Que me fait, à moi, ſi ſa fortune eſt grande ?
Parce qu'il eſt heureux, faut-il que j'en dépende ?
Les procédés reçûs entre gens tels que nous,
Ne ſouffrent pas que j'aille embraſſer ſes genoux.

S'il ſe croit offenſé, nous avons notre uſage.
Je ne ſuis pas encore à mon apprentiſſage.
(*En mettant la main ſur ſon épée.*)
S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

ME'LANIDE.

Je gémis de vous voir des ſentimens ſi faux.
Et pour qui? ... Mais je céde; il vaut mieux vous apprendre
Les cauſes d'un refus qui vous a dû ſurprendre.
J'ai prévû, dès long-tems, ce qui vient d'éclatter.
J'ai combattu vos feux, bien-loin de vous flatter.
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Roſalie à votre deſtinée;
Que même ſon amour vous ſeroit ſuperflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, ſi vous aviez voulu! ...

ME'LANIDE.

Si j'avois pû détruire un obſtacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impoſſible;
Je n'aurois pas été moins heureuſe que vous.

D'ARVIANE.

Quel obſtacle s'oppoſe à des liens ſi doux?

ME'LANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire;
Je ſers avec honneur; du moins j'oſe le croire.

Et, si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MÉLANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune ? Elle est assez bornée;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc ? l'hyménée
N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour ?
Serois-je le premier ?... On en voit chaque jour...

MÉLANIDE.

Mais ils sont assortis, du moins, par la naissance.

D'ARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
Depuis que le hazard a pû nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens ; ce titre me rassûre.
Oui, j'ai quelque naissance ; elle n'est point obscure.

MÉLANIDE.

Ah ! Bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis.

MÉLANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître?

Quel eſt donc le néant où j'ai puiſé le jour?

MÉLANIDE.

Que voulez-vous ſavoir?

D'ARVIANE.

Parlez-moi ſans détour.

La ſource de ma vie eſt donc bien mépriſable?

MÉLANIDE.

Elle eſt, de part & d'autre, aſſez conſidérable:

Mais...

D'ARVIANE.

Quoi donc? Quel malheur me ſeroit ſurvenu?

MÉLANIDE.

Il eſt affreux.

D'ARVIANE.

Comment?

MÉLANIDE.

Vous étes méconnu.

Vous étes à la fois le fruit & la victime

D'un hymen, que la loi n'a pas cru légitime.

Ceux qui vous ont fait naître, au déſeſpoir réduits,

L'un de l'autre ont été ſéparés.

D'ARVIANE.

Et je ſuis!

MÉLANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confonduë,
'A ſoutenu long-tems votre mére éperduë;
Elle a crû que des nœuds, briſés malgré l'amour,
Entre elle & ſon époux ſe renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne ſeroit-elle plus?

MÉLANIDE.

Elle eſt toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux eſt donc mort?

MÉLANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle! Eh quoi! cet inhumain,
En nous reſtitüant ſon cœur avec ſa main,
Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,
Et n'a pas fait ceſſer cette indigne rupture?

MÉLANIDE.

Son cœur, par un amour impoſſible à dompter,
Involontairement s'eſt laiſſé ſurmonter.

D'ARVIANE.

Devoisje naître? Ah, Ciel! Tu m'as choiſi mon pére
Dans un jour malheureux de haine & de colére.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui
Suivre par-tout ſes pas & m'attacher à lui

J'irai lui reprocher ma honte & ſon parjure.

MÉLANIDE.

Ne ſachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah ! Je vous en conjure.

MÉLANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aille, de ſa main, recevoir le trépas ?
Eſt-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ?
C'eſt un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MÉLANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refuſez plus.

MÉLANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts ſuperflus.
L'état, où je vous vois, a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'impoſent le ſilence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je ſavoir ce ſecret accablant,
Puiſqu'on ne peut venger un affront ſi ſanglant ?
Me refuſerez-vous auſſi, dans ma miſére,
La grace & la douceur de connoitre ma mére ?

MÉLANIDE.

Hélas !

D'A R V I A N E.

Vous ſoupirez ! En ſuis-je abandonné ?
Déſavoüé ? Sans doute. En dois-je être étonné ?
Je me rens la juſtice affreuſe qui m'eſt dûë.
Le ſein qui m'a conçû, doit frémir à ma vûë :
C'eſt pour elle un ſupplice ; elle a droit de me fuir ;
Ma vie eſt ſon opprobre ; elle doit me haïr.

M E' L A N I D E.

Elle ne vous hait point ; croyez qu'elle vous aime ;
Qu'elle gémit ſur vous, plus que ſur elle-même.

D'A R V I A N E.

Ne refuſez donc plus, à mes empreſſemens,
Le bonheur de joüir de ſes embraſſemens :
Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous raſſemble ;
Nous les adoucirons, en les pleurant enſemble.

M E' L A N I D E.

Ne la connoiſſez point.

D'A R V I A N E.

Ou réuniſſez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

M E' L A N I D E.

Que vous êtes preſſant !

D'A R V I A N E.

Que vous êtes cruelle !

MÉLANIDE.

Votre mére se rend ; vous l'emportez sur elle... :
Ah, mon fils!

D'ARVIANE.

Quoi, c'est vous ? Mon cœur est satisfait;
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MÉLANIDE.

Hélas! Votre destin n'est pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O, mére la plus tendre & la plus adorable!

MÉLANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir;
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage;
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment;
On les gagne avec peine, on les perd aisément:
Mais la douceur attire, & retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune, & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs :
Je vous laisse y penser; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

D'ARVIANE *seul.*

Me voilà donc instruit de mon sort effroïable!
Grands Dieux ! Quel en est donc l'auteur impitoïable ?
Hélas ! Je l'aurois sû, si j'avois pû calmer
Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre :
Peut-être sa pitié ... Que devois-je en attendre
Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté,
N'ont pû de cet ingrat vaincre la crüauté ?
Quelle idée imprévûë, & peut-être insensée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée ?
Je ne sais; mais je sens accroître mes soupçons,
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons,
Qu'au sujet du Marquis j'ai reçûs de ma mére;
Elle y prend intérêt : Quel en est le mystére?
Pourquoi tous ces égards, & ce profond respect
Qu'elle éxige pour lui ? Cet ordre m'est suspect.
Ce Monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je révére,
Seroit-il, à la fois, mon rival & mon pére?

Lui

Lui ? ... Dans ce doute affreux tout ſe confond en
moi,
Haine, deſir, terreur, eſpoir, amour, effroi :
Je ne démêle rien dans ce trouble funeſte.
Qui m'en ſera ſortir ? ... Mais Théodon me reſte;
Il eſt inſtruit. Allons, & tâchons d'arracher
Le malheureux ſecret que l'on veut me cacher.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THE'ODON, LE MARQUIS.

THE'ODON.

PLus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y ſongez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'eſt, pour un étourdi, prendre beaucoup de ſoin.
Ce jeune homme a pouſſé l'affaire un peu trop loin.
C'eſt une offenſe en forme, une inſulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maiſon:
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raiſon.

THE'ODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y ſuis très-réſolu.

THE'ODON.

Vous en perdrez l'envie,

Quand vous ferez inftruit d'un fecret important,
Dont je ne fuis inftruit que depuis un inftant.

LE MARQUIS.

Quand je ferai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THE'ODON.

Il ne feroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THE'ODON.

Si vous faviez à qui d'Arviane appartient!...

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THE'ODON.

Ah, Monfieur!...

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THE'ODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de fon pére?
Parlez.

THE'ODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THE'ODON.

Mélanide eft fa mére.

LE MARQUIS.

Ah ! Que m'annoncez-vous ?

THEODON.

C'est cet infortuné,
Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné;
Enfant né pour pleurer la honte de sa mére,
Déplorable héritier d'opprobre & de misére,
Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang;
Qui va se voir privé de tous les droits du sang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,
De ressource, de joïe, & de reconnoissance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THEODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-même :
C'est un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez; & pourquoi n'en joüissez-vous pas ?
Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas ?
Qu'une épouse pour vous si tendre & si constante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente ?
Songez que, pour jamais, vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh! Daignez m'épargner. Quelle attaque imprévûë!
Ah! Rosalie, hélas! Pourquoi vous ai-je vûë?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes:
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THE'ODON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.
Mélanide bien-tôt vous en fera verser.
Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je?

THE'ODON.

Vous allez hâter sa derniére heure.

LE MARQUIS.

Ah! Crüel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...
Mais, comment parvenir à cet effort suprême?
Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même?

THE'ODON,

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

Théodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre ?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival infléxible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssiez mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Croyez que je vous plains. Tous mes ſens ſont trou-
blés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'eſt chére. Ah ! Si vous la réglez
Sur l'état où je ſuis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je ſais qu'il eſt crüel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres ſujets de me déſeſpérer.
Je ſerois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une ſi douloureuſe & ſi triſte infortune :
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas ! J'avois un pére illuſtre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modelle ;
Je ne pouvois ſortir d'une ſource plus belle.
Vain bonheur ! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir ſon ſang d'un opprobre éternel ;
A ſes premiers liens il s'arrache de force,
Et va ſacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, & l'amour gémiſſant.
Je ſerai dénüé de tout ce qu'en naiſſant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-deſſus d'eux ;

J'en deviens le dernier, & le plus malheureux...
Je vous vois attendri! Je me flatte, j'espére
Que vous ne prenez pas le parti de mon pére.

LE MARQUIS.

Il seroit mal-aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous, entiérement je puis donc me fier?
Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser?
Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.
Mon pére va bien-tôt combler notre disgrace.
Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux?..
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?
Quoi, mon pére?... Ah! Monsieur, mettez-vous à ma place;
Supposez un moment que je sois votre fils:
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS *à part.*

Sauroit-il qui je suis?

(*à d'Arviane.*)

(*à d'Arviane.*)
Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes ſoins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain ſoulagement ?
Crüel ! Je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi ſert le myſtére ?
Ou laiſſez-moi périr, ou rendez-moi mon pére.
C'eſt moi qui ſuis le fruit de vos premiers ſoupirs.
Songez que ma naiſſance a comblé vos deſirs ;
Du plus grand des malheurs doit-elle être ſuivie ?
Qu'une ſeconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en joüir que pour vous honorer ;
Je ne veux reſpirer que pour vous adorer.....
N'oſez-vous voir les pleurs que vous faites répandre ?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penſer que je me ſuis mépris ;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai ſur vous aucun droit à prétendre.
Vous étes vertüeux, & vous ſeriez plus tendre.
J'ai crû de faux ſoupçons... Ah ! Daignez m'excuſer ;
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuſer.
On m'avoit mal inſtruit. Rentrons dans ma miſére.
Avant que de ſortir de l'erreur la plus chére,
Et de quitter un nom que j'avois uſurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé ;

Vous pouvez m'en donner la preuve la plus ſûre;
Je vous ai fait tantôt une aſſez grande injure ;
En rival furieux je me ſuis égaré ;
Si vous ne m'étes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuſe n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon ſang un ſi ſenſible outrage.
Oſez donc me punir, puiſque vous le devez.
Vous allez m'arracher Roſalie ; achevez,
Prenez auſſi ma vie, elle me déſeſpére.

LE MARQUIS.

Malheureux !... Qu'oſe-tu propoſer à ton pére ?

D'ARVIANE.

Ah ! Je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? O ciel ! En eſt-ce aſſez ?

SCENE III. & derniere.

MELANIDE, DORISE'E, THE'ODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

ME'LANIDE.

Vous rappellerez-vous des traits preſqu'effacés ?
On veut, avant ma mort, que je vous importune;
Et je viens, à vos piéds, pleurer notre infortune.

Mon fils, uniſſons-nous.

(Elle va pour ſe jetter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.)

D'ARVIANE *ſe jettant aux piéds du Marquis.*

Mon pére !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Pardonnez
Au trouble où tous mes ſens ſe ſont abandonnés.
(à part.)
Que je me ſens confus, interdit & coupable !

ME'LANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable ;
Mais loin de me laiſſer aigrir par mes malheurs,
Quel que ſoit le ſujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas! Je ſais toujours excuſer ce que j'aime.
Vous cauſez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une ſi longue abſence, & les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de ſon ſort.
Je devois ſuccomber. La fortune jalouſe
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouſe :
Pardonnez ſi j'emprunte encore un nom ſi doux,
Je céde à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, ſans parler de moi, ni de ma deſtinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.
J'aurois lieu d'eſpérer que cet infortuné
Ne démentiroit point le ſang dont il eſt né,

Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mére.
Daignez donc vous charger de toute sa misére.
Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux :
Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.
(*à d'Arviane.*)
Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître?
Oh, mon fils!

LE MARQUIS *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confusion
Si j'ai paru rester dans l'indécision.
Avez-vous pû me croire assez de barbarie
Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie;
Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas;
Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui respire?
Que n'avez-vous plûtôt réclamé votre empire?
Avant que de revoir un objet si touchant,
J'ai crû ne pouvoir vaincre un coupable penchant:
Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur & mon amour vont se renouveller.
Heureux que vous ayez daigné les rappeller!
(*En l'embrassant.*)
Quelle félicité m'alloit être ravie!

MELANIDE.

Je vous retrouve donc!

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(à d'Arviane.) *(à Mélanide.)*

Oui, je suis votre pére. Oui, je suis votre époux.

Que l'Amour & l'Hymen nous réunissent tous!

(à Dorisée.)

Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,

Aussi bien que l'Amour, mon devoir me raméne!

DORISE'E.

Je ne puis qu'applaudir, & vous féliciter.

J'eusse été la premiére à vous solliciter....

LE MARQUIS *à Dorisée.*

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,

Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre?

Nous serions tous heureux.

DORISE'E.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur?

ME'LANIDE.

(Embrassant Rosalie.)

Qui, moi? Si j'y consens! Oui, vous serez ma fille.

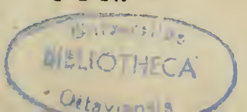
LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.

O ciel! Tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,

Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

FIN.



APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre, *Mélanide*, & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec autant de plaiſir qu'il en a vû les repreſentations. Ce premier Juin 1741. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur

papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus specifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans

notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cens trente-huit. Et de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 436. *Fol.* 397. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris, le* 5 *Avril* 1737.

Signé, G. MARTIN, Syndic.



